

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.
★ ADAMS
★ 165.2
v.7





Œ U V R E S
DE THÉATRE
DE M. DE VOLTAIRE
TOME SEPTIÈME



ŒUVRES

DE M. DE VOLTAIRE.

THÉÂTRE.

TOME SEPTIÈME,

Contenant

*LA FEMME QUI A RAISON, LE CAFFÉ,
ou L'ÉCOSSAISE, SOCRATE, CHARLOT,
ou LA COMTESSE DE GIVRI, LE DROIT
DU SEIGNEUR.*



A NEUFCHÂTEL;

M. DCC. LXXIII.

* ADAMS 165.2
v. J

LA FEMME
QUI A RAISON,
COMÉDIE.
EN TROIS ACTES.

Cette petite Comédie est un in-promptu de société, où plusieurs personnes mîrent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au Roi Stanislas, Duc de Lorraine, en 1749.

P E R S O N N A G E S.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

D A M I S, fils de M. Duru.

É R I S E, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correspondant de M. Duru.

M A R T H E, suivante de Mad. Duru.

*La Scène est chez Madame Duru, dans la rue
Thévenot, à Paris.*



LA FEMME
QUI A RAISON;
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment, en conscience;
Puis-je accorder ma fille à votre impatience,
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
rien de plus agréable & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille est docile;
vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;

A ij

4 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami, dès long-tems, je m'affiche ;
Je me crois honnête-homme, & je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux ;
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

Mad. DURU.

D'accord : mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'affomme.

Quel besoin avons-nous de conseils d'un tel homme ?

Mad. DURU.

Quoi ! pendant son absence ? ...

LE MARQUIS.

Ah ! les absens ont tort.

Absent depuis douze ans, c'est comme à-peu-près mort
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement :
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant ;
Mais je le tiens pour mort, aussi-tôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Érise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin ;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez...

Mad. DURU.

Je suis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monsieur Duru, mon seigneur & mon maître
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensémer,
Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

Eh ! mon Dieu, point du tout ; vous vous moquez, je pense :
Qui ? vous ! Vous du respect pour un Monsieur Duru !
Fort bien ! Nous vous verrions , si nous l'en avions cru ,
Dans un habit de serge , en un second étage ,
Tenir, sans domestique , un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle ; & quand l'adversité ,
Malgré votre mérite & votre qualité ,
Avec Monsieur Duru vous fit en biens commune ,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune ,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez , je crois , un peu trop de douceur ,
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Érise au fils d'un usurier ,
De ce Monsieur Gripon , son très-digne compère ?
Monsieur Duru , je pense , a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur ; & , par respect pour lui ,
Vous devriez , ma foi , la conclure aujourd'hui.

Mad. D U R U.

Ne plaisantez pas tant ; il m'en écrit encore ,
Et de son plein pouvoir , dans sa lettre , il m'honore.

L E M A R Q U I S.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous ,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mad. D U R U.

Hélas ! à vos desirs je voudrais condescendre ;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais , dans cette idée , écrit plus d'une fois ;

6 LA FEMME QUI A RAISON;

J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Écrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes;
Envoyer publier des bans aux Antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair & net!
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de Marquis sa grosse âme étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh ça! vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel! Pour croître mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui, d'une âme soumise,
D'un cœur toujours à vous...



S C È N E I I.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE;

LE MARQUIS.

AH! venez belle Érise;

Fléchissez votre mère, & daignez la toucher;

Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille;

Qui veut obstinément être de la famille.

Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu;

Le rendant importun, ne vous déplaîse un peu.

ÉRISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire;

Croyez que contre lui je n'ai point de colère:

J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir

Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir;

Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère;

Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.

Nous sommes deux ici contre vous. Ah! Madame;

A iv.

8 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir, sans s'unir, ce que vous avez joint.

(*A Érise.*)

Parlez donc, aidez moi. Qu'avez-vous à fourire ?

ÉRISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment,
Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux ;
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux.
Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours son mari ! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

ÉRISE.

Il est mon père.

S C È N E I I I.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE,
DAMIS.

D A M I S.

AH, ah ! l'on parle donc ici
D'hyménée & d'amour ? Je veux m'y joindre aussi.

Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;
Ma mère me mettra , je crois , de la partie.
Monfieur a la bonté de m'accorder fa fœur ,
Je compte absolument jouir de cet honneur ,
Non point par vanité , mais par tendrefſe pure ;
Je l'aime éperdûment , & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous ! je ſuis homme à perdre la raifon ;
Enfin , c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce , après tout , ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume ,
Par un ſeul mot , ma mère , & contre la coutume ,
C'eſt un plaifir divin qui n'appartient qu'à vous ,
Et vous ſerez , ma mère , heureuſe autant que nous.

L E M A R Q U I S.

Je répons de ma fœur , je répons de moi-même ;
Mais Madame balance , & c'eſt en vain qu'on aime.

É R I S E.

Ah ! vous êtes ſi bonne ! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils ſi cher à votre cœur ?
Son amour eſt ſi vrai , ſi pur , ſi raifonnable !
Vous l'aimez ; voulez-vous le rendre miſérable ?

D A M I S.

Déſeſpérerez-vous , par tant de cruautés ,
Une fille toujours ſouple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon , & je me perſuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

10 *LA FEMME QUI A RAISON,*
ÉRISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans son cœur :
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi, j'obéirai sans réplique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi, je parle pour tous.

Mad. DURU.

Écoutez donc tous trois.

Vos amours sont charmans, & vos goûts sont mon choix ;
Je sens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contents, ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble*

Ah !

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Toujours des mais ! vous allez encor dire :
Mais mon mari.

Mad. DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

Mad. DURU.

Oh ! laissez-moi parler. Vous saurez , mes enfans ,
 Que , quand on m'épousa , j'avais près de quinze ans.
 Je dois tout aux bons soins de votre honoré père :
 Sa fortune déjà commençait à se faire ;
 Il eut l'art d'amaffer & de garder du bien ,
 En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.
 Il me recommanda , quand il quitta la France ,
 De fuir toujours le monde , & sur-tout la dépense.
 J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;
 Malgré moi , le beau monde est venu me trouver.
 Au fond d'un galetas il reléguait ma vie ,
 Et plus honnêtement je me suis établie.
 Il voulait que son fils , en bonnet , en rabat ,
 Trainât dans le palais la robe d'Avocat :
 Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
 Il prétend aujourd'hui , sous peine de sa haine ;
 Que de Monsieur Gripon & la fille & le fils ,
 Par un beau mariage , avec nous soient unis.
 Je l'empêcherai bien ; j'y suis fort résolue.

D A M I S.

Et nous aussi.

Mad. DURU.

Je crains quelque déconvenue ;
 Je crains de mon mari le courroux véhément ;

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien de loin.

Mad. DURU.

Son cher correspondant ;
 Maître Isaac Gripon , d'une âme fort rebourse ,

A vj

12 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

D A M I S.

Il vous en reste assez.

Mad. D U R U.

Oui, mais j'ai consulté..;

L E M A R Q U I S.

Hélas! consultez-nous.

Mad. D U R U.

Sur la validité

D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge

On ne peut sûrement contracter mariage

Contre la volonté d'un propre père.

D A M I S.

Non,

Lorsque ce propre père, étant dans la Maison;

Sur son droit de présence obstinément se fonde:

Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,

On peut à l'autre bout se marier sans lui.

L E M A R Q U I S.

Oui: c'est ce qu'il faut faire; & quand? Dès aujourd'hui;



S C È N E I V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE,
DAMIS, MARTHE.

M A R T H E.

Voilà Monsieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce sont ses propres mots: faut-il qu'il entre?

Mad. D U R U.

Hélas!

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

S C È N E V.

Mad. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE,
DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mad. D U R U.

Si tard, Monsieur Gripon! quel sujet vous attire?
M. G R I P O N.

Un bon sujet.

Mad. D U R U.

Comment?

M. G R I P O N.

Je m'en vais vous le dire;

D A M I S.

Quelque présent de l'Inde?

14 LA FEMME QUI A RAISON,

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici

L'ordre de votre père , & je le porte ici.

Ma fille est votre bru , mon fils est votre gendre ;

Ils le feront du moins , & sans beaucoup attendre.

Lisez.

(*Il lui donne une lettre.*)

Mad. DURU.

L'ordre est très net : que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef

Obéir sans réplique , & tout bâcler en bref.

Il reviendra bientôt ; & même , par avance ,

Son commis vient régler des comptes d'importance.

J'ai peu de tems à perdre ; ayez la charité

De dépêcher la chose avec célérité.

Mad. DURU.

La proposition , mes enfans , doit vous plaire.

Comment la trouvez-vous ?

DAMIS , ÉRISE , *ensemble.*

Tout comme vous , ma mère ?

LE MARQUIS , *à M. Gripon.*

De nos communs desirs il faut presser l'effet.

Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse , ou que ça vous déplaîse ?

Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur

De votre ami Duru, de toute la famille,

De Madame sa femme, & sur-tout de sa fille.

Cet hymen est si cher, si précieux pour moi!...

Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,

Ces amis du logis sont de mauvais augure.

Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi! si-tôt?

Mad. DURU.

Sans donner le tems de consulter,

De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?

C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier, il faut que la conjointe

N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mad. DURU.

Oui, d'accord:

On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord;

Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,

Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait;

Et ma fille Philipotte est, en tout, mon portrait.

16 LA FEMME QUI A RAISON;

Mad. DURU.

Les aimables enfans !

D A M I S.

Oh ! Monsieur , je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

D A M I S.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens , & m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille , ainsi que moi , n'a point l'âme si tendre.
(*A Érise.*)

Et vous , qui souriez , vous ne me dites rien ?

É R I S E.

Je dis la même chose , & je vous promets bien
De placer les devoirs , les plaisirs de ma vie ,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant : vous répondez fort mal.

L E M A R Q U I S.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !

L'ami de la maison , mêlez-vous , je vous prie ,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie :
(*Le Marquis lui fait de grandes révérences.*)
(*A Mad. Duru.*)

Or ça , j'ai réussi dans ma commission ;
Je vois pour votre époux votre soumission ;

Il ne faut à présent qu'un peu de signature.

J'amènerai demain le futur, la future.

Vous aurez des enfans, souples, respectueux;

Grands ménagers; enfin on fera content d'eux.

Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. D U R U.

C'est une bagatelle, & mon espoir se fonde

Sur les leçons d'un père, & sur leurs sentimens;

Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

D A M I S.

J'aime déjà leur grâce & simple & naturelle.

É R I S E.

Leur bon-sens, dont leur père est le parfait modèle.

LE M A R Q U I S.

Je leur crois bien du goût.

M. G R I P O N.

Ils n'ont rien de cela:

Que diable ici fait-on de ce beau Monsieur là?

(*A Mad. Duru.*)

A demain donc, Madame; une noce frugale

Préparera sans bruit l'union conjugale.

Il est tard, & le soir-jamais nous ne sortons.

D A M I S.

Eh! que faites-vous donc vers le soir?

M. G R I P O N.

Nous dormons.

On se lève avant jour; ainsi fait votre père.

Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.

Soyez sobre, attentif à placer votre argent;

Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.

Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

18 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Mad. DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'âme.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends

Que l'ami du logis déniche de céans.

Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras*

Monfieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,

Peut-on vous proposer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis

Philippe votre fille, & Philippe votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure?

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez (& je vous en conjure)

Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment?

M A R T H E.

Payez la dot , & gardez vos enfans.

M. G R I P O N , à *Mad. Duru.*

Madame , il nous faudra chasser cette donzelle ;

Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(Il s'en va , & tout le monde lui fait la révérence.)

S C È N E V I.

Mad. DURU , ÉRISE , DAMIS , LE
MARQUIS , MARTHE.

M A R T H E.

EH bien ? vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier ?

D A M I S.

Madame , vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

L E M A R Q U I S.

Contre nos ennemis , formons vite un traité ;
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame , on vous y force , & tout vous autorise ;
Et c'est le sentiment de la charmante Érise.

É R I S E.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

D A M I S.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis ;
Il faut que le vilain , qui tous nous inquiète ,
En revenant demain , trouve la noce faite.

20 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Mad. DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.

Résolvez-vous, Madame, ou nous sommes perdus.

Mad. DURU.

Le péril est pressant, & je suis bonne mère;

Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au Notaire.

A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin

D'amener à l'instant le Notaire du coin,

D'ordonner le souper, de mander la musique :

S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique,

Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison,

Et je veux que demain Maître Isaac Gripon

Trouve, en venant ici, peu de choses à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mère.

Mad. DURU.

Fort bien.

Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMment ! dans ce logis est-on fou , mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait , la nuit , dans la maison ?
Quoi ! deux tables encore impudemment dressées !
Des débris d'un festin , des chaises renversées ,
Des laquais étendus ronflant sur le plancher ;
Et quatre violons , qui , ne pouvant marcher ,
S'en vont , en fredonnant , à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

D A M I S.

Non ; mon âme est émue
D'un sentiment si doux , d'un si charmant plaisir ,
Que devant vous encor je n'en ferais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux ! que diable veux-tu dire ?

D A M I S.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joie , un transport inouï.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici

22 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Que , livrés par avance au lien qui nous presse ,
Après un long souper , la joie & la tendresse
Préparant à l'envi le lien conjugal ,
Nous avons , cette nuit , ici donné le bal.

M. G R I P O N.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père , à coup sûr , déplaira.
Et que feras-tu donc , quand on te mariera ?

D A M I S.

Ah ! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure ;
Ces traits , ces feux sacrés , l'âme de la nature ,
Cette délicatesse & ces ravissémens ,
Qui ne sont bien connus que des heureux amans !
Si vous saviez...

M. G R I P O N.

Je fais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

D A M I S.

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher Monsieur Gripon , vous n'avez point aimé.

M. G R I P O N.

Si fait , si fait.

D A M I S.

Comment ! Vous aussi , vous ?

M. G R I P O N.

Moi-même.

D A M I S.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême ,

Les douceurs. . . .

M. GRIPON.

Eh ! oui , oui ; j'ai fait , à ma façon ,

L'amour , un jour ou deux , à Madame Gripon :

Mais cela n'était pas comme ta belle flamme ,

Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

D A M I S.

Je le crois bien ; enfin , vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui-dà , quand les contrats seront faits & signés.

Allons , avec ta mère il faut que je m'abouche ;

Finissons tout.

D A M I S.

Ma mère en ce moment se couche ;

M. GRIPON.

Quoi ! Ta mère ? . . .

D A M I S.

Approuvant le goût qui nous conduit ;

Elle a , dans notre bal , dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

D A M I S.

Non ; elle est très-respectable ;

Magnifique avec goût , douce , tendre , adorable.

M. GRIPON.

Écoute ; il faut ici te parler clairement.

Nous attendons ton père , il viendra promptement ;

Et déjà son commis arrive en diligence ,

Pour régler sa recette , ainsi que la dépense.

Il fera très fâché du train qu'on fait ici ;

24 *LA FEMME QUI A RAISON ;*

Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.

C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie ;

Elle a trente-sept ans , fille honnête , accomplie ,

Qui , seule avec mon fils , compose ma maison ;

L'été sans éventail , & l'hyver sans manchon ;

Blanchit , repasse , coud , compte comme Barême ,

Et fait manquer de tout , aussi-bien que moi-même.

Prends exemple sur elle , afin de vivre heureux.

Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.

Tu paraïs bon enfant , & ma fille est bien née.

Mais , crois-moi , ta cervelle est un peu mal tournée.

Il faut que la maison soit sur un autre pié.

Dis-moi. Ce grand flandrin , qui m'a tant ennuyé ,

Qui toujours de côté me fait la révérence ,

Vient-il ici souvent ?

D A M I S.

Oh ! fort souvent.

M. G R I P O N.

Je pense

Que , pour cause , il est bon qu'il n'y revienne plus.

D A M I S.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. G R I P O N.

C'est très bien dit. Mon gendre a du bon , & j'espère

Morigéner bientôt cette tête légère ;

Mais sur-tout plus de bal : je ne prétends plus voir

Changer la nuit en jour , & le matin en soir.

D A M I S.

Ne craignez rien.

M. GRIPON

COMÉDIE.

25

M. GRIPON.

Eh bien ! où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire

Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Philipote.

DAMIS.

Après avoir dansé ;

Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé ;

Je vais, Monsieur, je vais... me coucher... Je me flatte

Que ma passion vive, autant que délicate ,

Me fera peu dormir en ce fortuné jour ,

Et je ferai long-tems éveillé par l'amour.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE II.

M. GRIPON *seul.*

Les romans l'ont gâté , sa tête est attaquée :

Mais celle de son père est aussi détraquée ;

Il veut incognito rentrer dans sa maison.

Quel profit à cela ? quel projet sans raison !

Il n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère ;

Mais je fais ce qu'il veut ; ma foi , c'est son affaire.

Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris ,

... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.



S C È N E · I I I.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception , après douze ans d'absence !
Comme tout se corrompt , comme tout change en France !

M. GRIPON.

Bon jour , compère.

M. DURU.

O ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison , je crois , du diable est habitée ;
Et j'y mettrais le feu , sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems seul ; c'est signe de démence !

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien ,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien :
Je m'étais noblement privé du nécessaire :

M'en voilà bien payé ! que résoudre , que faire ?

Je suis assassiné , confondu , ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour , compère. Eh bien ? vous avez terminé

Assez heureusement un assez long voyage ?

Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui , je le crois ; il est fort triste de vieillir ;

On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur , plus de règle , & les loix violées !...

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien , les choses sont réglées.

J'ai pour vous dans mes mains , en beaux & bons papiers ,

Trois-cent deux mille francs , dix-huit sols , neuf deniers.

Revenez-vous bien riche ?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde ;

M. DURU.

Oh ! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.

J'apporte un million tout au plus ; le voilà.

(*Il montre son porte-feuille.*)

Je suis outré , perdu.

M. GRIPON.

Quoi ! n'est-ce que cela ?

Il faut se consoler.

28 *LA FEMME QUI A RAISON,*

M. DURU.

Ma femme me ruine.

Vous voyez quel logis & quel train. La coquine !..

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi , mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve , en arrivant ,
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille ,
Un portier à moustache , armé d'une bouteille ,
Qui , me voyant passer , m'invite , en bégayant ,
A venir déjeuner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là , compère
Sont nos vrais ennemis , dévorent notre bien ;
Et , pour vivre à son aise , il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'âme.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme ?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu , de rester inconnu ?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. D U R U.

Ah, le maudit ménage !

Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. G R I P O N.

Oh ! fort bien : sur ce point nous ferons tous contens ;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. D U R U.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. G R I P O N.

De la peine ? au contraire ;

Is ont avec plaisir conclu soudainement.

Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;

Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,

Pour mon petit Gripon.

M. D U R U.

Du moins cela console.

Nous mettrons ordre au reste.

M. G R I P O N.

Oh ! tout est résolu,

Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. D U R U.

Mais, ma femme ?

M. G R I P O N.

Oh ! parbleu, ta femme est ton affaire.

Je te donne une bru charmante & ménagère :

J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;

Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. D U R U.

Fort bien ;

30 *LA FEMME QUI A RAISON,*
M. GRIPON.

L'argent corrompt la Jeunesse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira ;

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra ;
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là... si la nature est au moins assez forte ;
Si le sang parle assez dans ma fille & mon fils,
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle ? Et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
Adieu : j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner ;
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & signer.



S C È N E I V.

M. DURU *seul.*

Les affaires vont bien , quant à ce mariage ;
J'en suis fort satisfait : mais quant à mon ménage ,
C'est un scandale affreux , & qui me pousse à bout.
Il faut tout observer , découvrir tout , voir tout.

(*On sonne.*)

J'entends une sonnette & du bruit ; on appelle.

S C È N E V.

M. DURU , MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

O H ! quelle est cette jeune & belle Demoiselle
Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille ? Mais ... j'en ai peur : en effet ,
Elle est bien faite au moins , passablement jolie ,
Et cela fait plaisir. Écoutez , je vous prie ;
Où courez-vous si vite , aimable & chère enfant ?

MARTHE.

Je vais chez ma maitresse , en son appartement.

M. DURU.

Quoi ! vous êtes suivante ? Et de qui , ma mignonne ?

B iv

32 LA FEMME QUI A RAISON,
MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne

Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis.

Écoutez.

MARTHE.

Quoi, Monsieur ?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis ?

MARTHE.

Non ; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de Monsieur votre maître,

Et de Monsieur Gripon. Je peux très-aisément

Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, Monsieur, le tems presse ;

Et voici le moment de coucher ma maitresse.

M. DURU.

Se coucher, quand il est neuf heures du matin ?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train !

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue ;

Après le jeu l'on danse, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue.

Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fit un si beau fracas.

M A R T H E.

Quoi! cela vous surprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et, quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. D U R U.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre.
Qu'est-ce tenir maison?

M A R T H E.

Faut-il tout vous apprendre?

D'où diable venez-vous?

M. D U R U.

D'un peu loin.

M A R T H E.

Je le voi.

Vous me paraîsez neuf, quoiqu'antique.

M. D U R U.

Ma foi,

Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maitresse,
Vous tenez donc maison?

M A R T H E.

Oui.

M. D U R U.

Mais de quelle espèce?

Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plaît?

M A R T H E.

De quoi vous mêlez-vous?

B v

34 *LA FEMME QUI A RAISON,*

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monsieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde

Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;

Ce n'est pas sans regret ; mais essayons enfin.

Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle ;

C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle

Pour le patron d'ici, le bon Monsieur Duru,

Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu

Quelqu'amant, entre nous, a, pendant son absence,

Produit tous ces excès avec cette dépense ?

MARTHE.

Quelque amant ! vous osez attaquer notre honneur !

Quelque amant ! A ce trait, qui blesse ma pudeur,

Je ne fais qui me tient, que mes mains appliquées

Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.

Quelque amant, dites-vous ?

M. DURU.

Eh ! pardon.

MARTHE.

Apprenez.

Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez

Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne ;

Trop sage , trop honnête , & trop douce personne ;

Et vous êtes un sot avec vos questions.

(On sonne.)

J'y vais... un impudent , un rodeur de maisons.

(On sonne.)

Tout à l'heure... un benêt , qui pense que les filles

Iront lui confier les secrets des familles !

(On sonne.)

Eh ! j'y cours... un vieux fou que la main que voilà

(On sonne.)

Devrait punir cent fois... L'on y va , l'on y va.

*S C È N E V I.*M. DURU , *seul.*

JE ne fais si je dois en croire sa colère ;
Tout ici m'est suspect ; & sur ce grand mystère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et , toutes se liguant pour nous en faire accroire ,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non , je n'entrerai point ; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je ? Un beau Monsieur sortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maison !

Bvj

S C È N E VII.

M. DURU; LE MARQUIS, *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

Adieu, Madame!

Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor? Fort bien!

Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en faurais douter.

Volets fermés, au lit; rendez-vous; porte close;
La suivante à mon nez, complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître ! ah scélérate !

LE MARQUIS.

Q'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être

Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes ;
Le connaissez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il est aux Antipodes ;
Dans les Indes, je crois, coufu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame ?

LE MARQUIS.

Apparemment.

Sa bonté m'est toujours précieuse & nouvelle,

38 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.

Si vous avez besoin de sa protection,

Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires!

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.

Soyez le bien venu; prenez sur-tout le soin

D'apporter quelqu'argent dont nous avons besoin:

Bon soir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme!

(*Au Marquis.*)

Que l'enfer... Mais, Monsieur, qui gouvernez Madame?

La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.

(*Il entre chez Ériq & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille:

Il sort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille!

Je n'y puis plus tenir, & je succombe enfin,

Justice! je suis mort.



S C È N E V I I I.

M. DURU ; LE MARQUIS, *revenant*
avec ÉRISE.

ÉRISE.

EH ! mon Dieu ! quel lutin ,
Quand on va se coucher , tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte ?

LE MARQUIS.

Faite sdonc moins de bruit : ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé , l'on va se mettre au lit ?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire.

Je suffoque.

ÉRISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve , un délire ?

Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.

Juste ciel ! & comment son frère l'Avocat

Peut-il souffrir céans cette honte inouïe ,

Sans plaider ?

ÉRISE.

Quel est donc cet homme , je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne fais ; il paraît qu'il est extravagant ;

Votre père , dit-il , l'a pris pour son agent.

40 *LA FEMME QUI A RAISON.*

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en fais rien : cet homme est si bizarre !

ÉRISE.

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari ! . . . J'en suis quitte encore à bon marché.

C'est-là votre mari ?

ÉRISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon ?

ÉRISE.

C'est mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,

Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes ferrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ferre !

LE MARQUIS.

Ah ! daignez condescendre ! . . .

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre

u'à votre mariage on pensait en effet ;

Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ÉRISE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monfieur fait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monfieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU

Qui l'eût cru ?

Serait-il point aussi marié, lui ?

ÉRISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monfieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.

Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.

C'est un homme occupé toujours du denier dix.

42 LA FEMME QUI A RAISON ;

Noyé dans le calcul , fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis

Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire , ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait ?

ÉRISE.

Oui , Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce ;
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité :

Cela ferait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute est légère.

Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère ;

Que la noce n'ait pas horriblement coûté ,

On peut vous pardonner cette vivacité.

Vous paraîsez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,

Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.

Je vais enfin parler à sa mère, & pour cause...?

ÉRISE.

Ah! gardez-vous-en bien, Monsieur; elle repose.

Elle est trop fatiguée; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ÉRISE.

Encor moins!

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.

Ainsi, dans ce logis, je ne peux voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens

Se garderont toujours d'interrompre les gens.

Vous voilà bien au fait; je vais, avec Madame;

Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme;

Écrivez à son père un détail si charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement;

M. DURU.

Et son contentement! Je ne fais si ce père

Doit être aussi content d'une si prompt affaire;

Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir;

Et soupez avec nous,

44 LA FEMME QUI A RAISON,

ÉRISE.

Bon jour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ÉRISE.

Toute à vous.

SCÈNE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU, *seul.*

M. Mais Gripon le Compère

S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.

Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens !

Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.

De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.

J'arrive ; & tout le monde à l'instant se marie.

Il reste en vérité, pour compléter ceci,

Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.

Entrons, sans plus tarder. Ma femme ! holà, qu'on m'ouvre.

(*Il heurte.*)

Ouvrez, vous dis-je : il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! ton maître entrera.

Suivante impertinente ; & l'on m'obéira.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURU *seul.*

J'Ai beau frapper , crier , courir dans ce logis ,
De ma femme à mon gendre & du gendre à mon fils ,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans ,
Si vite mariés , sont au lit trop long-tems.
Et ma femme , ma femme ! oh ! je perds patience ;
Ouvrez , morbleu !

SCÈNE II.

M. DURU , M. GRIPON *tenant le contrat
& une écriture à la main.*

M. GRIPON.

J'E viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment , signer !

46 *LA FEMME QUI A RAISON,*

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu.

Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh ! oui : je me propose

De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.

Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours !

M. GRIPON

Tout est prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu ! vous vous moquez ; tout est fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,

Votre femme est instruite, & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme ; elle dort, & mon fils

Dort avec votre fille ; & mon gendre, au logis,

Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage

Vous a fait, cette nuit, presser ce mariage ?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou ?

M. D U R U.

Quoi ! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte & ses appas ?
Les noces , cette nuit , n'auraient pas été faites ?

M. G R I P O N.

Ma fille a , cette nuit , repassé ses cornettes ,
Elle s'habille en hâte ; & mon fils , son cadet ,
Pour épargner les fraix , met le contrat au net.

M. D U R U.

Juste ciel ! quoi ! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. G R I P O N.

Non , sans doute ,

M. D U R U.

Le diable est donc dans ma famille ;

M. G R I P O N.

Je le crois.

M. D U R U.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour !

Vous payerez bien cher ce détestable tour.

Lâches , vous apprendrez que c'est moi qui suis maître ;

Approfondissons tout ; je prétends tout connaître ;

Fais descendre mon fils ; va , compère , dis-lui

Qu'un ami de son père , arrivé d'aujourd'hui ,

Vient lui parler d'affaire , & ne saurait attendre ,

M. G R I P O N.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.

Il faut un Commissaire , il faut verbaliser ,

Il faut venger Phlipotte.

M. D U R U.

Eh ! cours , sans tant jâser ;

48 LA FEMME QUI A RAISON,

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe,

M. DURU.

Eh ! va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main forte,

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. DURU *seul.*

○ Voyage cruel !

O pouvoir marital, & pouvoir paternel !

O luxe, maudit luxe ! invention du Diable !

C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable !

Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés.

J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,

Un amas de noirceurs, & sur-tout de dépenses

Qui me glacent le sang & redoublent mes tranfes.

Épouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur ;

Je ne fais si je dois en mourir de douleur ;

Et, quoique de me pendre il me prenne une envie ;

L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.

Ah ! j'apperçois, je crois, mon traître d'Avocat.

Quel habit ! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat ?

SCÈNE

S C È N E I V.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, à M. Gripon.

Quel est cet homme ? Il a l'air bien atrabilaire ;

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait Monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent ?

M. GRIPON.

En aucune façon ;

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon ;

Êtes-vous Avocat ?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah ! le traître !

Êtes-vous marié ?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur ?

DAMIS.

Aussi. Nous avons, cette nuit,

Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

Th. Tome VII.

C

50 *LA FEMME QUI A RAISON,*

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme ;

M. GRIPON.

A ma Philipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'âme.

Quelle est-elle ? en un mot , vite , répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli , je le voi.

M. DURU.

Je veux favoir de vous , celle qui , par surprise ,

Pour braver votre père , ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme ?

M. DURU.

Oui , oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui

A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La chose est toute claire ;

Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à mamère, en termes très-précis,
D'établir au plutôt & sa fille, & son fils.

M. D U R U.

Eh bien, traître ?

D A M I S.

A cet ordre elle s'est asservie ;
Non pas absolument ; mais, du moins, en partie.
Il veut un prompt hymen, il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause ;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le Marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme...

M. G R I P O N.

Ah ! c'est-là cet ami du logis.

On s'est moqué de nous ; je m'en doutais, compère.

M. D U R U.

Allons, faites venir vite le Commissaire,
Vingt huissiers.

D A M I S.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt ?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Ferait votre chemin pour vider la maison.
Vénichez de chez moi.

M. D U R U.

Comment, maître fripon ;
Toi me chasser d'ici ! Toi, scélérat, faussaire,

C ij

52 *LA FEMME QUI A RAISON,*
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père !
Qui n'es point Avocat !

SCÈNE DERNIÈRE.

Mad. DURU, *sortant d'un côté avec MARTHE*; LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec ÉRISE*; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mad. DURU, *dans le fond.*

MON carrosse est-il prêt ?

D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage ;

Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mad. DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux, il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colère, se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE,

Cet agent paraît peu patient.

Mad. DURU, *avançant.*

Ah ! que vois-je ? quel traits ! c'est lui-même, & mon âme.

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle est changée ! elle n'a plus , ma foi ,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi ! c'est vous , mon mari , mon cher époux ? ...

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Mon père !

Mad. DURU.

Daignez jeter , Monsieur , un regard moins sévère
Sur moi , sur mes enfans , qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin...

LE MARQUIS.

Excusez , j'en suis honteux dans l'âme ;

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

DAMIS.

A vos pieds...

M. DURU.

Fils indigne , apostat du Barreau ,
Malheureux marié , qui fais ici le beau ,
Fripon ; c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi ? C'est ainsi que l'on m'aime ?

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

54 LA FEMME QUI A RAISON ;

Mad. D U R U.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin ?
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre , un fils bien-né , votre épouse , une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il , après douze ans ,
Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. D U R U.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle cousait , filait , faisait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel ,
Par la main d'un filou , nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué , n'eût point ruiné ma famille ,
Ni d'un maudit Marquis enforcélé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin ,
Et fait , d'un Avocat , un pimpant aigrefin.
Perfide , voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans & de ma confiance !
Des soupers dans la nuit , à midi petit jour !
Auprès de votre lit , un oisif de la cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage !
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons , de cet hôtel qu'on déniche à l'instant ,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

D A M I S.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

É R I S E.

Eh ! bon Dieu ! quel langage

Mad. D U R U.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grâce, écoutez & jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune ;
Je me fis des vertus propres à ma fortune ;
D'élever vos enfans, je pris sur moi les soins ;
Je me refusai tout pour leur laisser , du moins ,
Une éducation qui tint lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage ;
Un peu de bien commis à ma fidélité ,
J'en fis placer le fonds ; il est en sûreté.

M. D U R U.

Oui !

Mad. D U R U.

Votre bien s'accrût ; il servit , en partie ;
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils ;
Il n'y parut pas propre , & je changeai d'avis :
Il fallait cultiver , non forcer la nature.
Il est né valeureux , vif , mais plein de droiture.
J'ai fait , à ses talens habile à me plier ,
D'un mauvais Avocat , un très bon Officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille :
La paix & les plaisirs règnent dans ma famille ;
Nous avons des amis : des Seigneurs sans fracas ,
Sans vanité , sans airs , & qui n'empruntent pas ,
Soupent chez nous gaîment & passent la soirée.
La chère est délicate & toujours modérée.
Le jeu n'est pas trop fort ; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont , grâce au ciel, causé de repentirs.

56 *LA FEMME QUI A RAISON,*

De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien ,
Et qui l'enfvelit est mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'État , il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort ,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. D U R U.

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance !
Gripou, je souffrirais que , pendant mon absence ;
On dispose de tout , de mes biens, de mon fils ,
De ma fille !

Mad. D U R U.

Monsieur, je vous en écrivis.
Cette union est sage , & doit vous le paraître.
Vos enfans sont heureux ; leur père devrait l'être :

M. D U R U.

Non ; je serais outré d'être heureux malgré moi.
C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi ;
Femme, fils , gendre , fille ainsi se réjouissent.

Mad. D U R U.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent !

M. D U R U.

Non , non , non , non ; il faut être maître chez soi.

Mad. D U R U.

Vous le serez toujours.

ÉRISE.

Ah ! disposez de moi.

Mad. DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire :

Serez-vous inflexible ?

Mad. DURU.

Ah ! mon époux !

DAMIS, ÉRISE, *ensemble*,

Mon père !

M. DURU.

Gripou , m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Écoutez ; entre nous ;

Ça demande du tems.

MARTHE.

Vite , attendrissez-vous ;

Tous ces gens-là , Monsieur , s'aiment à la folie ;

Croyez-moi , mettez-vous aussi de la partie.

Personne n'attendait que vous vinssiez ici.

La maison va fort bien , vous voilà , restez-y.

Soyez gai comme nous , ou que Dieu vous renvoie ;

Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.

Rien n'est plus douloureux , comme plus inhumain ;

Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien , qu'en penses-tu , compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais , après tout , que faire ?

C r

58 *LA FEMME QUI A RAISON.*

La chose est sans remède , & ma Philipotte aura
Cent Avocats pour un , si-tôt qu'elle voudra.

Mad. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,

Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine âme.

Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien,

Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,

Il faut en dépenser un peu pendant sa vie ;

Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mad. DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

Mad. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(*Il veut lui donner son porte-feuille, & le remet dans sa poche.*)

Mad. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux :

Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut, avec constance,

Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisième & dernier acte.

LE C A F F É ,

O U

L'ÉCOSSAISE,
C O M É D I E ;

Par Monsieur HUME : traduite en François
par JÉRÔME CARRÉ ; représentée à Paris
au mois d'Août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

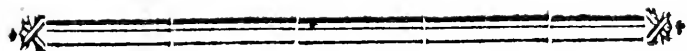
AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Cette pièce fut imprimée d'abord en 1759 , comme une traduction d'une comédie anglaise ; ce qui donna lieu à beaucoup d'assez bonnes plaisanteries. Loin d'être une traduction , elle fut elle-même traduite en anglais quelques années après par monsieur George Colman. On la représenta sur le théâtre de Paris en 1760, & sur celui de Londres en 1766.

Jérôme Carré , sous le nom duquel on avait d'abord donné cet ouvrage , n'est qu'un nom feint. On ne peut en dire autant de celui de Fréron , qui ne différerait pas beaucoup de celui de Frélon.

On se servit du mot Wasp , au lieu de Frélon , à la comédie française , parce que Frélon signifie Wasp en anglais.





E P I T R E

D É D I C A T O I R E

D U T R A D U C T E U R

D E L'É C O S S A I S E ,

A M O N S I E U R

L E C O M T E D E L A U R A G U A I S .

M O N S I E U R ,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection , n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux arts & au bon goût , en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César & Ptolomée* , *Athalie* & *Joad* , *Mérope* & son fils entourés & pressés d'une foule de jeunes gens ; si les

ſpectacles ont plus de décence , c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable, que l'art de la Tragédie & de la Comédie , eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes ; mais , il faut l'avouer , nous ne ſommes que les diſciples des *Newtons*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques hiltoriens, les Eſpagnols, les Italiens , les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il eſt encore loin de l'Archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe ! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance. Je vous diſ ſeulement comment penſent les autres peuples ; & vous ſavez, Monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire , vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie qu'il préfère à ceux de ſes voiſins,

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oferions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie, la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en Italien ; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui, bien ménagées, font un des plus grands ressorts de la Tragédie ? Comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène ? Comment faire descendre une Reine éperdue dans le tombeau de son époux, & l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau, & le fils & la mère, & qui énerve la terreur

du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène ; & quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire , & la vivacité d'une action également terrible & vraisemblable , à la force des pensées , & surtout à la belle & naturelle poésie , sans laquelle l'art dramatique n'est rien ; ce sera vous , Monsieur , que la postérité devra remercier.

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité ; il faut avoir le courage de dire à son siècle , ce que nos contemporains font de noble & d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien , on étouffe ce bien pendant qu'il respire ; & , si on en parle , on l'exténue , on le défigure. N'est-il plus : on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux , du moins , que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage , sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable & malheureux secouru par vous ; je veux qu'on

fache que , tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre , par les soins les plus coûteux & les plus pénibles, un art utile , perdu dans l'Asie qui l'inventa , vous faites renaître un secret plus ignoré , celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde , des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils sont incapables de faire ; & c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître , parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & , quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche , qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.



A MESSIEURS LES PARISIENS (a).

MESSIEURS,

*J*E suis forcé par l'illustre M. F.... de m'exposer vis-à-vis de vous. Je parlerai sur le ton du sentiment & du respect ; ma plainte sera marquée au coin de la bienveillance, & éclairée du flambeau de la vérité. J'espère que M. F.... sera confondu vis-à-vis des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas sentimentés, font métier & marchandise d'insulter le tiers & le quart, sans aucune provocation, comme dit Cicéron dans l'oraison pro Murena, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban ; je suis un pauvre jeune homme sans fortune ; & comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. L. F.... de P..... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'Écossaise de M. Hume. Les comédiens Français, & les Italiens, vou-

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

laient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, & voilà que M. F. . . . emploie son autorité & son crédit, pour empêcher ma traduction de paraître. Lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était Jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi ; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire suspecter d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. Hume, M. Home ; & puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal *Encyclopédique* du mois d'Avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante & treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.

L'auteur de Douglas est le Ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.

Je ne sçais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de l'*Écossaise*, est M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume ; ce qu'il fallait prouver, & ce qui est très-indifférent.

68 A MESSIEURS LES PARISIENS.

J'avoue, à ma honte, que je l'ai cru son frère ; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Écoffaise. Il est vrai que, dans le journal que je cite, l'Écoffaise n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'Agis & de Douglas ; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Écoffaise ; que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je sou mets aux lumières du charitable lecteur.

My dear tranflator, mon cher traducteur ; you have comitted many a blunder in yr performancée, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : you have quite impoverish'd the caractère of Wasp, and you have blotted his chastiment at the end of the drama, . . . vous avez affaibli le caractère de Frélon, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, & je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp, (ce mot Wasp veut dire Frélon ;) mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne

A MESSIEURS LES PARISIENS. 69

permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue ; & j'espère que Messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son Wasp sur la scène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de Mylady Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les Dames.

M. F..... dans la vue de me nuire, dit dans la feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi Fréron, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage Anglais dans la pièce de M. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains rétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, que le bruit courut long-tems qu'il avait été condamné aux galères ; & il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu ; mais, je vous en supplie,

70 A MESSIEURS LES PARISIENS.

que ce Monsieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame Anglais ? Il parle des raisons qui pouvaient, dit-il, lui avoir attiré ce malheur. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères, ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecoffaïse. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

M E S S I E U R S ,

*Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, JÉRÔME CARRÉ,*

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de S. Thomas du Louvre ; car j'appelle impasse, Messieurs, ce que vous appelez cu de sac : je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cu ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'impasse, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cu, en dépit du Sr. F..... ci-devant J.....

AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'Août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait si longtems ? *C'est apparemment*, répondit tout haut un homme d'esprit, que *F.....* est monté à l'hôtel-de-ville. Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertence de se reconnaître dans la comédie de l'*Ecoffaise*, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était sçue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne fais quelles feuilles, intitulées *l'Année Littéraire*, que l'*Ecoffaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze-cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient & le méprisaient souverainement. Mais M.

Jérôme Carré était bien loin de faire des *cabales* : tout Paris fait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir *F.* dans *Frélon*. Un Avocat, à la seconde représentation, s'écria : Courage, *M. Carré*, vengez le public. Le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finissaient point. *Carré*, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, Monsieur *Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume ! Eh ! Messieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de *F.* Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un
personnage

personnage Anglais pouvait être pris pour un Français nommé *F.....* & toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit, par cette aventure, combien il faut avoir de circonspection: il comprit en généra' que, toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai succès; car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale: mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes: intéressez, vous plairez tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de Mylord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au sujet de sa pièce de l'*Écosaise*.

« Je crois, mon cher *Hume*, que vous
» avez encore quelque talent; vous en êtes
» comptable à la Nation; c'est peu d'avoir
» immolé ce vilain *Frélon* à la risée publique
» sur tous les théâtres de l'Europe, où l'on
» joue votre aimable & vertueuse *Écossaise*
» faites plus, mettez sur la scène tous ces
» vils persécuteurs de la littérature, tous ces
» hypocrites noircis de vices, & calomni-
» teurs de la vertu; traînez sur le théâtre
» devant le tribunal du public, ces fanati-
» ques enragés, qui jettent leur écume sur
» l'innocence; & ces hommes faux, qui
» vous flattent d'un œil, & qui vous men-
» cent de l'autre; qui n'osent parler devant
» un Philosophe, & qui tâchent de le
» trahir en secret: exposez au grand jour
» détestables cabales qui voudraient replom-
» ber les hommes dans les ténèbres.

« Vous avez gardé trop long-tems le silence;
» on ne gagne rien à vouloir adoucir les
» pervers; il n'y a plus d'autre moyen de rai-
» sonner les lettres respectables, que de les
» trembler ceux qui les outragent: c'est
» le dernier parti que prit *Pope*, avant de m-

rir : il rendit ridicules à jamais , dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se montrer , ils disparurent ; toute la nation lui applaudit ; car si , dans les commencemens , la malignité donna un peu de vogue à ces lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs amis , la raison reprit bientôt le dessus. Les *Zoïles* ne sont soutenus qu'un tems. Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer à venger le genre-humain. Ce n'est pas les *Pantolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il faut effleurer ; ce sont les *Anitus* & les *Mélitus* qu'il faut écrâser. Un vers, bien fait , transmet à la dernière postérité la gloire d'un homme de bien , & la honte d'un méchant. Travaillez , vous ne manquerez pas de matière , &c.



P R É F A C E.

LA comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est de Monsieur *Hume* (a), pasteur de l'église d'Édimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent & ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de morale; ces deux philosophes font également honneur à l'Écosse leur patrie.

La comédie intitulée *l'Écossaise* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même : il a la naïveté & la vérité de l'estimable *Godoli*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Freeport*, ressemblent à rien de ce que nous connaissons.

(a) On sent bien qu'il s'agit d'une plaisanterie de attribuer cette pièce à M. *Hume*.

ons sur les théâtres de France ; & , cependant , c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans Anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont les touches semblables , la même peinture des mœurs , rien de recherché , nulle envie d'avoir de l'esprit , & de montrer misérablement l'auteur , quand on ne doit montrer que les personnages : rien d'étranger au sujet ; point de tirade d'écolier , de ces maximes triviales qui remplissent le vuide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons , en même tems , que nous avons cru , par le conseil des hommes les plus éclairés , devoir retrancher quelque chose du rôle de *Frélon* , qui paraissait encore dans les derniers actes : il était puni , comme on le raisonne , à la fin de la pièce ; mais cette justice qu'on lui rendait , semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit vers le dénouement.

De plus , le caractère de *Frélon* est si lâche , & si odieux , que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce per-

sonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans, &, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre-humain, dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands-hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce

caractère, ne paraissent dignes du théâtre en France ; mais le pinceau Anglais ne dédaigne rien ; il se plaît quelquefois à tracer des objets, dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvû qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères, & sur toutes les conditions ; que tout ce qui est dans la nature doit être peint ; que nous avons une fausse délicatesse, & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de tems, de lieu & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite, rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est

jamais vuide. Rien n'est plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus : ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'*Écossaise*.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête-homme y fourit de ce fourire de l'âme préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusqu'aux larmes ; mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique : car, de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant ; ainsi, celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir ; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être !

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris ; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce Anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, & digne de la gravité du facerdoce, dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie, ainsi traitée, est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, & un art très difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raisonnemens. Il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles.

« J'ai soutenu les premiers personnages ès » tragédies Latines de *Buchanan*, & de *Guer-* » rante, & de *Muret*, qui se représentèrent

» à notre collège de Guienne avec dignité.
» En cela, *Andreas Goveanus*, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut, sans comparaison, le plus grand principal de France, & m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que je ne mesloue point aux jeunes enfans de maison, & ai vu nos Princes depuis s'y adonner en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement & louablement : il est loisible même d'en faire mestier aux gens d'honneur & en Grèce. *Aristoni tragico actori rem aperit : huic & genus, & fortuna honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.* Car j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbatemens, & d'injustice ceux qui empeschent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, & envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens, & les rallier comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente, & puis on ne leur concède

» des passetemps plus réglés que ceux qui se
» font en présence de chacun, & à la vue
» même du magistrat; & trouverais raison-
» nable que le Prince, à ses dépends, en gra-
» tifiast quelquefois la commune; & qu'aux
» villes populeuses il y eût des lieux destinés;
» & disposés pour ces spectacles; quelque
» divertissement de pires actions & occultes.
» Pour revenir à mon propos, il n'y a tel
» que d'allécher l'appétit & l'affection: autre-
» ment on ne fait que des ânes chargés de
» livres; on leur donne à coups de fouet,
» en garde, leur pochette pleine de science;
» laquelle, pour bien faire, il ne faut pas
» seulement loger chez soi; il la faut épou-
» ser ».



P E R S O N N A G E S.

MTRE. FABRICE, tenant un Caffé avec des appartemens.

L I N D A N E, Écossaise.

Le Lord M O N R O S E, Écossais.

Le Lord M U R R A I.

P O L L Y, suivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

F R É L O N, écrivain de feuilles.

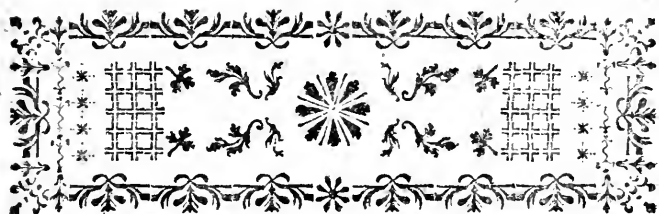
Lady A L T O N; *on prononce* Lédy.

Plusieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domestiques.

Un Messager d'État.

La scène est à Londres.



LE C A F F É ,

O U

L'ÉCOSSAISE;
C O M É D I E



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*La scène représente un Caffé & des chambres sur les aîles, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le Caffé. a*)

FRÉLON, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du caffè, lisant la gazette.

QUE de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi !

(a) On a fait hausser & baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre ; la vraisemblance & la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du caffè. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir; le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers; une à un pilote; des places à des gens de lettres; & à moi rien! Encore, encore; & à moi rien! (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant je rends service à l'État, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier.... & à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des fots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*Au maître du Caffé.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: j'enrage.

FABRICE.

Monsieur Frélon, Monsieur Frélon! vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon âme: ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Monsieur Frélon?

FRÉLON.

C'est que j'ai du mérite, Monsieur Fabrice;

F A B R I C E.

Cela peut être : mais il n'y a encore que vous qui me l'avez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux , & cela me fâche ; car je suis bon-homme.

F R É L O N.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes , Monsieur Fabrice , pourvû qu'elles soient jolies ; & , pour vous le prouver , je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous , & que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

F A B R I C E.

Oh ! pardi , Monsieur Frélon , cette jeune personne-là n'est guères faite pour vous ; car elle ne se vante jamais , & ne dit de mal de personne.

F R É L O N.

Elle ne dit de mal de personne , parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux , mon cher Monsieur Fabrice ?

F A B R I C E.

Oh ! non ; elle a quelque chose de si noble dans son air , que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu . . .

F R É L O N.

Ah , ah , ah , ah , sa vertu ! . . .

F A B R I C E.

Oui : qu'avez-vous à rire ? Est-ce que vous ne croyez pas à la vertu , vous ? Voilà un équipage de

campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

S C È N E I I.

Le Lord MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

Vous êtes Monsieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville.

(*A part.*)

O ciel ! daigne m'y protéger... Infortuné que je suis !...

(*Haut.*)

On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs ; que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur ; toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le Café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

F A B R I C E.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle & très vertueuse....

F R É L O N.

Eh ! oui, très vertueuse ! eh, eh.

F A B R I C E.

Qui vit dans la plus grande retraite.

M O N R O S E.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines !... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

F A B R I C E.

Monsieur Frélon peut vous en instruire ; car il en fait : c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il est très-utile aux étrangers.

M O N R O S E, *en se promenant,*

Je n'en ai que faire.

F A B R I C E.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.
(*Il sort.*)

F R É L O N, *à part.*

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand Seigneur sans doute ; car il a l'air de ne se soucier de personne. (*Haut.*) Mylord, permettez que je vous présente mes hommages, & ma plume.

M O N R O S E.

Je ne suis point Mylord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis ; quel est votre emploi dans la maison

Je ne suis point de la maison, Monsieur; je passe ma vie au café, j'y compose des brochures, des feuilles, je fers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRÉLON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, l'épée décorée d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRÉLON, *à part*.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.



S C È N E I I I.

FRÉLON *se remet à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du Caffé.*
 MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

MES infortunes sont-elles assez longues , assez affreuses ? Errant , proscrit , condamné à perdre la tête dans l'Écosse ma patrie , j'ai perdu mes honneurs , ma femme , mon fils , ma famille entière : une fille me reste , errante comme moi , misérable , & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté , qui m'a tout ôté , qui m'a rayé du nombre des vivans ! Car enfin , je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom , par l'arrêt qui me condamne en Écosse ; je ne suis qu'une Ombre qui vient autour de son tombeau. *(UN de ceux qui sont entrés dans le Caffé, frappant sur l'épaule de Frélon, qui écrit.)*

Eh bien ! tu étais hier à la pièce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite , & sans fortune , que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon marché ; on nâge dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu , je suis ruiné.

Cela n'est pas vrai : la pièce ne vaut rien , l'auteur est un sot , & ses protecteurs aussi. Les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'État est anéanti , & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse , & que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de Mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr , punir , par le sang du fils , toutes les barbaries du père !

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR,
dans le fond.

La pièce d'hier m'a paru très-bonne,

FRÉLON.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi , je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics , & qu'il faut envoyer un autre Ambassadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut siffler la pièce qui réussit , & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Tous quatre en même tems disent ce qui suit :*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va , s'il n'y avait rien de bon , tu perdrais le plus

grand plaisir de la satire. Le cinquième acte sur-tout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième & le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE, *se retournant.*

Quel fabat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

M. FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi; sur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*A Monroe.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part*

& dit à Fabrice :) Écoutez , un mot : Mylord Falbridge est-il à Londres ?

FABRICE.

Non ; mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bon jour.... Que la vie m'est odieuse !
(*Il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ferais point surpris qu'il allât se tuer là-haut ; ce serait dommage , il a l'air d'un honnête homme.

(*Les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCÈNE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

MAdemoiselle Polly, Mademoiselle Polly !

POLLY.

Eh bien ? qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

COMÉDIE.

91

POLLY.

Hélas ! je n'ose ; car ma maitresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous sommes si tristes !

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne peux être gaie , quand ma maitresse souffre ; il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(Il sort.)

FRÉLON, *se levant de sa table.*

Je vous suis , Monsieur Fabrice. Ma chère Polly , vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maitresse ? vous rebutez toutes mes prières ?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRÉLON.

Eh ! de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire que , si je vous en contais , vous m'aimeriez ?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Et pourquoi donc ta maitresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel-esprit, ennuyeux & méchant.

FRÉLON.

C'est bien à ta maitresse, qui languit ici dans la pauvreté, & qui est nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maitresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maitresse est très-riche: si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste: elle est vêtue simplement par modestie: elle mange peu, c'est par régime; & vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière: nous connaissons sa conduite; nous savons sa naissance; nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY, à part.

O ciel! cette homme peut nous perdre. (*Haut.* Monsieur Frélon, mon cher Monsieur Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRÉLON.

Ah, ah! j'ai donc deviné? il y a donc quelque chose

Je suis le cher Monsieur Frélon. Ah! ça, je ne dirai rien; mais il faut...

P O L L Y.

Quoi?

F R É L O N.

Il faut m'aimer.

P O L L Y.

Eh donc; cela n'est pas possible.

F R É L O N.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous savez qu'il a quelque chose.

P O L L Y.

Non; il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable: nous sommes très-à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

F R É L O N.

Elles sont très-à leur aise; de là je conclus qu'elles neurent de faim: elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser Monsieur Frélon!
(*Il sort.*)



SCÈNE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un
deshabillé des plus simples.* POLLY.

LINDANE.

AH! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de bœuf, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal, s'il n'y en a point ; & , pour l'augmenter, s'il en trouve. Je ferais sortie de cette maison, qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir ! & je le rembarrais !

LINDANE.

Il veut me voir !... & Mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde ; je veux bien vivre de pain & d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui

est intolérable, c'est le mépris : je fais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

P O L L Y.

Hélas ! ma chère maitresse, on s'en apperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la grandeur d'âme vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi , je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

L I N D A N E.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté : mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly , qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

P O L L Y.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains, qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des Reines. Que ne puis-je vous consoler !

L I N D A N E.

Hélas ! Mylord Murrai n'est point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos

malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous fera toujours funeste : s'il vient , comme il viendra sans doute , qu'il ignore absolument ma patrie , mon état , mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

LINDANE.

Eh ! comment pourrait-il en être instruit , puisque tu l'es à peine ? Il ne fait rien , personne ne m'écrit ; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly ! tu le fais , je suis une infortunée , dont le père fut pros crit dans les derniers troubles , dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Écosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune , si je n'avais pas quelque espérance en Mylord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne , il est à Windsor ; j'attends son retour. Mais hélas ! Murrai ne revient point ! Je t'ai ouvert mon cœur ; songe que tu le perces du coup de la mort , si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne fors jamais d'auprès de vous ; & puis , le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

L I N D A N E.

Il est indifférent, Polly; mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés: & si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent; ils veulent se faire un droit de notre misère; & je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! Mylord Murrai ne viendra point!

S C È N E V I.

L I N D A N E, P O L L Y; F A B R I C E;
avec une serviette.

F A B R I C E.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... je ne fais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'imposez du respect. Je fors de table pour vous demander vos volontés... je ne fais comment m'y prendre.

L I N D A N E.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

F A B R I C E.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

L I N D A N E.

J'étais malade.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Écoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour: ma chère Dame, un peu de bonne chère; nous avons là-haut un vieux gentil-homme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraîtiez bien affligée, il paraît bien triste aussi: deux afflictions, mises ensemble, peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

F A B R I C E.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

L I N D A N E.

Je vous rends grâce avec sensibilité : mais je n'ai besoin de rien.

F A B R I C E.

Oh ! je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien , & vous n'avez pas le nécessaire.

L I N D A N E.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

F A B R I C E.

Pardon !

L I N D A N E.

Ah ! Polly , il est deux heures , & Mylord Murray ne viendra point !

F A B R I C E.

Eh bien ! Madame , ce Mylord dont vous parlez , je fais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement , devant témoins , quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'est peut-être votre parent ?

L I N D A N E.

Vous extravaguez , mon cher hôte.

F A B R I C E , *en tirant Polly par la manche.*

Va , ma pauvre Polly ; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse , je t'en avertis. Cette femme-là est incompré-

hensible. Mais qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? Elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maitresse, c'est Mylady Alton, celle qui voulait épouser Mylord ; je l'ai vu une fois roder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point ! c'en est fait, je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(Elle rentre.)

SCÈNE VII.

Lady ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-moi ; il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

LADY ALTON.

A vous, malheureux !

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites ;
Monsieur le caffetier. Vous me mettez toute hors de
moi-même.

FABRICE.

Eh bien ! Madame, rentrez donc toute dans vous-même !

LADY ALTON.

Vous m'osez affurer que cette aventurière est une
personne d'honneur , après qu'elle a reçu chez elle un
homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi , Madame ? Quand Mylord y est venu ;
il n'y est point venu en secret , elle l'a reçu en public ;
les portes de son appartement ouvertes , ma femme
présente. Vous pouvez mépriser mon état , mais vous
devez estimer ma probité ; & , quant à celle que vous
appelez une aventurière , si vous connaissiez ses
mœurs , vous les respecteriez.

E v

106 *L'ÉCOSSAISE,*
LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

O quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON: *elle va à la porte de Lindane,*
& frappe rudement.

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LINDANE, Lady ALTON.

LINDANE.

EH! qui peut frapper ainsi? & que vois-je?

LADY ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, Mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! Madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux, mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, & se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez-là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

L I N D A N E.

Tant pis pour vous , Madame.

L A D Y A L T O N.

Répondez-moi : Mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

L I N D A N E.

Que vous importe , Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? Suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

L A D Y A L T O N.

Je suis votre partie : si Mylord vient encore vous voir , si vous flattez la passion de cet infidèle , tremblez : renoncez à lui , ou vous êtes perdue.

L I N D A N E.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui , si j'en avais une.

L A D Y A L T O N.

Je vois que vous l'aimez , que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe , & que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

L I N D A N E.

Eh bien ! Madame , puisqu'il est ainsi , je l'aime.

L A D Y A L T O N.

Avant de me venger , je veux vous confondre ; tenez , connaissez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné. Ne le gardez pas au moins , il faut le rendre , ou je . . .

L I N D A N E , *en prenant le portrait.*

Qu'ai-je vu , malheureuse ! . . . Madame . . .

E vj

108 *L'ÉCOSSAISE,*
LADY ALTON.

Eh bien?...

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution & votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux; que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maitresse, & qu'est devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence: Il y a cent traits qui s'émouffent sur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles sortent.*)

S C È N E I I I.

Lady ALTON, FRÉLON.

LADY ALTON.

QUOI! être trahie, abandonnée pour cette petite-
créature! (*A Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez;

M'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle est cette insolente, qui fait le malheur de ma vie?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je fais qu'elle est Écossaise, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRÉLON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose, fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

FRÉLON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai: elle est très mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Écossaise qui se cache, est une ennemie de l'État.

110 *L'ÉCOSSAISE,*
LADY ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.
FRÉLON.

Je ne le parierais pas : mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRÉLON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maitresse du valet de chambre d'un premier commis du Ministre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant , & dire que le père de cette fille , en qualité de mal-intentionné , l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je supposerais même que le père est ici, voyez-vous ! Cela pourrait avoir des suites , & on mettrait votre rivale , pour ses mauvaises intentions , dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles , ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Écossaise qui se cache dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects , est sûrement une ennemie de l'État ; tu n'es pas un imbécille , comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier : mais je vois que tu as , en effet , des talens. Je t'ai déjà récompensé , je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle. Qu'est-ce, après tout, que la vérité ?.. la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me paraîs subtil: il semble que tu aies étudié à Saint-Omer (a). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

S C È N E I V.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Voilà, je l'avoue, le plus impudent & le plus lâche coquin qui soit dans les trois Royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale: elle, a dans son état humble, une fierté qui me plaît: elle est décente; on la dit sage; mais elle m'enlève

(a) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collège de Saint-Omer.

mon amant : il n'y a pas moyen de pardonner. (*A. Fabrice qu'elle apperçoit agissant dans le Caffé.*) Adieu, mon maître : faisons la paix. Vous êtes un honnête-homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain grifonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

S C È N E V.

FRIPORT, *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau.* FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, Monsieur Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FRIPORT.

Fort bien, Monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup ; mais je m'ennuie. (*Au garçon du Caffé.*) Eh ! du chocolat ; les papiers publics. On a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non : que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien

Qu'une araignée, dans le coin d'un mur, marche sur sa toile pour fucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'État?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de fortifès. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentil-homme qui ne veut voir personne.

FRIPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'chose. Fripons ou fots, voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, & qu'elle n'est pas sortie de son appartement; elle s'appelle Lindane; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FRIPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle , pauvre & vertueuse : entre nous , elle est dans la dernière misère , & elle est fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela est , elle a bien plus tort que votre vieux gentil-homme.

FABRICE.

Oh ! point ; sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire ; & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer , ne se plaint jamais , dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder , pour ses besoins , l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis , à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit , ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser , & c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin , c'est un prodige de malheur , de noblesse & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attends point , moi ; je n'admire personne , mais j'estime . . . Écoutez ; comme je m'ennuie , je veux voir cette femme-là : elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! Monsieur , elle ne recoit presque jamais de visites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois

chez elle ; mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque tems il n'y vient plus , & elle vit plus retirée que jamais.

F R I P O R T.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

F A B R I C E.

Le voici de plain-pied au Caffé.

F R I P O R T.

Allons , je veux entrer.

F A B R I C E.

Cela ne se peut pas.

F R I P O R T.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte & entre.*)

S C È N E V I.

LINDANE *paraissant toute effrayée*, POLLY
la suit. F R I P O R T , F A B R I C E.

L I N D A N E.

EH mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, &

vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(FRIPORT s'assied près d'une table, lit la gazette ; & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly : il ôte son chapeau & le remet.)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asséiez-vous pas, quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être ; c'est que je suis très étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je suis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là. & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, tra-

taillez en tapisserie , & prenez du chocolat avec moi ,... ou sans moi ,... comme vous voudrez.

P O L L Y.

Voilà un étrange original!

L I N D A N E , *à part.*

O ciel ! quelle visite je reçois ! Et Mylord ne vient point ! Cet homme bizarre m'assassine , je ne pourrai m'en défaire ; comment Monsieur Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(Elle s'assied , & travaille à son ouvrage.)

Un garçon apporte du chocolat : Friport en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises.)

F R I P O R T.

Écoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on n'a dit de vous ... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre & vertueuse ; mais n'ajoute que vous êtes fière , & cela n'est pas bien.

P O L L Y.

Et qui vous a dit tout cela , Monsieur ?

F R I P O R T.

Parbleu ! c'est le maître de la maison , qui est un très-savant homme , & que j'en crois sur sa parole.

L I N D A N E.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé , Monsieur ; non pas sur la fierté , qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu , qui est son premier devoir ; mais sur la pauvreté , dont il ne soupçonne. Qui n'a besoin de rien , n'est jamais pauvre.

118 L'ÉCOSSAISE,
FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela est encore plus mal que d'être fière : je fais, mieux que vous, que vous manquez de tout ; quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

POLLY.

O l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes.. oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaissance ; gardez l'argent & le secret.

(*Il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY.

Ma foi ! ceci est bien plus original encore.

LINDANE, *se levant & se détournant.*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas ! que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais que outrage !

FRIPORT, *continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh, malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur...

FRIPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter ; recevez mon admiration, c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bisarre & du plus galant-homme du monde ?

FRIPORT.

Eh ! que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bisarre ?

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous fers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère; &, sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid & de faim. Ma maitresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez sçu malgré elle: obligez-la, malgré elle, à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maitresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très
mal

mal de refuser. Mylord ne dira rien ; car il vous abandonne.

L I N D A N E.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui fait donner, & qui ne fait pas vivre : dis-lui que, quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT, *toujours prenant son chocolat & lisant.*

Hem ? que dit-elle là ?

P O L L Y, *s'approchant de lui.*

Hélas ! Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille. . .

F R I P O R T.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

P O L L Y.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

F R I P O R T.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille. . . ?

P O L L Y.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

F R I P O R T.

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner l'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

P O L L Y.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

Th. Tome VII.

F

Oui, j'entends, je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Friport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... Comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuieriez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon tems se perd j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur; emportez mon estime & ma reconnaissance: mais sur-tout emportez votre argent & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! Monsieur Fabrice! à mon secours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

L I N D A N E , *lui donnant la bourse.*

Tenez , prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde ; remettez-la lui , je vous en charge ; assurez-le de mon estime ; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

F A B R I C E , *prenant la bourse.*

Ah ! Monsieur Friport , je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiselle vous trompe , & qu'elle en a très-grand besoin.

L I N D A N E .

Non , cela n'est pas vrai. Ah ! Monsieur Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

F A B R I C E .

Je vais vous obéir , puisque vous le voulez. (*Bas à M. Friport.*) Je garderai cet argent , & il servira , sans qu'elle le sache , à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne ; son état & sa vertu me pénètrent l'âme.

F R I P O R T .

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.



SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOUS avez là bien opéré , Madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre,

LINDANE.

C'est à moi de mourir , ma chère enfant ; Mylord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale ; il l'aime encore sans doute ; c'en est fait : j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir,

(Elle écrit.)

POLLY.

Elle paraît désespérée ; hélas ! elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources ; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE , *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens , quand je ne serai plus , porte cette lettre à celui . . .

POLLY.

Que dites-vous ?

L I N D A N E.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va. (*Elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

P O L L Y.

Ah ! mon adorable maitresse ! que vous me faites verser de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

L I N D A N E.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

P O L L Y.

Quoi ! Madame, ce fut donc le père de Mylord qui...

L I N D A N E.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

Que vois-je ! vous pâlisiez, vos yeux s'obscurcissent

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide, Monsieur Fabrice, à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, Monsieur le gentil-homme de là-haut, tout le monde . . .

(*La femme & la servante de Fabrice, & Polly, emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t-il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, & ne

sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? Est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? Je croyais que le feu était à la maison.

F A B R I C E.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

M O N R O S E.

Quoi ! elle est d'Écosse ?

F A B R I C E.

Oui, Monsieur : je ne le fais que d'aujourd'hui ; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit : car il fait tout, lui.

M O N R O S E.

Et son nom, son nom ?

F A B R I C E.

Elle s'appelle Lindane.

M O N R O S E.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! J'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter, dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau détestable de la vie !

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monfieur , elle a repris ses fens ; elle se porte très-bien ; encore un peu pâle , mais toujours belle.

MONROSE.

Ah ! ce n'est que cela. Il faut que je sorte , que j'aïlle ; que je hafarde . . . oni . . . je le veux.

(*Il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se foucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane , il ne ferait pas si indifférent.

Fin du second acte.



A C T E I I I.

S C È N E P R E M I È R E.

Lady ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUI, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison ; une Écossaise cachée ici dans ce tems de trouble ! Elle conspire contre l'État ; elle sera enlevée, l'ordre est donné. Ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire : c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de Mylord ; je serai instruite de tout mon malheur. André ! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ! ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ.

Oui : mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien ! ne m'aimait-il pas à la folie , quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh ! que non , Madame , il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent , vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe , je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRÉ.

Oui , Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRÉ.

Oui ; mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi ; & , pour vous le prouver , voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah ! oui , Madame ; vous m'y faites penser : vous avez raison , la lettre est pour vous , je l'avais oublié : ... mais cependant , comme elle n'était pas pour vous , ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Laissez-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal , après tout , de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu , toutes ces lettres se ressemblent. Si Mlle. Lindane ne reçoit pas sa lettre , elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions , moi . (*Il sort.*)

LADY ALTON ouvre la lettre & lit.

Lisons : *Ma chère , ma respectable , ma vertueuse Lindane ... Il ne m'en a jamais tant écrit ... il y a deux jours , il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds ; mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes , & ce que je vous dois : je périrai , ou les choses changeront. Mes amis agissent ; comptez sur moi , comme sur l'amant le plus fidèle , & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(*Après avoir lu.*)

C'est une conspiration , il n'en faut point douter ; elle est d'Écosse , sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Écosse ; ses amis agissent ; il court jour & nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci , j'ai agi aussi ; & , si elle n'accepte pas mes offres , elle sera enlevée dans une heure , avant que son indigne amant la secoure.



SCÈNE II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON, *à Polly qui passe de la chambre de sa maitresse dans une chambre du Caffè.*

M Ademoiselle, allez dire, tout-à-l'heure, à votre maitresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien; que je n'ai que des choses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (*Avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame? Venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non: je viens vous rendre heureuse. Je fais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande Dame;

Je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse , avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille , si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais , & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

L I N D A N E.

Hélas ! Madame , c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai , sans vous , une éternelle , dans laquelle je n'aurai pas , au moins , à rougir de vos bienfaits.

L A D Y A L T O N.

Comme vous me répondez , téméraire !

L I N D A N E.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & , quant à ma fortune , elle ne dépendra jamais de personne , encore moins de ma rivale.

(Elle sort.)

L A D Y A L T O N , seule.

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée quelle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin , elle m'y a forcée. Infidèle amant ! passion funeste ! Je suffoque.



SCÈNE III.

FRIPORT, MONROSE, *paraissent dans le Café avec la femme de Fabrice, la servante, les garçons du Café, qui mettent tout en ordre.* FABRICE, Lady ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici souvent : c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions...

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. *(Elle sort.)*

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle & si patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentil-homme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je suis!

FRIPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant-homme. Vous me faites songer, vous dis-je , à cette petite créature : beau maintien , conduite sage , belle tête , démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encore une fois. . . C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, à Friport.

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? non : . . . n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien ! que trouvez-vous donc là d'admirable ?
(*Il prend les gazettes.*) Ah , ah ! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom , hom ! le Lord Falbrige mort !

MONROSE, s'avancant.

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune , tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? j'en suis fâché. . . D'Édimbourg le 14 Avril. . . . On cherche par tout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.

Juste ciel ! qu'entends-je ? hem ? que dites-vous ?
Mylord Monrose condamné à....

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monrose :... lifez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE, *lit.*

(*Froidement.*)

Oui, cela est vrai... (*A part.*) Il faut sortir d'ici ; la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre & l'enfer, conjurés ensemble, aient jamais rassemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*A son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vôle !

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le Lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte ; elle est fort jolie, & fort honnête.



S C È N E I V.

Les Auteurs précédens , un Messager d'État.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un Caffé , & des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément; & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du Gouvernement ; voilà mon ordre

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Écossaise qu'on arrête ! & le jour même

que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernement ; si ! que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal , Monsieur le messager d'État.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une aventurière , comme le disait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maison ; .. me voilà ruiné. Cette Dame de la cour avait ses raisons je le vois bien ... Non , non ; elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement , en prison , ou caution ; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution , moi , ma maison , mon bien , mon personne.

LE MESSAGER.

Votre personne , & rien , c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien où est-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Monsieur Friport , donnerai-je les cinquante guinées que je garde , & qu'elle a refusées avec noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande ! Apparemment... Monsieur le me

ager, je dépose cinq-cents guinées, mille, deux-mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille.... tant que je peux; mais il ne faudrait pas qu'elle fût fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du Cassé.*)

S C È N E V.

M O N R O S E , F A B R I C E .

FABRICE.

MON SIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de Monsieur Friport: mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié. Il n'est pas complimenteur; mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

140 L' É C O S S A I S E ,
MONROSE.

Il y a de belles âmes... (*A part.*) Que deviendrai-je
FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE, *à part.*

Allons , partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger quand il est passé.

MONROSE, *à part.*

Le seul ami que j'avais à Londres est mort !... Qu fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

S C È N E V I .

MONROSE, *seul.*

ON arrête une jeune Écossaise , une personne qui vit retirée , qui se cache , qui est suspecte au gouvernement ! Je ne fais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... tout réveille l'idée de mes malheurs , mes afflictions , mon attendrissement , mes fureurs.



S C È N E V I I.

MONROSE, *apercevant* POLLY
qui passe.

LE MOINE ADEMOISELLE, un petit mot, de grâce... Êtes-vous cette jeune & aimable personne née en Écosse, n'est-ce pas... ?

POLLY.

Oui ! Monsieur, je suis assez jeune ; je suis Écosse, & pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh ! non, Monsieur ; il y a si longtems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que l'on peut dire, & ma mère avoit servi une Dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends, c'est vous apparemment qui servez

cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je m'méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maitresse?

POLLY.

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi; mais j'aime mieux servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille?

POLLY.

Monsieur, ma maitresse veut être inconnue; elle n'a point de famille. Que me demandez-vous là? Pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel, si longtems impitoyable s'il était possible qu'à la fin je pusse!... Mais quelle vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maitresse?

P O L L Y.

Oh ! pour son âge , on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

M O N R O S E.

Dix-huit ans !... (*A part.*) Hélas ! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose , ma chère fille , seul reste de ma maison , seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau. (*Haut.*) Dix-huit ans ?... .

P O L L Y.

Oui , Monsieur , & moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

M O N R O S E.

Dix-huit ans , & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue ! Je ne me possède plus ; il faut , avec votre permission , que je la voye , que je lui parle tout-à-l'heure.

P O L L Y , *à part.*

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentil-homme. (*Haut.*) Monsieur , il est impossible que vous voyiez , à présent , ma maitresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

M O N R O S E.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

P O L L Y.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée , qui ont déchiré son cœur , lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouif-

sent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment, est un repos mêlé de trouble & d'amertume; de grâce, Monsieur, ménagez sa faiblesse & ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez; attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évanouies, sont bien long-tems à se remettre, avant de recevoir une visite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MON SIEUR, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble!

FABRICE

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

M O N R O S E.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

M O N R O S E, *se retournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne fais qui vous êtes ; mais on venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on reste, on guette ; & je ne serai point surpris si dans peu vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère Demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

M O N R O S E.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite, croyez-moi. Notre ami Friport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans :

M O N R O S E.

Pardon... Je ne fais... où j'étais... je vous entends à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne peux partir sans la voir... Venez, que je vous

Th. Tome VII.

G

parle un moment dans quelque endroit plus solitaire
& sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune
Écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

Fin du troisième acte.



A C T E I V.

S C È N E P R E M I È R E.

FABRICE ; FRÉLON , *dans le Caffé à une table* ; FRIPORT , *une pipe à la main , au milieu d'eux.*

FABRICE.

E suis obligé de vous l'avouer , Monsieur Frélon ; tout ce qu'on dit est vrai , vous me feriez plaisir de plus fréquenter chez nous.

FRÉLON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique , Monsieur Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon Caffé passe pour une boutique de poisons.

FRIPORT , *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense , voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT , *à Frélon.*

De tout le monde , entendez-vous ? C'est trop.

. 2. G ij

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon ; mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT, à Frélon.

Un fripon... entendez-vous ? Cela passe la raillerie

FRÉLON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort, voyez-vous.

FRÉLON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre *Caffé* ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaissante réputation ! celle d'un espion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) d'un mauvais auteur !

FRÉLON.

Monsieur Fabrice, Monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits ; sachez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quelque chose que je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être

Écossaise, & qui avez aussi accusé ce brave gentil-homme de là-haut, d'être Écossais.

FRÉLON.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette Dame si colère qui est venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus ; que vous edites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT, à *Frélon*.

Seriez-vous un fripon en effet ? Je ne les aime pas, ni moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je fors. Mon ami, je le fais : il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise : je reviendrai incessamment ; oui, je reviendrai ; je veux lui parler sérieusement ; serviteur. Cette Écossaise est belle & honnête. Adieu. *(En revenant.)* Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

LORD MURRAI , *pensif & agité* ; FRÉLON ,
lui faisant la révérence , qu'il ne regarde pas ;
 FABRICE , *s'éloignant par respect*.

LORD MURRAI , à Fabrice , *d'un air distrait* :

JE suis très-aïse de vous revoir , mon brave & hon-
 nête-homme ; comment se porte cette belle & respec-
 table personne que vous avez le bonheur de posséder
 chez vous ?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne
 vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux au-
 jourd'hui.

LORD MURRAI , à part.

Grand Dieu , protecteur de l'innocence , jet'implore
 pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice
 à la vertu , & pour tirer d'oppression les infortunés
 Grâces à tes bontés & à mes soins , tout m'annonce un
 succès favorable. (*À Fabrice.*) Ami , laissez-moi parler
 en particulier à cet homme. (*En montrant Frélon.*)

FRÉLON , à Fabrice.

Eh bien ! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon
 compte , & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE , *en sortant*.

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, à Frélon.

Mon ami !

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un
ome?...

LORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui
avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentil-
homme venu d'Écosse ; c'est vous qui l'avez dépeint,
qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Minis-
tre d'État.

FRÉLON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le savoir : je ne re-
garde pas à l'intention ; on prétend que vous vouliez
nuire , & que vous avez fait du bien ; tenez , voilà pour
le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez ja-
mais de prononcer le nom de cet homme , & de Ma-
demoiselle Lindane , je vous ferai jeter par les fenêtres
de votre grenier. Allez.

FRÉLON.

Grand-merci , Monseigneur. Tout le monde me dit
des injures , & me donne de l'argent ; je suis bien plus
habile que je ne croyais.



SCÈNE III.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *seul un moment.*

UN vieux gentil-homme arrivé d'Écosse, Lindane dans le même pays ! Hélas ! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait ! ... Entrons. (*A Polly qui sort de la chambre a Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de tems sans venir ici ? deux jours entiers ! ... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne le avais employés pour la respectable fille de Mylor Monrose ; les Ministres étaient à Windsor, il a fallu courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis mes prières, & que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maitresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, & je me ferais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

P O L L Y.

Mylord, j'accepte vos dons ; je ne suis pas si fière que la belle Lindane , qui n'accepte rien , & qui feint l'être à son aise , quand elle est dans la plus extrême indigence.

L O R D M U R R A I.

Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

P O L L Y.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous rompera.

L O R D M U R R A I.

Entrons, entrons vite ; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

P O L L Y.

Ah ! Mylord ! gardez-vous-en bien : elle est actuellement avec un gentil-homme , si vieux , si vieux , qui est de son pays , & ils se disent des choses si intéressantes !

L O R D M U R R A I.

Quel est-il , ce vieux gentil-homme , pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

P O L L Y.

Je l'ignore.

L O R D M U R R A I.

O destinée ! Juste ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit ? Et que se disaient-ils , Polly ?

Mylord, ils commençaient à s'attendrir; & comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

S C È N E I V.

Lady ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*A part.*)
Quel contretiens effroyable!

LADY ALTON.

Monstre, perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être; ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage, scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand

je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens ; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur ; & pour les grâces.

LADY ALTON.

Traître ! tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerais plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je fais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre ; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je fais qui elle est, je fais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je fais tout ; des hommes plus puissans que vous, sont instruits de tout ; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous : un mot, expliquez-vous, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUE prétend cette Furie ? Que la jalousie est affreuse ! O ciel ! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maitresse est arrêtée par l'ordre du Gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer

de n'en rien dire : mais le moyen de se taire avec vous ?

L O R D M U R R A I.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel, la fortune , mon amour , l'équité , la raison , allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le Ministre ; je vais tout presser , tout faire. Je n'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours , & je revôle. Dis-lui bien que je m'éloigne , parce que je l'adore. *(Il sort.)*

P O L L Y , *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons , & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

S C È N E V I.

MONROSE , LINDANE. *(POLLY reste un moment , & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.)*

M O N R O S E.

CHACUN mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'hor-

reurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse, cette âme, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échaffauds dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être, si je me nommais ; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement : mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée & prisonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi, du moins, quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu, qui avez pitié de moi ! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, font autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous versez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'effuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment, & quel souvenir ! Chère & malheureuse épouse !.. Fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de désastres ! Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? Est-ce un songe ? C'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fend, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mère ; & je suis ce père infor-

tuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

L I N D A N E.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! Voici le premier instant heureux de ma vie... O mon père !... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

M O N R O S E.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plonge dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait, par son crédit, me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore ; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

L I N D A N E.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

M O N R O S E.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

L I N D A N E, *à part.*

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me re-jettes ! que faire ? quel parti prendre ? (*Haut.*) Ah, mon père !

M O N R O S E.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

L I N D A N E.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

M O N R O S E.

Résolu comme à la mort.

L I N D A N E.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui font peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve . . . Ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

M O N R O S E.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

L I N D A N E.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous . . . & pour moi . . . Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je m'enoncrai à tout pour vous . . . oui, à tout . . . je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque isle affreuse des Orcades ; je vous servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai . . . C'en est fait ; partons.

M O N R O S E.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

Cette vengeance me ferait mourir ; partons , vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien ! l'amour paternel l'emporte , puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittons Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête , & recevez encore mes embrassemens & mes larmes.

S C È N E V I I .

L I N D A N E , P O L L Y .

L I N D A N E .

C'EN est fait , ma chère Polly ; je ne reverrai plus Mylord Murrai : je suis morte pour lui.

P O L L Y .

Vous rêvez , Mademoiselle : vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

L I N D A N E .

Il était ici ! & il ne m'a point vue ! c'est-là le comble ! O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plutôt !

P O L L Y .

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable Mylady Alton...

L I N D A N E .

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver !

près avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire !
Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois
sûr que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma
vie n'était pas nécessaire à mon père.

P O L L Y.

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc ; je vous
jure que Mylord....

L I N D A N E.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes !
Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

P O L L Y.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'est
point perfide, que c'est le plus aimable homme du
monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en
a donné des marques.

L I N D A N E.

La nature doit l'emporter sur l'amour ; je ne fais où
je vais ; je ne fais ce que je deviendrai ; mais, sans
doute, je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

P O L L Y.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère
maîtresse : on vous aime.

L I N D A N E.

Ah Polly ! es-tu capable de me suivre !

P O L L Y.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais on
vous aime, vous dis-je.

L I N D A N E.

Laisse-moi : ne me parle point de Mylord : Hélas !

quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentil-homme que tu as vu avec moi...

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs m'asphyxient. Suis-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez. . .

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? Vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monsieur Friport, ce vieux gentil-homme qui est de mon pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurerait,

& ce Monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble je pleure aussi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; si! que cela est sot de pleurer! Les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour; que fait-on? Ne manquez pas de m'écrire, ... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; si jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je ferai très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez: mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de Monsieur Friport, & qu'il perd cinq-cents guinées, vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel! autre infortune! autre humiliation! qu'il faudrait que je fusse enchaînée ici, & que Mylord, & mon père...

FRIPORT, à Fabrice.

Oh! qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne sa

voilà qui me touche, qu'elle parte, si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq-cents guinées comme de rien. (*Bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq-cents autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi, quand vous reviendrez: ... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.

S C È N E I I.

LORD MURRAI, & ses gens, *dans l'enfoncement*; LINDANE, & les Acteurs précédens, *sur le devant*.

LORD MURRAI, *à ses gens*.

RESTEZ ici, vous. Vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de la poche & le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane!

LINDANE, *à Polly*.

Hélas! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord-là vient toujours mal-à-propos; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement: mais, après tout, que cela me fait-il? J'ai quelque affection; ... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

Je ne partirai point, sans vous témoigner encore ma reconnaissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non : point de ces cérémonies-là ; vous m'attendriez peut-être. Je vous dis que je n'aime point : je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentil-homme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette Demoiselle.

SCÈNE III.

Lord MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissiez les yeux, & vous pleurez ? Quel est ce gros homme qui vous parlait ? Vous aurai-je causé quelque chagrin ? Il en porterait la peine jusqu'à l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur ; qui ne m'a point abandonnée ; qui n'a pas in-

sult

été à mes disgrâces ; qui n'a point parlé ici long tems
à ma rivale , en dédaignant de me voir ; qui , s'il m'a-
vait aimée , n'aurait point passé trois jours sans m'é-
crire.

L O R D M U R R A I.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mé-
riter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent
que pour vous , je n'ai songé qu'à vous , je vous ai ser-
vi malgré vous. Si , en revenant ici , j'ai trouvé cette
femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre ,
je ne me suis échappé un moment que pour prévenir
ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir
écrit !

L I N D A N E.

Non.

L O R D M U R R A I.

Elle a , je le vois bien , intercepté mes lettres ; sa
méchanceté augmente encore , s'il se peut , ma ten-
sion : qu'elle rappelle la vôtre. Ah , cruelle ! pourquoi
avez-vous caché votre nom illustre , & l'état mal-
heureux où vous êtes , si peu fait pour ce grand nom ?

L I N D A N E.

Qui vous l'a dit ?

L O R D M U R R A I, *montrant Polly.*

Elle-même , votre confidente.

L I N D A N E.

Quoi ! tu m'as trahie ?

P O L L Y.

Vous vous trahissiez vous-même ; je vous ai servi.

170 L'ÉCOSSAISE;
LINDANE.

Eh bien ! vous me connaissez ; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous son fils ! vous vous osez m'aimer !

L O R D M U R R A I.

Je vous adore , & je le dois ; c'est à mon amour réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la Providence ; mon cœur , ma fortune , mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puis sent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père !

L I N D A N E.

Hélas ! & il faut que je parte , & que je vous quitte pour jamais.

L O R D M U R R A I.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous m'verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

P O L L Y.

Vous ne partirez point , Mademoiselle ; j'y mettrai bon ordre. Vous prenez toujours des résolutions désempées. Mylord , secondez-moi bien.

L O R D M U R R A I.

Eh ! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir , & rendre tous mes soins inutiles ?

L I N D A N E.

Mon père.

L O R D M U R R A I.

Votre père? Eh! où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

L I N D A N E.

Il est ici; il m'emmène: c'en est fait.

L O R D M U R R A I.

Non; je jure par vous, qu'il ne vous enlèvera pas; Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

L I N D A N E.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voye; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs, en vous arrachant la vie; & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

L O R D M U R R A I.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*En se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel! que le mal se fait rapidement, & le bien avec lenteur!

L I N D A N E.

Le voici qui vient me chercher. Si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre: écartez-vous; du moins, pour quelque tems.

L O R D M U R R A I.

Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez; je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les fiennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE,

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant, daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir pressé vous-même de partir après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces ! Avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu, en si peu de tems, le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable ; ... je vous suivrai ; ... mais, encore une fois, attendez quelque tems ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages ; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on

me cherche , que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

L I N D A N E.

Ces mots font un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé : .. cependant j'avais quelque espoir. ... N'importe ; vous êtes mon père , je vous suis. Ah , malheureuse !

S C È N E V.

FRIPORT & FABRICE *paraissent d'un côté ,
tandis que MONROSE & sa fille parlent
de l'autre.*

FRIPORT, *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point , j'en suis bien-aîsé : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point ; mais elle est si bien née , que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude , que je n'ai jamais sentie , une espèce de trouble , ... je ne fais quoi de fort extraordinaire.

M O N R O S E , *à Friport.*

Adieu, Monsieur : nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre-humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame ? Je n'approuve

point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

S C È N E V I.

Les Acteurs précédens ; le Lord MURRAI
dans le fond , recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel qui m'avez secondé !

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? Que cet homme me choque avec ses grâces !

MONROSE, *à sa fille, tandis que Mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est ... ô ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est Mylord Murrai, le plus galant-homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs ! (*Il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? Arrêtez.

M O N R O S E.

Cruelle fille , est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

F A B R I C E , *se jetant au devant de Monrose.*

Monfieur , point de violence dans ma maison , je vous en conjure : vous me perdriez.

F R I P O R T.

Pourquoi empêcher les gens de se battre , quand ils en ont envie ? Les volontés font libres ; laissez-les faire.

L O R D M U R R A I , *toujours au fond du théâtre , à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne , n'est-il pas vrai ?

L I N D A N E.

Je me meurs !

M O N R O S E.

Oui , puisque tu le fais , je ne le défavoue pas. Viens , fils cruel d'un père cruel ; achève de te baigner dans mon sang.

F A B R I C E.

Monfieur , encore une fois. . .

L O R D M U R R A I.

Ne l'arrêtez pas : j'ai de quoi le défarmer. (*Il tire son épée.*)

L I N D A N E , *entre les bras de Polly.*

Cruel ! . . . vous oferiez ! . . .

L O R D M U R R A I.

Oui , j'ose . . . Père de la vertueufe Lindane , je fuis le fils de votre ennemi : (*Il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main : mais, de l'autre , prenez cet écrit ; lisez , & connaissez-moi. (*Il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! & c'est à vous , c'est à vous , Murrain , que je dois tout ? Ah , mon bienfaiteur ! .. (*Il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah , que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi , mon père.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAI, *en montrant* Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT, *à Fabrice.*

Mon ami , je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi : mais , après tout , elle est tombée en bonnes mains ; & cela fait plaisir.

Fin du cinquième & dernier acte.

SOCRATE;

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'Anglais de feu M. THOMPSON.

P R É F A C E
DE M. F A T E M A.
T R A D U C T E U R.

ON a dit dans un livre , & répété dans un autre , qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux , sans intrigue , sans passions , puisse plaire sur la Scène. C'est une injure faite au genre-humain ; elle doit être repoussée , & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompson*. Le célèbre *Addisson* avoit balancé long-tems entre ce sujet & celui de *Caton*. *Addisson* pensait que *Caton* étoit l'homme vertueux qu'on cherchait , mais que *Socrate* étoit encore au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avoit été moins dure , plus humaine , plus résignée à la volonté de Dieu , que celle de *Caton*. Ce sage Grec , disait-il , ne crut pas , comme le Romain , qu'il fût permis d'attenter sur soi-même , & d'abandonner le poste où Dieu

nous a placés. Enfin *Addisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyr de la sagesse. Mais le Chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, & sur-tout plus convenable à sa nation dans un tems de trouble.

En effet, la mort de *Socrate* aurait fait peu d'impression, peut-être, dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa Religion, & où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population & les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler*, qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. Le succès de *Caton* ayant enhardi *Addisson*, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de *Socrate*, en trois actes. La place de Secrétaire d'État qu'il occupa quelque tems après, lui déroba le tems dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. *Thompson* son élève; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, &c. & finit sa carrière par la mort de *Socrate*, qu'il écrivit en prose, scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis, M. *Dodington*, & M. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespear*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, & l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'Aréopage, & de faire, en un mot, de cette pièce, une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté ; & quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, & l'autre à l'*Illiade*. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressemblait trop à celui du sergent

de loi, *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs, ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson* à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en Hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons, parmi nos pédans, aucun pédant aussi odieux, & aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en Français, & je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam 1755.

Depuis ce tems on a représenté la mort de *Socrate* à Londres; mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour révoquer en doute les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

P E R S O N N A G E S.

S O C R A T E.

A N I T U S, Grand-Prêtre de Cérès.

M E L I T U S, un des Juges d'Athènes.

X A N T I P P E, femme de Socrate.

A G L A É, jeune Athénienne, élevée par
Socrate.

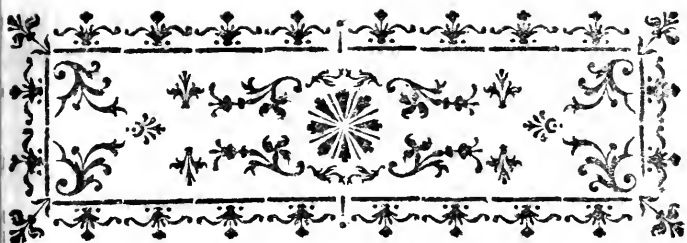
S O P H R O N I M E, jeune Athénien, élevé par
Socrate.

D R I X A, Marchande, } attachés à
T E R P A N D R E & A C R O S, } Anitus.

Juges.

Disciples de Socrate.

Pédants protégés par Anitus, au nombre de
trois.



S O C R A T E,

D R A M E.



ACTE PREMIER.

S C È N E P R E M I È R E.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE,
ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérés. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

D R I X A.

Oui , fans doute , Monfeigneur , pourvu que vous nous en faſſiez gagner encore davantage.

A N I T U S.

Il me faudra , Madame Drixa , deux beaux tapis de Perſe : vous , Terpandre , je ne vous demande que deux grands candelâbres d'argent ; & à vous , une demi-douzaine de robes.

T E R P A N D R E.

Cela eſt un peu fort ; mais , Monfeigneur , il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter votre ſainte protection.

A N I T U S.

Vous regâgnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des Dieux. Donnez beaucoup & vous recevrez beaucoup : & ſur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point aſſez de vœux , & qui ne préſentent pas aſſez d'offrandes.

A C R O S.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais ; c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidèles.

A N I T U S.

Allez , mes chers amis ; les Dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes ! & comptez que vous proſpérerez , vous , vos enfans , & les enfans de vos petits-enfans.

T E R P A N D R E.

C'eſt de quoi nous ſommes ſûrs , car vous l'avez dit.



S C È N E 11.

A N I T U S , D R I X A .

A N I T U S .

E H bien ! ma chère Madame Drixa , je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins , & nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

D R I X A .

Oh ! Monseigneur , je ne suis point jalouse ; & pourvu que le commerce aille bien , je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maitresses , j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé , j'aime le jeune Sophronime ; & Xantippe , femme de Socrate , m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme ait été élevé par ce vilain Socrate , & qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé font fort mal entre les mains de Socrate.

A N I T U S .

Je me flatte bien , ma chère Madame Drixa , que Célitus & moi , nous perdrons cet homme dangereux , qui ne prêche que la vertu & la Divinité , & qui s'est

osé moquer de certaines aventures arrivées aux myrères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agathon père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate.

D R I X A.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agathon a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens & qui les empêche de fréquenter les courtisanes les myrères?

A N I T U S.

Agathon était enrichi des mêmes principes. C'était de ces fobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui pense avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'Humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolentement que les Dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le front d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, passent la nuit avec elles selon le besoin: vous sçavez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. Je voudrais avoir déjà étranglé Socrate. Cependant j'allais lui parler sous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

D R I X A.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je vous

diffé, & je vais parler de mon jeune homme à Xanippe.

ANITUS.

Les Dieux vous conduisent, ma chère Drixa ; feriez-les toujours, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

S C È N E I I I.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

EH! bon jour, mon cher Socrate, le favori des Dieux & le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; & je respecte dans vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science & plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup, vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous assembler, s'il était possible : & c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agathon, qui était mon ami,

c'est-à-dire , beaucoup plus qu'un parent , me confie par son testament, cette aimable & vertueuse orpheline.

A N I T U S.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

S O C R A T E.

C'est sur quoi je ne peux vous donner aucun éclaircissement. Son père , ce tendre ami , dont les volontés me sont sacrées , m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

A N I T U S.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami , cette discrétion , sont dignes de votre belle âme. Mais on fait assez qu'Agathon était un homme riche.

S O C R A T E.

Il méritait de l'être , si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

A N I T U S.

On dit qu'un petit écervelé , nommé Sophronin lui fait la cour à cause de sa fortune. Mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage , qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

S O C R A T E.

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentiments d'Aglaé. Je lui fers de père , je ne suis point son maître , elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui : si elle écoute vos propositions , je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ;
sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé ;
ainsi, je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que
quand elles le sont.

S C È N E I V.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

ENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre sort.
Il y a un homme des plus considérables qui s'offre
pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de
vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par
sa présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'appuie.
Xantippe préparera tout pour vos noces.

(Il sort.)

AGLAÉ.

Ah ! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que
je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande
confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me sert de père, & il forme mon âme.

Eh bien ! s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus ?

A G L A É.

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

A N I T U S .

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

A G L A É.

Non ; l'un est fort différent de l'autre.

A N I T U S .

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

A G L A É.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici, m'a instruite à ne dissimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité ; je connais peu votre personne, & je ne peux me donner à vous.

A N I T U S .

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah, cruelle Aglaé ! vous ne le voulez donc pas ?

A G L A É.

Il est vrai ; je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse ; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

A G L A É.

Sophronime n'est point impie, il lui est attaché dès enfance ; Socrate lui sert de père, comme à moi. Sophronime est plein de grâces & de vertus. Je l'aime ; on s'en suis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être sa femme : mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

A G L A É.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

A G L A É.

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

A G L A É.

Non assurément ; car n'ayant jamais cherché à vous déplaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les Dieux en préfé-

rant un profane, comme Sophronime, à un ministre des autels ?

A G L A É.

Point du tout ; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse, ou non.

A N I T U S.

L'Être suprême ! ma chère fille ; ce n'est pas air qu'il faut parler, vous devez dire les Dieux & les Déeses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentiments dangereux, & je fais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte & son ministre.

A G L A É.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux bleds ; je le veux croire : mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

A N I T U S.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

A G L A É.

Oui, j'y suis très-résolue ; & j'en suis très-fâchée.

A N I T U S.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez : je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune ; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux que la jeunesse passe, & que la fortune reste ; que les richesses & les honneurs doivent être votre unique

bu

ut; que je vous parle de la part des Dieux & des Déesſes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, & j'efpère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; ſouvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouſer Sophronime.

A G L A É.

C'eſt à moi que je me le ſuis promis, non à vous.

(*Anitus fort.*)

(*Aglaé ſeule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne ſais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime. Hélas ! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon tendreſſement.

S C È N E V.

A G L A É, S O P H R O N I M E.

S O P H R O N I M E.

MÈRE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès; méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, ſort d'àprès de vous, & vos yeux ſemblent mouillés de quelques larmes.

A G L A É.

Lui ! il eſt l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait, tant même qu'il m'eût parlé.

Th. Tome VII.

I

Hélas ! ferait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

A G L A É.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime : il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

S O P H R O N I M E .

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, & j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

A G L A É.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure, parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

S O P H R O N I M E .

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez ; vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous voulez point ma mort.

A G L A É.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, je ne puis vous rendre heureux. J'espérais : mais la fortune m'a trompée ; je jure que, ne pouvant être

vous, je ne ferai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anisus qui me recherche & que je méprise; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre : mais si vous ne refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

S C È N E V I.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

SOCRATE, mon maître, mon père ! je me vois le plus infortuné des hommes entre les deux êtres sur qui je respire ; c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le désirer, me refuse, & en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le souffrir.

Aglæ est maitresse de ses volontés; son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé. Mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

S O P H R O N I M E .

Elles ne peuvent être justes.

A G L A É .

Elles le sont, du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage & généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne possède pour toute richesse que sa vertu: vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regardais comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon âme à Xantippe, votre femme, & aussi-tôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père, qui est mort dans la pauvreté, qui ne m'a laissé rien, & qui me recommande à l'amitié de vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'

senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits : mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! Non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; & je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrette de vous avoir montré ce testament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée. J'ai vu de mes yeux ma misère. L'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je fais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, âme tendre, âme

sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi , notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

S O C R A T E .

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais encore une fois , Aglaé , croyez-moi ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle , c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore ?

A G L A É .

Non , Socrate : il dit expressément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

S O C R A T E .

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime , & qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.



S C È N E V I I.

OCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ,
SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point
aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne,
quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut
travailler: vous philosopherez après. J'ai conclu votre ma-
riage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant,
homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni len-
gueur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, & vite;
c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, & suivez-
moi.

SOPHRONIME.

Ah, ciel! Ah, chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bon-
heur.

XANTIPPE.

Comment! qu'on me laisse dire! Vraiment! je le pré-
tends bien, & sur-tout, qu'on me laisse faire. C'est bien
à vous, avec votre sagesse & votre démon familier,
& votre ironie, & toutes vos fadaïses qui ne sont bon-
nes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes
un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires

de ce monde ; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons , Aglaé , venez , que je vous établisse. Et vous qui restez-là tout étonné , j'ai aussi votre affaire. Drixa est votre fait ; vous me remercirez tous deux tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive , ne perdons point de tems. Tout cela devrait déjà être terminé.

S O C R A T E .

Ne la cabrez pas , mes enfans ; marquez-lui toute sorte de déférence ; il faut lui complaire , puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne peux croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglæé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous fût de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts, comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglæé. C'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis; je fais toutes leurs ca-

lornies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes , & qu'on n'offense point le Ciel , on ne redoute rien , ni pendant la vie , ni à la mort.

S O P H R O N I M E .

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

S C È N E I I .

S O C R A T E , S O P H R O N I M E , A G L A É .

A G L A É .

MON bienfaiteur , mon père , homme au-dessus des hommes , j'embrasse vos genoux. Secondez-moi Sophronime ; c'est lui , c'est Socrate qui nous marie au dépens de sa fortune , qui paye ma dot , qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non nous ne le souffrirons pas ; nous ne serons pas riches ce prix. Plus notre cœur est reconnaissant , plus nous devons imiter la noblesse du sien.

S O P H R O N I M E .

Je me jette à vos pieds comme elle , je suis faisi comme elle ; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop , Socrate , pour en abuser. Regardez nous comme vos enfans ; mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens ; c'est le seul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche , & vous faites ce que les puissans de la terre

ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits , nous en serions indignes.

S O C R A T E.

Levez-vous , mes enfans , vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi ; ne faut-il pas respecter les volontés des morts ? Votre père , Aglaé , que je regardais comme la moitié de moi-même , ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié & la confiance , si je faisais moins. J'ai accepté son testament , je l'exécute ; le peu que je vous donne est inutile à ma vieilleffe , qui est sans besoins. Enfin , si j'ai dû obéir à mon ami , vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous ; j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

A G L A É.

Ah ! que vous nous ordonnez des choses cruelles !

S C È N E I I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E.

X A N T I P P E.

VRAIMENT , vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ! Par ma foi , mon cher mari , il faudrait vous interdire. Voyez , s'il vous plaît , que de sottises ! Je

promets Aglaé au prêtre Anitus , qui a du crédit parmi les Grands ; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa , qui a du crédit chez le peuple ; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'est pas assez , vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! justes Dieux , vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans ? qui paiera vos médecins , quand vous serez malade ? vos avocats , quand vous aurez des procès ? Enfin , que ferai-je , quand ce fripon , ce col tors d'Anitus & son parti , que vous auriez eus pour vous , s'attacheront à vous persécuter , comme ils ont fait tant de fois ? Le Ciel confonde les philosophes & la philosophie , & ma forte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres , & il vous faudrait des li-fières : vous raisonnez sans cesse , & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde , vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Écoutez , il n'y a qu'un morqui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché , & faites tout ce que veut votre femme.

S O C R A T E .

C'est très-bien parler , ma chère Xantippe , & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment , & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les loix ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami ; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à

payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il sort.*)

S C È N E I V.

XANTIPPE, *seul.*

LE vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne fais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impose, & je suis toute confondue; est-ce qu'il y aurait dans cette âme-là quelque chose de supérieur à la mienne?

S C È N E V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien! Madame Xantippe, voilà comme vous êtes maitresse chez vous! Fi! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari! Ce maudit Socrate m'en-

lève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ? il me le paiera , le traître !

XANTIPPE.

Ma pauvre Madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille , je le fais bien ; mais, dans le fond, c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter , je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger ; je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus , & quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car, après tout , on ne peut s'empêcher de l'aimer.



S C È N E V I.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE,
ACROS.

DRIXA.

NOS injures sont communes, respectable Anitus; vous êtes trahi comme moi. Ce mal-honnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention : le Ciel y est intéressé ; cet homme méprise, sans doute, les Dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection , à condition qu'il me cède Aglaé , & qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs ; il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maitresse , & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque Divinité vous inspire. Instruisez-nous ; que faut-il faire ?

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

D R I X A.

Mais ce Mélitus est un petit pédant , un méchant homme , qui est votre ennemi.

A N I T U S.

Oui : mais il est encore plus l'ennemi de Socrate. C'est un scélérat hypocrite , qui soutient les droits de l'Aréopage contre moi : mais nous nous réunissons toujours , quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez ma chère Drixa , vous êtes dévote ?

D R I X A.

Oui assurément, Monseigneur ; j'aime l'argent & le plaisir de tout mon cœur : mais, en fait de dévotion je ne cède à personne.

A N I T U S.

Allez prendre quelques dévots du peuple avec vous & , quand les juges passeront , criez à l'impiété.

T E R P A N D R E.

Y a-t-il quelque chose à gagner ? Nous sommes prêts.

A C R O S.

Oui : mais quelle espèce d'impiété ?

A N I T U S.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux Dieux : c'est le plus court.

D R I X A.

Oh ! laissez-moi faire.

A N I T U S.

Vous ferez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques amener vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisable, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis : recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai. C'est le sûr moyen de gagner le ciel, & sur-tout de vivre heureux sur la terre.

S C È N E V I I.

A N I T U S , G R A F I O S , C H O M O S ,
B E R T I L L O S .

A N I T U S.

INFATIGABLE Grafios, profond Chomos, délicat Bertillos, avez-vous fait, contre ce méchant Socrate, les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

G R A F I O S.

J'ai travaillé, Monseigneur ; il ne s'en relèvera pas.

C H O M O S.

J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

A N I T U S.

Prenez garde , Grafios. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel. Vous pourriez laisser la patience de la cour.

G R A F I O S.

Monseigneur , je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'âme est une quinte-essence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches , que Cérès fait des miracles , & que par conséquent Socrate est un ennemi de l'État , qu'il faut exterminer.

A N I T U S.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge , qui est un excellent philosophe. Je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

G R A F I O S.

Monseigneur , je ne suis point son ennemi. Je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation ; & tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès , & pour le bien de la patrie.

A N I T U S.

Allez , dis-je , dépêchez-vous. Eh bien ? savant Chomos , qu'avez-vous fait ?

C H O M O S.

Monseigneur , n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate , je l'accuse adroitement de penser

out le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin
épandû dans tout ce qu'il dira.

A N I T U S.

A merveille ! Portez cette pièce au quatrième juge :
c'est un homme qui n'a pas le sens commun , & qui
vous entendra parfaitement. Et vous , Bertillos ?

B E R T I L L O S.

Monseigneur , voici mon dernier journal sur le ca-
hos. Je fais voir adroitement , en passant du cahos aux
jeux olympiques , que Socrate pervertit la Jeunesse.

A N I T U S.

Admirable ! Allez , de ma part , chez le septième
juge , & dites-lui que je lui recommande Socrate.
Apart.) Bon : voici déjà Mélitus , le chef des onze ,
qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec
lui ; nous nous connaissons trop l'un & l'autre.

S C È N E V I I I.

A N I T U S , M É L I T U S.

A N I T U S.

MON SIEUR le juge , un mot. Il faut perdre So-
crate.

M É L I T U S.

Monfieur le prêtre , il y a long-tems que j'y pense ;
nifions-nous fur ce point , nous n'en ferons pas moins
rouillés fur le refte.

Je fais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant , il faut se réunir pour gouverner la République.

M É L I T U S .

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je fais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête-homme ; je ne peux vous nuire , parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre parce que je suis grand-juge : mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir ; & puis nous verrons comment nous pourrions nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

A N I T U S .

On ne peut mieux parler. (*A part.*) Hom ! que j'voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel , les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre , lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or , & consulter son foie tout à mon aise !

M É L I T U S , *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendentif de sacrificeur dans la geole , & lui faire avaler une pinte de ciguë mon plaisir ?

A N I T U S .

Or ça , mon cher ami : voilà vos camarades qui avouent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

M É L I T U S .

Fort bien , mon cher ami : comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment ; mais rancune tenace toujours.

S C È N E I X.

NITUS, MÉLITUS, quelques Juges
d'Athènes qui passent sous les portiques.
(*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE, & ACROS, *ensemble.*

JUSTICE, justice, scandale, impiété, justice, justice,
religion, impiété, justice

A N I T U S.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-
vous?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Justice, au nom du peuple.

M É L I T U S.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

M É L I T U S.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui
qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

A C R O S.

Je n'en fais rien.

T E R P A N D R E.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se
marier.

A C R O S.

Oui, il corrompt la Jeunesse.

C'est un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès
Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutile dans
temple.

A C R O S.

Oui , il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent que-
quefois : cela est vrai ; c'est un impie.

D R I X A.

C'est un hérétique ; il nie la pluralité des Dieux
il est déiste : il ne croit qu'un seul Dieu ; c'est un athée.

Tous trois ensemble.

Oui , il est hérétique , déiste , athée.

M É L I T U S.

Voilà des accusations très-graves , & très-vraisem-
blables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous
dites.

A N I T U S.

L'État est en danger , si on laisse de telles horreurs
impunies. Minerve nous ôtera son secours.

D R I X A.

Oui , Minerve , sans doute ; je l'ai entendu faire de
plaifanteries sur le hibou de Minerve.

M É L I T U S.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas
d'avis , Messieurs , qu'on le mette en prison tout-à-
l'heure ?

L E S J U G E S , *ensemble.*

Oui , en prison ; vite , en prison.

M É L I T U S.

Huissiers , amenez à l'instant Socrate en prison.

D R I X A.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

U N D E S J U G E S.

Ah ! il faut du moins l'entendre ; nous ne pouvons
enfreindre la loi.

A N I T U S.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut
entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il
ira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une
subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous
les États où nous apportions la concorde.

M É L I T U S.

En prison, en prison.

S C È N E X.

Tous les Acteurs précédens. XANTIPPE ;
SOPHRONIME , AGLAÉ , SOCRATE
enchaîné, Valets de ville.

X A N T I P P E.

E H, miséricorde ! on traîne mon mari en prison ; n'a-
vez-vous pas honte , Messieurs les juges, de traiter ainsi
un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est
incapable ; hélas ! il est plus bête que méchant (a). Mes-

(a) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait au-
tant de son maître. Ce n'est pas la faute de M. Thompson , si
Xantippe l'a dit avant cette servante. M. Thompson a peint
Xantippe telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cor-
élie*.

fieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, moi mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles! Que je suis malheureuse!

S O P H R O N I M E .

Ah! Messieurs, respectez sa vieillesse & sa vertu, chargez-moi de fers. Je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

A G L A É .

Oui, nous irons en prison au lieu de lui: nous mourons pour lui, s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

M É L I T U S .

Vous voyez comme il corrompt la Jeunesse.

S O C R A T E .

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel: elle se manifeste par l'organe des loix. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, j'en suis également libre: &, puisque je vois en vous tant de reconnaissance & tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

M É L I T U S .

Qu'on entraîne ce raisonneur.

ANITUS.

A N I T U S.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me mettre de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment à particulier, & ordonnez que sa femme & ces jeunes gens se retirent.

U N J U G E.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler, avant qu'il comparaisse devant notre bunal.

S C È N E X I.

A N I T U S, S O C R A T E.

A N I T U S.

VERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

S O C R A T E.

Vous avez donc un cœur?

A N I T U S.

Oui, & je suis prêt à tout faire pour vous.

S O C R A T E.

Vraiment! je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

A N I T U S.

Écoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez: il y va de votre vie.

S O C R A T E.

Il s'agit donc de peu de chose.

Th. Tome VII.

K

C'est peu pour votre âme intrépide & sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent, comme moi, votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre âme soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout; votre réputation, qui de vous être chère, fera flétrie dans tous les siècles. Non seulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront; allumeront le bûche si on vous brûle; ferreront la corde, si on vous étrangl; broieront la ciguë, si on vous empoisonne: mais rendront votre mémoire exécration à tout l'avent. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste; je vous réponds de vous sauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle de pollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend. nous ferons aisément casser son mariage avec Sophime. Vous jouirez d'une vieilleffe paisible & honorée & les Dieux & les Déeses vous béniront.

S O C R A T E .

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(On l'emène.

A N I T U S .

Cet homme est incorrigible; ce n'est pas ma faute j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, & le laisser mortel impénitent.

Fin du second acte,

A C T E I I I.

S C È N E P R E M I È R E.

LES JUGES *assis sur leur tribunal,*
SOCRATE *debout.*

UN JUGE, *à Anitus.*

Vous ne devriez pas siéger ici. Vous êtes prêtre
Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification:

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être
un mauvais citoyen, de corrompre la Jeunesse, de nier la
vérité des Dieux, d'être hérétique, déiste & athée:
condamnez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours
bons citoyens, comme j'ai toujours tâché de l'être; à
sauver votre sang pour la patrie, comme j'ai fait dans
celle d'une bataille. A l'égard de la Jeunesse dont vous
sont chargés, ne cessez de la guider par vos conseils, & sur-
tout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la vérité.

ble vertu , & à fuir la misérable philosophie de l'école.
L'article de la pluralité des Dieux est d'une discussion
un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens , il n'y a qu'un Dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah , le scélérat !

S O C R A T E .

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être
infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Lev
vos yeux vers les globes célestes , tournez-les vers
terre & les mers, tout se correspond , tout est fait l'un
pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les
autres êtres : tout est d'un même dessein ; il n'y a donc
qu'un seul architecte , un seul maître , un seul conserv
teur. Peut-être a-t-il daigné former des Génies, des Élém
mons , plus puissans & plus éclairés que les hommes
& , s'ils existent, ce sont des créatures comme vous ;
sont ses premiers sujets , & non pas des Dieux ; m
rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent , t
dis que la nature entière nous annonce un Dieu &
Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure & d'Iris po
nous signifier ses ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'est ass
Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse
Dieu ; si par Neptune vous n'entendiez que ses loix
muables , qui élèvent & qui abaissent les mers, je v
dirais : Il vous est permis de révéler Neptune & l
nerve , pourvu que dans ces emblèmes vous n'ador
jamais que l'Être éternel , & que vous ne donniez
occasion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous de tourner jamais la Religion en i

physique : la morale est son essence. Adorez & ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaë, de Sémélé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que, pour être un grand-homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Alcibiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule & Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être justes. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

M É L I T U S.

Que de blasphêmes & d'insolences !

U N A U T R E J U G E.

Que d'absurdités ! On ne fait ce qu'il veut dire.

M É L I T U S.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens ; ce n'est pas-là ce qu'il nous faut ; répondez net & avec précision. Vous êtes-vous moqué du bou de Minerve ?

S O C R A T E.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils

ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente ; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable ; ils savent rire de vos petits Dieux, & ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel & tout juste, comme tout puissant.

M É L I T U S.

Ah, le blasphémateur ! ah, le monstre ! Il n'en a que trop. Je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

U N J U G E.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes, plus sages, s'ils pensaient comme lui ; & pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

M É L I T U S.

Les opinions semblent se partager.

A N I T U S.

Messieurs de l'Aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, & que l'Aréopage soit de droit divin ?

S O C R A T E.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit

erre qui tourne : mais il importe que les hommes qui
turnent avec elle soient justes. La vertu seule est de
droit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres
droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres & équitables Juges, faites sortir Socrate.
Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus
continue :)

Vous l'avez entendu , auguste Aréopage institué
par le ciel ; cet homme dangereux nie que le soleil
tourne , & que vos charges soient de droit divin. Si
ces horribles opinions se répandent , plus de magistrats
plus de soleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par
le ciel , vous devenez comptables de vos arrêts ;
vous ne devez plus juger que suivant les loix ; & si
vous dépendez des loix , vous êtes perdus ; punissez la
bellion , vengez le ciel & la terre. Je fors. Redou-
blez la colère des Dieux , si Socrate reste en vie.

(Anitus sort , & les Juges opinent.)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus ; c'est un
homme trop à craindre. S'il nes'agissait que des Dieux,
il en core passe.

UN JUGE, à celui qui vient de parler.

Entre nous , Socrate a raison ; mais il a tort d'avoir
raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de
Jupiter & de Neptune que lui ; mais il ne devait pas
paraître devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à
soi-même. Où est le mal , après tout , d'empoisonner un
philosophe , sur-tout quand il est laid & vieux ?

S O C R A T E ,
UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate , c'est l'affaire d'Anitus ; ce n'est pas la mienne ; je mets tout sur sa conscience ; d'ailleurs , il est tard ; on perd ses tems. A la mort , à la mort , & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique & athée ; à la mort , à la mort.

M É L I T U S.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les Dieux soient bénis , la pluralité est pour la mort. Socrate , les Dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë , tant que mort s'ensuive.

S O C R A T E.

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de tems , & probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas , sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste , je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE , *sortant.*

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'État , au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai : mais aussi de quoi s'avisait-il de brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien-aîsé , après tout , de faire mourir un ph

osophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de matter un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien ; tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui ; nous les pendrons à la première session : allons dîner (a).

S C È N E I I.

S O C R A T E, *seul.*

DEPUIS long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xanippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon âme ; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais là voilà, il faut se résigner à tout.

(a) Au seizième siècle il se passa une scène à-peu-près semblable, & un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, & allons dîner.*



S C È N E I I I.

SOCRATE , XANTIPPE , & les Disciple
de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien ? pauvre homme, qu'est-ce que ces gens d'loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous absous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, j vous en réponds ; ne soyez en peine de rien. Soyez le bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, & qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus & les siens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, & continuons l'examen que nous faisons hier de l'immortalité de l'âme. Nous disions, ce me semble, que

rien n'est plus probable & plus consolant que cette idée. En effet, la matière change & ne périt point. Pourquoi l'âme perirait-elle ? Se pourrait-il faire que, nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître, quand ce voile sera tombé ? Non ; puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faiblesses.

X A N T I P P E.

C'est bien dit ; mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

LE GEOLIER, *ou* Valet des Onze, *apportant la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

X A N T I P P E.

Quoi ! maudit empoisonneur de la République, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévisagerai, monstre !

S O C R A T E.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme ; elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même ; je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(Il prend le gobelet.)

U N D E S D I S C I P L E S.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste !

les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

S O C R A T E .

Non ; je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés : c'est mon âme seule qui a vécu avec vous ; & elle vous aimera à jamais.

(*Il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes ; c'est la règle.

S O C R A T E .

Si c'est la règle, détachez.

(*Il se gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous fouriez ?

S O C R A T E .

Je fouris , en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie (a).

(*Il boit.*)

C R I T O N .

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

X A N T I P P E .

Hélas ! c'est pour je ne fais combien de discours ri-

(a) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières d'un beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il falloit faire parler *Socrate* long-tems, ne connaissent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que M. *Thompson* a observée.

dicules de cette espèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; & ce sont des gens polis qui vous empoisonnent ! Ah, ah ! mon cher mari, ah !

S O C R A T E.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

C R I T O N.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique ?

S O C R A T E.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, & les ennemis de la superstition.

C R I T O N.

Hélas ! faut-il que vous soyez une de ces victimes ?

S O C R A T E.

Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir, celle d'embrasser aussi Sophronime & Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux s'ils ne sont.

C R I T O N.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révéle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique :

Aglæ & Sophronime vous sauveraient peut-être la vie.
Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Auteurs précédens. A G L A É ;
S O P H R O N I M E.

A G L A É.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

S O P H R O N I M E.

Vos ennemis sont confondus. Tout le peuple prend votre défense.

A G L A É.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

S O P H R O N I M E.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple on le poursuit lui & ses complices ; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, & attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

X A N T I P P E,

Hélas ! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez , cher Socrate , bienfaiteur de votre patrie ;
modèle des hommes , vivez pour le bonheur du monde ;

CRITON.

Couple vertueux , dignes amis , il n'est plus tems ,

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'est plus tems ! juste ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé , tendre Sophronime , la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi , toute injuste qu'elle est , parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre , j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle âme. Ma chère Xantippe , soyez heureuse , & songez que pour l'être , il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés , écoutez toujours la voix de la philosophie , qui méprise les persécuteurs , & qui prend pitié des faiblesses humaines ; & vous , ma fille Aglaé , mon fils Sophronime , soyez toujours semblables à vous-mêmes.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

S O C R A T E.

Votre vie est précieuse , la mienne est inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

X A N T I P P E.

C'était un grand-homme , quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation.

S O P H R O N I M E.

Puissions-nous élever des temples à Socrate , si un homme en mérite !

C R I T O N.

Puisse , au moins , sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !.

Fin du troisième & dernier acte.



CHARLOT,

O U

LA COMTESSE DE GIVRY;

D R A M E.

1767.

P E R S O N N A G E S.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le Marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la Nourrice.

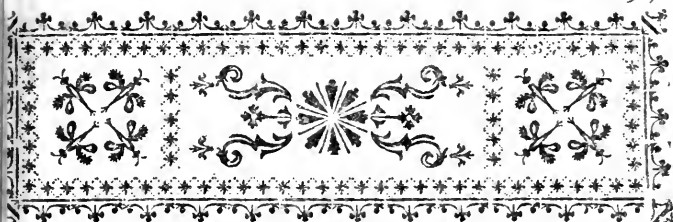
L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la Comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, Couriers, Gardes.

La scène est dans le château de la Comtesse de Givry en Champagne.



CHARLOT;

D R A M E.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maison est à une table, un courier en bottes à côté. Mad. Aubonne, nourrice, coud, & Babet file à un rouet : une servante prend des mesures avec une aune ; une autre balaye.)

L'INTENDANT, *écrivain.*

Quatorze mille écus! . . . ce compte perce l'âme. Ma foi, je ne fais plus comment fera Madame,

Pour recevoir le Roi qui vient dans ce château.

LE COURIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh ! oui.

B A B E T.

Que ce jour sera beau !

Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître ,

Ici , dans ce château , ce grand Roi , ce bon maître !

Mad. A U B O N N E , *coufant*.

Il est vrai.

B A B E T.

Mais cela devrait vous dérider.

Je ne vous vis jamais que pleurer ou boudier.

Quand tout le monde rit , court , saute , danse , chante

Notre Bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mad. A U B O N N E.

Quand on porte lunette , on rit peu , mes enfans.

Ris tant que tu pourras ; chaque chose a son tems.

LE COURIER , *à l'Intendant*.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère...

Mais pour ce Prince auguste , on ne saurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vite.

Mad. A U B O N N E.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui

Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince !

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne. . .

assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,

le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,

défendu qu'on portât à la ville investie

provision de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret,

en ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :

leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou ; une servante qui balayait, s'approche, & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

Mad. A U B O N N E , *se levant.*

Les pauvres gens !

B A B E T .

Eh bien ?

LE C O U R I E R .

Achevez donc.

L' I N T E N D A N T , *écrivait.*

Le Roi...

Quatorze mille écus en six mois...

LE C O U R I E R .

Sur ma foi ;

Je n'y puis plus tenir.

L' I N T E N D A N T , *écrivait.*

Je m'y perds , quand j'y pense !.

Le Roi les rencontra ... son auguste clémence...

B A B E T .

Leur fit grâce , sans doute ?

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L' I N T E N D A N T .

Hélas ! il fit bien plus :

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois , dit-il , est mal en équipage ;

Et s'il en avait plus , vous auriez davantage :

Tous ensemble.

Le bon Roi ! Le grand Roi !

L' I N T E N D A N T .

Cen'est pas tout : le pain

Manquait dans cette ville , on y mourait de faim ;

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(*Il tire son mouchoir & s'essuie les yeux.*)

D R A M E.
LE COURIER.

239

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel,
Un grave ambassadeur, je ne fais plus lequel ;
Vint sa jeune Noblesse admise à l'audience
L'entourer, le presser, sans trop de bienveillance.
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas ;
Ils me pressent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice ?

Mad. AUBONNE, *se remettant à l'ouvrage.*

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui

Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui,

Un soir près d'un couvent...

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit... la voilà... tu pourras la remettre

Au premier des fourriers que tu rencontreras :

Tu partiras en hâte , en hâte reviendras.
 Madame de Givry veut savoir à quelle heure
 Il doit de sa présence honorer sa demeure...
 Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
 On en doit la moitié. . . Va vite.

L E C O U R I E R .

Adieu , Babet.

(Il sort.

B A B E T , *reprenant son rouët.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste!
 Faites-lui quelque conte.

L' I N T E N D A N T .

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune Marquis que la Bonne a nourri,
 Est un grand garnement, & j'en suis bien marri.

Mad. A U B O N N E .

Je le suis plus que vous.

L' I N T E N D A N T .

Votre fils , au contraire,
 Respectueux , poli , cherche toujours à plaire.

B A B E T .

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. A U B O N N E .

Notre Marquis pourra se corriger.

L' I N T E N D A N T .

Oh ! non ;

Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

Mad. A U B O N N E , *coufant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L' I N T E N D A N T

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;
Quand le cœur est mauvais , rien ne peut le changer.

S C È N E I I.

Les femmes ; GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

AH, le méchant Marquis ! comme il est mal-honnête !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ? de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLOT.

Deux larges soufflets dont il m'a fait présent.

C'est le seul qu'il m'ait fait , du moins , jusqu'à présent.

Il m'en a encore pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon ! c'est de joie

Qu'il t'aura souffleté : tout le monde est en proie

Aux transports si grands en attendant le Roi ,

Qu'on ne fait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons , console-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Une chose est mal pourtant . . . Madame la Comtesse

N'entend pas que l'on fasse une telle caresse

À ses gens ; & Guillot est le fils d'un fermier

Et non d'un homme de bien.

C H A R L O T ,
G U I L L O T .

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

G U I L L O T .

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

G U I L L O T .

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

G U I L L O T .

Pas tant.

B A B E T .

Qu'as-tu pu faire

Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis ?

G U I L L O T .

Il est jaloux ; il t'aime.

B A B E T .

Est-il bien vrai ? ... Tu dis

Que je plais à Monsieur ?

G U I L L O T .

Oh ! tu ne lui plais guère ;

Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.

Je dois, comme tu fais, épouser tes attraits ;

Et, pour présent de noce, il donne des soufflets.

B A B E T .

Monseigneur m'aimerait donc ?

Mad. A U B O N N E.

Quelle fotte folie!

Le Marquis est promis à la belle Julie,
 Cousine de Madame, & qui, dans la maison,
 Est un modèle heureux de beauté, de raison,
 Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même :
 C'est pour lui qu'on la garde, & c'est elle qu'il aime.

G U I L L O T.

Où bien ! il en veut donc avoir deux à la fois.
 Les jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits ;
 Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
 Et de village encore. Ils en ont une file ;
 Ils vous écrèment tout, & jamais n'aiment rien.
 Qu'ils me laissent Babet ; parbleu ! chacun le sien.

B A B E T.

Qu'il m'aimes donc vraiment ?

G U I L L O T.

Oui, de tout mon courage ;
 Je t'aime tant, vois-tu ! que, quand sur mon passage
 Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
 Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
 Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
 Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. A U B O N N E.

Des soufflets à mon fils !

G U I L L O T.

Eh !... j'entends, si j'osais...
 Mais Charlot m'en impose, & je n'ose jamais.

L'INTENDANT, *se levant.*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.

L ij

Ah ! tous les grands Seigneurs se ruinent en France.
 Il faut couper des bois , emprunter chèrement ,
 Et l'on s'en prend toujours à Monsieur l'Intendant..
 Ça , je vous disais donc qu'auprès d'une Abbaye
 Une vieille Baronne , & sa fille jolie ,
 Appercevant le Roi qui venait tout courant ...
 Le Duc de Bellegarde était son confident :
 C'est un brave Seigneur , & que par-tout on vante
 Madame la Comtesse est sa proche parente :
 De notre belle fête il fera l'ornement.

S C È N E I I I .

Les Acteurs précédens , LE MARQUI
 (*Tous se levent.*)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiseur de conte , il me faut de l'arge
 Bon jour , belle Babet ; bon jour , ma vieille Bonne
 (*A Guillot.*)

Ah ! te voilà , maraud ; si jamais ta personne
 S'approche de Babet , & sur-tout moi présent ;
 Pour te mieux corriger , je t'assomme à l'instant ;

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va , détail.

BABET.

Eh ! de grâce ,

un peu moins de colère, un peu moins de menace.

Que vous a fait Guillot ?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité

est horriblement mal aux gens de qualité.

Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte,

vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente, à l'instant

qu'on me fasse donner six-cents écus comptant.

L'INTENDANT.

En n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.

Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,

pour mes chevaux de chasse, & pour d'autres plaisirs.

J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.

Monsieur mon trésorier, déboursez; le tems presse.

L'INTENDANT.

Le pauvre émanicipé, vous épuisez ma caisse.

Quel tems prenez-vous-là! Quoi! dans le même jour

où le Roi vient chez vous avec toute sa cour!

Pongez-vous bien aux fraix où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.

Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner;

l'avait dit que ma mère allait me ruiner:

Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi! quel discours infâme!

L iiij

Soyez plus généreux ; respectez plus Madame !
Je ne m'attendais pas , quand je vous allaitai ,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE, *pleurant* :

L'ingrat !

GUILLOT, *dans un coin*.

Il a l'âme bien dure ;

Les mains aussi.

B A B E T.

Toujours il nous fait quelque injure
Vous n'aimez pas le Roi ! vous , méchant !

LE MARQUIS.

Eh ! si fait

B A B E T.

Non , vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si , te dis-je , Babet.

Je l'aime . . . comme il aime . . . assez peu ; c'est l'usage
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant*.

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS. (*A Guillot qui est dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vite..: Ah , ah ! je t'aperçois
Attends-moi , malheureux !



S C È N E I V.

es Acteurs précédens , LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! qu'est-ce que je vois !

le cherche par-tout : que ses mœurs sont rustiques !

le trouve toujours parmi des domestiques.

se plaît avec eux : il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas !

ous l'envoyons à vous ; mais il n'écoute pas :

me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous , nourrice :

on cœur , en tous les tems , vous a rendu justice ;

mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir !

LA COMTESSE.

fais qu'en son berceau , dans une maladie ,

ant cru mort long-tems , vous sauvâtes sa vie :

en doit à jamais garder le souvenir.

l ne vous aimait pas , qui pourrait-il chérir ?

aissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame ;

r ses soins maternels , amollisse son âme !

Liv

C H A R L O T,
LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE, *à l'Intendant.*

Et vous, tout est-il préparé ?

Vous savez de vos soins combien je vous fais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt : mais la dépense est forte ;

Cela pourra monter, tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe

Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,

Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.

(A ses gens.)

Laissez-moi, je vous prie.

(Ils sortent.)

S C È N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS

LA COMTESSE.

IL est tems qu'une mère,

Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,

Dans l'âge où vous entrez, sans plainte & sans rigueur

Parle à votre raison & sonde votre cœur.

Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,

Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;

Que vos maîtres divers & votre précepteur,

Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
 Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre :
 Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
 Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
 Apprenait aisément ce que vous négligiez ;
 Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
 Faisait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez souvent.
 Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
 Je consens pleinement que Charlot étudie,
 Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;
 La doctrine est pour eux, & non pour ma maison.
 Je hais fort le Latin : il déroge à mon nom ;
 Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
 Des très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

Si ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
 J'en ai connu beaucoup, qui, polissant leurs mœurs,
 Les beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
 Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
 Je suis loin d'exiger qu'aux loix de son devoir
 Un officier ajoûte un triste & vain savoir.
 Mais sachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime ;
 L'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Pongez à le servir à la guerre, à la cour,

Oui , j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que , dans cet heureux jour
De sa royale main , sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente , & doit plaire à vos yeux ;
Aimable , jeune , riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche ? tant mieux ;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il , à votre âge ,
Que du seul intérêt vous parliez le langage ?

LE MARQUIS.

Oh ! j'aime aussi Julie ; elle a bien des appas ;
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah ! mon fils , apprenez , du moins , à vous connaître.
Vos discours , votre ton la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur ;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui ; mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis , pourquoi ? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu :
Leur âme en est empreinte ; & si cet avantage

C'est pas la vertu même, il est sa noble image.
 Il faut plaire à sa femme; il faut plaire à son Roi,
 Oublier prudemment, n'être point tout à soi,
 Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre;
 Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai;
 L'amour est autre chose, elle est fort à mon gré.
 Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
 Que le savant Charlot la suive & la courtise;
 Lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous?
 Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
 Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire;
 On n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Nourriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
 Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
 Peut-il, par son mérite, être envers vous coupable?
 Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
 Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
 L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
 Ayez de l'amitié, de la reconnaissance.
 Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
 Pour ne vous point haïr, il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrifiez, Madame; je vous jure

L vj

De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites le donc du cœur ainsi que de la bouche.

S C È N E V I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS
CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours ;

Et j'implore pour moi votre puissant secours ,
Votre protection , vos bontés toujours chères ,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils ,
Sans me plaindre un moment , je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds , Madame , est ma plus forte envie.
Le héros des Français , l'appui de sa patrie ,
Le Roi des cœurs bien nés , le Roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs ;
Il vient chez vous , il vient dans vos belles retraites ;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon âme en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace , excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté , son courage ,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;
Je veux auprès du Roi servir en volontaire ,
Hazarder tout mon sang ; sûr que je trouverai
Auprès de vous , Madame , un asyle assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va , j'en ferais autant , si j'étais à ta place.
Mon fils sans doute aura , pour servir sous sa loi ;
Autant d'empressement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare

A notre ami Charlot ? L'accolade est bizarre :

LA COMTESSE.

Aimez-le , mon cher fils ; que tout soit oublié !

Ça donnez lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien ! la voilà ... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis , & la baise.*

Je révere,

J'ose chérir en vous Madame votre mère.

Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;

Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va ... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare :

Le mien s'épanouit... Quel bruit , quel tintamarre !



S C È N E V I I.

Les Acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée, & d'autres gens entrent en foule. GUILLOT, BABET, sont des premiers. JULIE, la nourrice dans le fond; elles arrivent plus lentement. La COMTESSE de Givry est sur le devant du théâtre avec le MARQUIS & CHARLOT.*

GUILLOT, *accourant.*

LE Roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le Roi.

GUILLOT.

C'est le Roi, c'est le Roi.

BABET.

C'est le Roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.

Il était encor loin; mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine

Qu'il arrive si-tôt; c'est ce soir qu'on l'attend;

Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.

Allons tous.

Je vous suis . . . je rougis ; ma toilette
M'a trop long-tems tenue , & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui ?

G U I L L O T .

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

B A B E T .

Il est très-beau . . . C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule , & sont sur son passage.
J'y vais aussi , j'y vôle.

L A C O M T E S S E .

Oh ! je n'entends plus rien.

J U L I E .

Cen'est pas lui.

B A B E T , *allant & venant.*

C'est lui.

G U I L L O T .

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit , *c'est lui* : la chose est claire.

L' I N T E N D A N T , *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés , selon leur ordinaire.
Madame , un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste , & pour vous avertir ,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée ,
Moiitié déguenillée , & moitié furdorée ,
D'excellens pâtisfiers , d'acteurs Italiens ,
Et des danseurs de corde , & des musiciens ,
Des flûtes , des hautbois , des cors & des trompettes ,
Des faiseurs d'acroftiche & des marionnettes.

Tout le monde a crié *le Roi* sur les chemins ;
On le crie au village & chez tous les voisins ;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire.
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien fots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.

Mon fils, donnez la main à la belle Julie.

Bon soir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

(Ils sortent ; la Comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne soupire plus.

A bien placer ton fils mes vœux sont résolus.

Il servira le Roi, je ferai sa fortune.

Je veux que cette joie à nous deux soit commune ;

Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,

Vous rendre tous heureux : c'est-là ce qui soutient,

C'est-là ce qui console & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuse, & mon âme attendrie

Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

C H A R L O T ,

Mad. A U B O N N E , *tristement.*

Ah !

L A C O M T E S S E .

Nos félicités

S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mad. A U B O N N E .

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

L A C O M T E S S E .

Va, fais danser nos gens avec les violons.

Ton fils nous aidera.

Mad. A U B O N N E .

Mon fils ! . . . Madame . . . allons.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

JULIE , Mad. AUBONNE , CHARLOT.

JULIE.

Enfin , je le verrai ce charmant Henri quatre ;
Ce Roi brave & clément qui fait plaire & combattre ;
Qui conquit à la fois son Royaume & nos cœurs ,
Pour qui Mars & l'Amout n'ont point eu de rigueurs ;
Et qui fait triompher , si j'en crois les nouvelles ,
Des ligueurs , des Romains , des héros & des belles.

CHARLOT , *dans un coin.*

Elle aime ce grand-homme , elle est tout comme moi.

JULIE.

Lifette à me parer a réussi , je croi.

Comment me trouvez-vous ?

Mad. AUBONNE.

Très-belle , & très-bien mise ;

Vous seriez peu fâchée (excusez ma franchise)

D'essayer tant d'appas , & d'arrêter les yeux

D'un héros couronné , par-tout victorieux.

JULIE.

Oui , ses yeux seulement . . . Il a le cœur fort tendre :

On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...

Eh mon Dieu ! j'apperçois qu'il me manque un bouquet

C H A R L O T , *sortant.*

Un bouquet ! allons vite.

Mad. A U B O N N E.

Eh bien ! belle Julie ;

Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie ;

Il signera , du moins , le contrat projeté ,

Qui fera par Madame avec vous présenté.

Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence ;

Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

J U L I E.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché ,

Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?

Par la digne Comtesse en ces murs élevée ,

Conduite par vos soins , à son fils réservée ,

Je n'ai jamais dans lui trouvé , jusqu'à ce jour ,

Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.

Il n'a jamais montré ces douces complaisances ,

Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.

Il est sombre , il est dur , il me doit alarmer ;

Il fait être jaloux , & ne fait point aimer.

J'aime avec passion sa vertueuse mère.

Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !

Ses airs & son ton brusque , & sa grossièreté ,

Affligent vivement ma sensibilité.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.

La Nature me fit une âme honnête & tendre.

J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net :

Développez un cœur qui se cache à regret.

Le Marquis est haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable ;

C'est une aversion qui n'est pas surmontable.

À sa mère , après tout , je ne puis l'avouer.

De quinze ans de bontés j'é dois trop me louer ;

Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle ;

Je ne puis la tromper , ni m'ouvrir avec elle.

Voilà mes sentimens , mes chagrins & mes vœux !

Mad. AUBONNE.

Le mariage-là fera des malheureux.

Oh ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire , nourrice ?

Tu ne me réponds point : tu rêves tristement ,

Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment

Engager la Comtesse à différer la chose ?

Tu fais la gouverner : ton avis en impose ;

Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener

À me laisser le tems de me déterminer

Mais réponds donc.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! ... oui , ma belle Julie . . .

Votre demande est juste elle sera remplie.

S C È N E I I.

JULIE , Mad. AUBONNE , CHARLOT.

CHARLOT.

M^{adame} Adame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet;

JULIE.

Ce n'est point-là le mien ; le vôtre est bien mieux fait
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma Bonne
Est galant & poli !... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNE.

Il veut servir le Roi ;

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.

Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait se partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance !
Pour moi, qu'aux derniers rangs le sort veut captiver
Vers la gloire de loin si je peux m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage,

De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir,
Pour prix de tout mon sang, un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais:
Madame la Comtesse & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, &, s'il le faut, moi-même;
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma Bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mad. AUBONNE, *en soupirant*.

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mere, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance:
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....!

Non.... Monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot.... convient mal... à toute sa personne!

Mad. AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne;

JULIE.

Charlot... ma Bonne!...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils

est différent en tout de Monsieur le Marquis?

Art n'a rien pu sur l'un. Dans l'autre, la Nature

Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui ;

Je dois avoir l'honneur de danser avec lui

Je voudrais répéter Vous dansez comme un ange.

C H A R L O T.

Je ne mérite pas ...

JULIE.

Cela n'est point étrange ;

Vous avez réussi dans les jeux , dans les arts ,

Qui de nos courtisans attirent les regards ;

Les armes , le dessin , la danse , la musique ,

Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;

Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait

Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet ...

Et je danserai mieux , vous ayant pour modèle ,

C H A R L O T.

Ah ! vous seule en servez ... mais le respect , le zèle ;

Me forcent d'obéir. Il faut un violon ;

Je cours en chercher un , s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu ! non.

Vous chantez à merveille : & votre voix , je pense ;

Bien mieux qu'un violon , marquera la cadence ;

Asséyez-vous , ma mère , & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris

(Elle s'assied ; ils dansent , & CHARLOT chante :)

El

Elle donne des loix
 Aux Bergers, aux Rois,
 A son choix ;
 Elle donne des loix
 Aux Bergers, aux Rois.
 Qui pourrait l'approcher,
 Sans chercher
 Le danger ?

On meurt, à ses yeux, sans espoir :
 On meurt de ne les plus voir.
 Elle donne des loix
 Aux Bergers, aux Rois.

JULIE, *après avoir dansé un seul couplet.*

Vous êtes donc l'auteur de la chanson !

CHARLOT.

Madame,

C'est un faible portrait d'une timide flamme.
 Ses vers étaient à l'air assez mal ajustés.
 Par votre goût sans doute ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne . . . ils ne peuvent déplaire ;
 Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère.
 Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous ! . . . je n'oserais
 Braver ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre . . .
 Apprenons la leçon que de vous je veux prendre.

Th. Tome VII.

M

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.

Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec Charlot qui répète
l'air.*

Elle donne des loix

Aux Bergers, aux Rois. &c.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.

Des Rois & des Dieux

Le maître est dans vos yeux.

Ah ! si de votre cœur

Il était vainqueur.

Quel bonheur !

Tout parle en ce beau jour

D'amour.

Un Roi brave & galant,

Charmant,

Partage avec vous

L'heureux pouvoir de régner sur nous.

Elle donne des loix, &c.

On meurt, à ses yeux, sans espoir :

On meurt de ne les plus voir.



S C È N E I I I.

LE MARQUIS *entre, & les voit danser ; pendant que Mad. AUBONNE est assise, & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

Il eurt de ne les plus voir ! ... Notre belle héritière, avec Monsieur Charlot vous êtes familière. Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis d'apprendre, quand je veux, devant Madame Aubonne, à danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Donne des leçons ! vraiment il en a l'air ! Apprenez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher ?

JULIE.

Je dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance. Vous êtes fâché de cette préférence, mon petit menuet vous donne quelque ennui, que n'avez-vous appris . . . à danser comme lui ?

LE MARQUIS.

Dit !

M ij

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur la méritait : il l'osait espérer.

(*En montrant Julie.*)

Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême.
Ses ordres sont sacrés : chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. A U B O N N E.

C'est très-bien riposté, Charlot doit le confondre ;
L E M A R Q U I S.

Quand ce drôle a parlé, je ne fais que répondre.
Écoute, mon garçon ; je te défends... à toi,
(*Charlot le regarde fixement.*)

De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

Mad. A U B O N N E.

Quelle idée !

J U L I E.

Eh ! comment faudra-t-il donc qu'il fasse

L E M A R Q U I S.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

J U L I E.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien ! vous méritez une telle algarade.
 Vous vous faites haïr , . . . Monsieur ; prenez-y garde.
 Vous n'êtes ni poli , ni bon , ni circonspect :
 Vous deviez à Julie un peu plus de respect ,
 Plus d'égards à Charlot , à moi plus de tendresse ;
 Mais . . .

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
 Sortez , & devant moi ne paraîssiez jamais.

JULIE.

Mais, Monsieur.

LE MARQUIS, *menaçant Charlot,*

Si

CHARLOT.

Quoi ? si

Mad. AUBONNE, *se mettant entre deux,*

Mes enfans, paix, paix, paix ;

Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.

Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je fais ce que je doi ;

(En regardant Julie.)

Mais enfin, j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop , faquin !

C'en est trop , je l'avoue :

Et sur votre alphabet , je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri ,
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'âme assez frappée.
A mon côté , Monsieur , si j'avais une épée ,
Je crois que vous seriez assez sage , assez grand ,
Pour m'épargner , peut-être , un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! misérable ! ...

JULIE.

Encor !

Mad. AUBONNE.

Allez , mon fils , de grâce ;
Ne l'effarouchez point , & quittez-lui la place ;
Tout ira bien , cédez , quoique très-offensé.

C H A R L O T .

Ma mère ... j'obéis ... mais j'ai le cœur percé.

(*Il sort.*)

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en est fait , mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang , ma chère amie , est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud ,
Me retirer en hâte est , je crois , ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire ;
De combattre à la fois deux femmes en colère.

S C È N E I V.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

On, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis ;
Ces nœuds infortunés sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi ! tu me serviras ?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE.

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant respectons l'allégresse.
Trop de monde à présent entoure la Comtesse.
Comment parler, comment, par un trouble cruel ;
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

JULIE.

Je le fais, & je crains que mon refus la blesse.
Pour ce fils que je hais, je connais sa tendresse.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu, n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

M iv

La nature, il est vrai , parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle ,

Sur tes conseils prudens , sur ta tendre amitié.

De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! tout , dès long-tems, trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui , je suis dans de terribles tranfées . . .

N'importe . . . je le veux . . . je ferai mon devoir.

Je ferai juste.

JULIE.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

S C È N E V.

JULIE , Mad. AUBONNE , BABET.

BABET , *accourant avec empressement.*

AAllez, votre Marquis est un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le fais que trop.

B A B E T.

Vous savez qu'on apprête

Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens sçavans.
Ce spectacle admirable attirait les passans,
Les filles l'entouraient; toute notre sèquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle;
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts;
Mais Monsieur le Marquis a trouvé tout mauvais;
A voulu tout changer; & Charlot, au contraire,
A dit que tout est bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot; & Charlot n'a rien dit.
Ce silence au Marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire,
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé.

B A B E T.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché vraiment.
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle

Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.



S C È N E V I.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET,
GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

AH, mon Dieu ! quel malheur !
JULIE.

Quoi !

Mad. AUBONNE.

Qu'est-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,

Pas grand'chose.

Mad. AUBONNE.

Eh, butor ! dis donc vite, de grâce ;

Ce qui s'est pu passer, & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas ! tout est passé. Le Marquis , là-dehors ,
Est troué d'un grand coup tout au-travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah , malheureuse !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes !

Mais ce n'est pas Charlot : Charlot n'avoit point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Poursuivait notre ami , ma foi , très-vertement.
L'autre , qui sagement se battait en retraite ,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot , garde-toi bien
D'attendre Monseigneur , il ne ménage rien.
J'ai trop , à mes dépens , appris à le connaître ;
Va-t-en : il ne faut pas s'attaquer à son maître.
Mais Charlot lui difait : Monsieur , n'approchez pas ;
Il s'est trop approché ; voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !

Allons le secourir , s'il en est tems encore.



S C È N E V I I.

Les Acteurs précédens , L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

N On, il n'en est plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.

Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mad. AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; & presque au même instant.
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre & qu'on ne sorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre,
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas ! à quel état

Sera-t-elle réduite après cet attentat ?

Je plains son fils... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant: mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juste ciel!

Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,

Quand le Roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,

Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne

Aux mains de la Justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant.

La Justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les loix sont bien dures!

BABET, à Guillot.

Charlot serait pendu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures

Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.

On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le Marquis est-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute,

Le Médecin l'a dit.

Il en disait de moi, l'an passé, tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je ; il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai ... mais allons, le dessein en est pris.

(*Elle sort.*)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon âme

D'une si bonne mère éprouve les douleurs.

Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second acte.



A C T E I I I.

S C È N E P R E M I È R E.

L'INTENDANT , BABET , GUILLOT ,
troupe de Gardes , CHARLOT *au milieu*
d'eux.

CHARLOT.

J'Aurais pu fuir fans doute , & ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort , & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La Justice est ici. Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils ; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur !

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher , imiter ma sagesse ;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort , je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux

Tuer quatre Marquis qu'être tué par eux ?

G U I L L O T .

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

C H A R L O T .

J'espère

Qu'on souffrira, du moins, que je parle à ma mère.

Voudrait-on me priver de ses derniers adieux ?

L' I N T E N D A N T .

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

G U I L L O T .

Quoi ! ta mère est complice ?

B A B E T .

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

C H A R L O T .

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,

Indigne de sa mère, & bientôt condamné.

Mais que je plains, hélas ! mon auguste maitresse !

Et que je plains Julie ! elle avait la tendresse

De Monsieur le Marquis ; & mes funestes coups

Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.

Non, je ne veux plus voir ce château respectable,

Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(*A l'Intendant.*)

Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison,

Après cet attentat, vous prononcez mon nom,

J'ose vous conjurer de bien dire à Madame

Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon âme,

Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,

Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.

Daignez en dire autant à la noble Julie.

Hélas ! dans la maison mon enfance nourrie

Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.

Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs ;

Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...

Adieu ... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle ;

Que ce jour malheureux doit bien se déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure ; je ne fais s'il faut aussi pleurer.

Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plait, quoi qu'il fasse.

On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grâce,

Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi ; car on est curieux.

S C È N E II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH ! je respire enfin... Madame évanouie

Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie ;

Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour

Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.

Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle ,
 Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle !
 Vainement je la cherche , on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras :
 Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
 Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
 Elle est , pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?
 Le Roi viendra bientôt : son seul aspect fait grâce ,
 Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace

D'un bourgeois Champenois qui tue un grand Seigneur
 L'exemple est dangereux après ces tems d'horreur ,
 Où l'État déchiré par nos guerres civiles ,
 Vit tous les droits sans force, & les loix inutiles.
 A peine nous sortons de ces tems orageux.
 Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux ,
 Veut que la loi gouverne , & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non , le brave Henri ne peut punir un brave.
 Je suis la cause , hélas ! de cet affreux malheur ;
 Ne me reprochant rien dans ma simple candeur ,
 J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
 Ce malheureux Marquis , dans sa fotte colère ,
 Se croyant tout permis , a forcé cet enfant
 A tuer son Seigneur , & fort innocemment.
 Je saurai recourir à la clémence auguste ,

Aux bontés de ce Roi galant autant que juste.
 Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
 Il y fera sensible, il fera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

S C È N E I I I.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

B A B E T.

AU secours! ah, mon Dieu! la misère!
 Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
 Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet?

B A B E T.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

B A B E T.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête,
 L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien mal-honnête.
 Pour comble de malheur, le Roi dans le logis
 Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
 On ne dansera point, plus de fête... Ah Madame!
 Que de maux à la fois!... Tout cela perce l'âme.

JULIE.

Charlot est en prison!

C H A R L O T ,
L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

B A B E T.

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-tems.

JULIE.

Madame fort déjà de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensevelie !

S C È N E I V.

Les Auteurs précédens ; LA COMTESSE
soutenue par deux suivantes.

L A C O M T E S S E.

MES filles, laissez-moi ; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.)

L A C O M T E S S E, *se jetant dans un fauteuil.*
O ma chère Julie ! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas . . . je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur

répond toujours au vôtre , & sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hymenée !

Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort ... & je fais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier,

au lieu de cette fête & si sainte & si chère,

ordonne de mon fils la pompe funéraire !

Ah , Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs ;

Comment de la maison faire au Roi les honneurs ?

LA COMTESSE.

Je l'envoie auprès de lui , je l'instruis de ma perte ;

il plaindra les horreurs où mon âme est ouverte ;

il aura des égards ; il ne mêlera pas

l'appareil des festins à celui du trépas.

Le Roi ne viendra point ... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi ... le meurtrier ... n'aura donc point sa grâce ?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.

A ce coup malheureux, le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

Votre fils en colère. . .

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.

Le fils de sa nourrice, ô ciel ! tuer mon fils !

Cette femme, après tout, dont les soins infinis

Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime ;

En ne paraissant point, le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon sort est plus affreux ;

Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse ?

LA COMTESSE.

Quoi ! deux morts au lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourrice

Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter :

Elle est mère ... & je fais ce qu'il en doit coûter.

Hélas ! ne parlons point de vengeance & de peine ;

Ma douleur me suffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine ?

(*Le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi !

Dans l'état où je suis, ô ciel ! il vient chez moi !

S C È N E V.

Le COURIER *en bottes (qui étoit parti au
premier acte) arrive.*

JULIE.

Charlot fera sauvé.

LE COURIER:

Le Duc de Bellegarde
dans la cour à l'instant vient avec une Garde,
pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point ?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à-peu-près d'une lieue,
dans un petit village avec sa Garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.



S C È N E V I.

Le DUC DE BELLEGARDE arrive, suivi
de plusieurs domestiques de la maison. On
arrange trois fauteuils.

LA COMTESSE, allant au-devant de lui.

AH! Monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, Madame. Ici le Roi m'envoie;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(A Julie qui veut sortir.)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, Madame, & sur le vôtre,
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(Il s'assied entre elles.)

Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi;
Le Roi (vous le savez) ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'âme grande & bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit, de point en point,

Ce

que je vais conter ... Ne vous affligez point ,
madame , & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
ce fils infortuné , de sa mère inconnu.

LA COMTESSE.

est trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre ,
ainsi que tout l'État , désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches , vos pleurs :
elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;
sans doute , en secret , elle fut trop flattée
de la fatale erreur où vous fûtes jetée.
vous demandiez ce fils , elle donna le sien.

LA COMTESSE.

! tout mon cœur s'échappe ; ah , grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien

faïsi , transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

l'on amène mon fils , courons , que je le voie !
is ... serait-il bien vrai ?

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

Th. Tome VII.

N

Ah ! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang , & d'être vraiment mère ;
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

L E D U C .

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

L A C O M T E S S E .

Cependant

Quelle preuve avez-vous , quel témoin , quel indice

L E D U C .

Le Ciel , avec le Roi , vous a rendu justice.
Votre fils réchappa ; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé , dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature ;
Et l'habitude , en vous , passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur ;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur ;
Craignant , en disant vrai , de passer pour menteuse
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret , avec soin cacheté ,
Son mari , vieux soldat , mit cette vérité.
Le billet déposé dans les mains d'un notaire ,
Produit aux yeux du Roi , découvre le mystère.
Le soldat même à part , interrogé long-tems ,
Menacé de la mort , menacé des tourmens ,
D'un air simple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le tems de l'imposture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus :

tout confirmé. Des témoins entendus
 Sur le lieu, sur le tems, sur chaque circonstance,
 Et sous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
 Que le trompe point; il fait sonder les cœurs,
 Et difficile & grand qu'il doit à ses malheurs.
 Pourrai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
 Et pour aimable & brave ici chacun renommé.
 Votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
 Votre père mourut quand vous étiez enfant,
 Assassiné, près de moi, dans l'horrible journée
 Qui fera de l'Europe à jamais condamnée.
 C'est lui-même, vous dis-je : oui, c'est lui, je l'ai vu;
 Appré de son aspect, j'en suis encore ému;
 Il pleure, en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon âme.

JULIE.

Je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame;

Et la triste nourrice, appuyant mes récits,
 Vient ici retrouver son véritable fils.
 Il ait expirant, mais on espère encore
 Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore;
 Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.



SCÈNE DERNIÈRE.

Les Auteurs précédens, Mad. AUBONNE
CHARLOT.

Mad. AUBONNE, *se jetant aux pieds de la Comte*,

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez; levez-vous.

Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(La porte s'ouvre; Charlot paraît avec tous les domestiques)

CHARLOT, *dans l'enfoncement, avançant quel-*
pas.

O destinée affreuse!

Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher!

CHARLOT.

Vous, ma mère!

LE DUC.

Qui, sans doute.

JULIE.

O Ciel ! je te bénis.

LA COMTESSE, *en le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse.
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race !

LE PEUPLE, *derrière le théâtre.*

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous ; c'est à moi
de présenter le fils, & la mère & Julie.

LA COMTESSE.

succombe au bonheur dont ma peine est suivie ;

CHARLOT, *Marquis.*

ne fais où je suis !

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais

au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français...
mon fils !

CHARLOT, *Marquis.*

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

N iiij

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, *Marquis.*

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie :*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

Fin du troisième & dernier acte.



LE DROIT

DU

SEIGNEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

*Elle a été jouée à Paris sous le nom de
l'ÉCUEIL DU SAGE, qui n'était pas son
véritable titre.*

P E R S O N N A G E S.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier GERNANCE.

Le Baillif.

MATHURIN , Fermier.

DIGNANT , ancien domestique.

ACANTHE , élevée chez Dignant.

BERTHE , seconde femme de Dignant.

DORMÈNE.

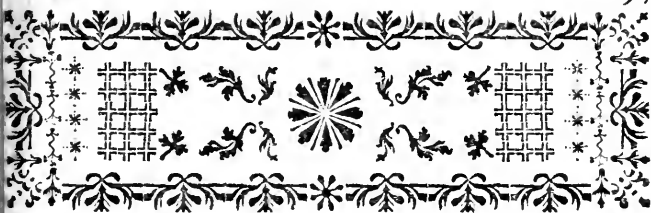
COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domestiques.

Les deux premiers actes se passent sous les arbres du village ; les trois derniers dans le vestibule du château.

La scène est supposée en Picardie , & l'action du tems de Henri II.



LE DROIT

DU

SEIGNEUR;

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

CÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

Écoutez-moi, Monsieur le Magister;
vous savez tout, du moins vous avez l'air

N v

298 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

De tout favoir ; car vous lisez fans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maitresse
S'appelle Acanthe , & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLIF.

Plaifante question !

Eh ! que t'importe ?

MATHURIN.

Oh ! cela me tourmente ;

J'ai mes raisons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acanthe.....

C'est un beau nom : il vient du Grec *Anthos* ,

Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.

Flos se traduit par *Fleur* ; & ta future

Est une fleur que la belle Nature ,

Pour la cueillir , façonna de fa main ;

Elle fera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? Chaque père , à fa guise ;

Donne des noms aux enfans qu'on baptise.

Acanthe a pris son nom de son parrein ,

Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du Grec ?

LE BAILLIF.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin d'où vient-il ?

LE BAILLIF.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie , ou d'Artois , un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom , toi : ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un ; car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne fais : mais ce nom Grec me déplaît.
Maître , je veux qu'on soit ce que l'on est :
Ma maitresse est villageoise , & je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acanthe , soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant ;
Et cette fille , avant d'être ma femme ,
Paraît aussi rechigner dans son âme.
Oui , cette Acanthe , en un mot , cette fleur ,
Si je l'en crois , me fait beaucoup d'honneur ;
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine , & dans soi se recueille ;
Me parle peu , fait de moi peu de cas ;
Et , quand je parle , elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle-mère ,
Qui haut la main régente son vieux père ,
Ce mariage en mon chef résolu ,
N'aurait été , je crois , jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'est enfin : & de manière exacte :
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;
Car , si je suis le Magister d'ici ,
Je suis Baillif , je suis Notaire aussi ;
Et je suis prêt , dans mes trois caractères ,
A te servir dans toutes tes affaires.

300 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment

On me marie.

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très-pressé... Voyez-vous! l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aïfance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul!... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : & quand donc ?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLIF.

Oui; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous & vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh! bien, je dépromets.

Je veux, pour moi, m'arranger désormais;
Car je suis riche, & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, & non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette. C'est Acanthe,

(Entendez-vous ?) qui seule ici me tente.

Entendez-vous, Magister trop rétif ?

LE B A I L L I F.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;

Et, pour signer, vous devriez attendre

Que Monseigneur daignât ici se rendre ;

Il vient demain ; ne faites rien sans lui.

M A T H U R I N.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE B A I L L I F.

Comment ?

M A T H U R I N.

Eh ! oui : ma tête est peu savante ;

Mais on connaît la coutume impudente

De nos Seigneurs de ce canton Picard.

C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,

Sans en avoir encore à nos épouses.

Des Mathurins les têtes sont jalouses.

J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,

Que d'être époux avec cette façon.

Le vilain droit !

LE B A I L L I F.

Mais il est fort honnête.

Il est permis de parler tête-à-tête

A sa sujette, afin de la tourner

A son devoir, & de l'endoctriner.

M A T H U R I N.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine

Cette disciple à qui je me destine ;

Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'est le droit du Seigneur ;
Et c'est à nous , en personnes discrètes ,
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien long-tems ,
C'est établi . . . ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout . . . c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car , vois-tu bien ! autrefois les ancêtres
De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos ayeux , régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands fots !

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas paîtris
D'un feul limon ? de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras , des jambes ,
Et mieux tournés , & plus forts , plus ingambes ;
Une cervelle avec quoi nous pensons

Beaucoup mieux qu'eux ; car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons ;
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul , à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance ,
Et notre mort , à la ville , au hameau ,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau ;
Pourquoi la vie est-elle différente ?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins & les godelureaux ,
Et les Baillifs, ma foi , sont tous égaux.

L E B A I L L I F.

C'est très-bien dit , Mathurin ; mais je gage ,
Si tes valets te tenaient ce langage ,
Qu'un nerf de bœuf , appliqué sur le dos ,
Réfuterait puissamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

M A T H U R I N.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarrasse ;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais pafambleu ! vous m'avoûrez aussi
Que , quand chez moi mon valet se marie ,
C'est pour lui seul , non pour ma seigneurie ;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien ,
Et que chacun doit jouir de son bien.

L E B A I L L I F.

Si les petits à leurs femmes se tiennent ,
Compère , aux grands les nôtres appartiennent ;

304 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

Que ton esprit est bas , lourd & brutal !

Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal ! qu'est-ce ?

LE BAILLIF.

Il tient son origine

Du mot *fides* de la langue Latine :

C'est comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec

Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec ;

Si tu me dis des sottises pareilles ,

Je pourrais bien frotter tes deux oreilles ?

(*Il menace le Baillif , qui parle toujours en reculant ; &*

Mathurin court après lui.)

LE BAILLIF.

Je suis Baillif , ne t'en avise pas.

Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas

Que tu dois *foi* , que tu dois plein hommage

A Monseigneur le Marquis du Carrage ?

Que tu lui dois dixmes , champart , argent ;

Que tu lui dois... ?

MATHURIN.

Baillif outrecuidant ,

Oui , je dois tout ; j'en enrage dans l'âme ;

Mais palfandié ! je ne dois point ma femme ;

Maudit Baillif !

LE BAILLIF, *en s'en allant.*

Va , nous savons la loi ;

Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

S C È N E I I.

M A T H U R I N , *seul.*

C Hien de Baillif ! que ton Latin m'irrite !
Ah ! sans Latin marions-nous bien vite ;
Parlons au père , à la fille sur-tout ;
Car ce que je veux , moi , j'en viens à bout ,
Voilà comme je suis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête ,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait , me donnait du souci ,
C'était Colette , & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne ;
J'ai voulu rompre , & je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe , & je m'en vais l'avoir ,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse , & son allure est fière ;
Moi je les suis : & dès que je l'aurai ,
Tout aussitôt je vous la réduirai ;
Car je le veux. Allons...



S C È N E I I I.

MATHURIN; COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

*J*E t'y prends, traître!

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si-fait... bon-jour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!

Tu causeras ici plus d'un chagrin.

De tes bons-jours je suis fort étonnée,

Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.

C'était tantôt un bouquet de jasmin,

Que tu venais me placer de ta main;

Puis des rubans pour orner ta bérigère;

Tantôt des vers que tu me faisais faire

Par le Baillif qui n'en entendait rien,

Ni toi, ni moi; mais tout allait fort bien:

Tout est passé, lâche! tu me délaisses.

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,

Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable ?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais ; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouser me poussa vivement :
En sens contraire il me pousse à présent ;
Il est le maître.

COLETTE.

Eh ! va, va, ta Colette

N'est plus si sotte, & sa raison s'est faite.
Le Diable est juste, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maitre au village ?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'âme inconstante !
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe !

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison ?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison :
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu me paraîs un peu trop dégourdie.

308 *LE DROIT DU SEIGNEUR ,*

Tu m'aurais fait trop d'amis , entre nous ;
Je n'en veux point , car je suis né jaloux.
Acanthe , enfin , aura la préférence.
La chose est faite. Adieu , prends patience !

COLETTE.

Adieu ! non pas , traître ! je te suivrai ;
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit ; & j'en ai , je suis fille ;
Et Monseigneur donne protection ,
Quand il le faut , aux filles du canton ;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître ;
Fait l'inconstant , se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine insolente ;
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse ; il faut
Voir le beau-père , & conclurre au plutôt.

S C È N E I V.

*MATHURIN , DIGNANT , ACANTHE ,
COLETTE.*

MATHURIN.

ALLONS , beau-pere , allons bâcler la chose ;

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien , non ; je m'oppose

A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine ;

De vous laisser enjôler sur sa mine.

Il me trompa quatorze mois entiers.

Chassez cet homme.

A C A N T H E.

Hélas ! très-volontiers !

MATHURIN.

Très-volontiers !... tout ce train-là me lasse ;

Je suis têtue ; je veux que tout se passe,

A mon plaisir, suivant mes volontés ;

Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez ;

Pour honorer en moi mon mariage,

Je me dégrasse, & j'achète au bailliage

L'emploi brillant de receveur royal

Dans le grenier à sel ; ça n'est pas mal.

Mon fils sera conseiller ; & ma fille

Relèvera quelque noble famille.

Mes petits-fils deviendront présidents ;

De Monseigneur un jour les descendants

Feront leur cour aux miens : & , quand j'y pense ;

Je me rengorge, & me quarre d'avance.

D I G N A N T.

Quarre-toi bien ; mais songe qu'à présent

On ne peut rien sans le consentement

De Monseigneur ; il est encor ton maître ;

310 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
MATHURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais , c'est que ça doit être.

A tous Seigneurs tous honneurs.

COLLETTE, à *Mathurin*.

Oui , vilain.

Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin ,

Notre Baillif t'a donné sa folie.

Eh ! dis-moi donc , s'il prend en fantaisie

A Monseigneur d'avoir femme au logis ,

A-t-il besoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'est différent : je fus son domestique ,

De père en fils , dans cette terre antique.

Je suis né pauvre , & je deviens cassé.

Le peu d'argent que j'avais amassé ,

Fut employé pour élever Acanthe.

Notre Baillif dit qu'elle est fort savante ;

Et qu'entre nous , son éducation

Est au-dessus de sa condition.

C'est ce qui fait que ma seconde épouse ,

Sa belle-mère , est fâchée & jalouse ,

Et la maltraite , & me maltraite aussi.

De tout cela je suis fort en souci.

Je voudrais bien te donner cette fille :

Mais je ne puis établir ma famille

Sans Monseigneur ; je vis de ses bontés ;

Je lui dois tout: j'attends ses volontés;
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

A C A N T H E.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

C O L E T T E.

Eh bien! fripon, tu crois que tu l'auras?

Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

M A T H U R I N.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite;

S C È N E V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATHURIN, à Berthe, qui arrive.

MIA belle-mère, arrivez, venez vite.

Vous n'êtes plus la maitresse au logis.

Chacun rebèque, & je vous avertis

Que, si la chose en cet état demeure,

Si je ne suis marié tout-à-l'heure,

Je ne le ferai point, tout est fini,

Tout est rompu.

B E R T H E.

Qui m'a défobéi?

Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?

Serait-ce vous, mon mari? vous?

D I G N A N T.

Personne;

312 *LE DROIT DU SEIGNEUR ;*

Nous n'avons garde ; & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à-peu-près avec rien ;
J'en suis content ; & je dois me promettre
Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin ;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais . . .

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine ;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon ;
Ne parle point, & le soir en cachette
Lit des romans que le Baillif lui prête.
Eh bien ! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette, ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah ! c'est tout jeune, & ça n'a pas encore
L'esprit formé ; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
 Pour une fille ; elles ont d'ordinaire
 De l'embarras dans cette grande affaire ;
 C'est modestie, & pudeur que cela.
 Comme elle, enfin, vous passâtes par là ;
 Je m'en souviens, vous étiez fort révéche.

B E R T H E.

Eh ! finissons. Allons, qu'on se dépêche :
 Quels fots propos ! Suivez-moi promptement
 Chez le Baillif.

C O L E T T E.

N'en fais rien, mon enfant.

B E R T H E.

Allons, Acanthe.

A C A N T H E.

O ciel ! que dois-je faire ?

C O L E T T E.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
 Viens avec moi.

B E R T H E.

Quoi donc ! sans sourciller....

Mais parlez donc.

A C A N T H E.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,
 Sans la gêner ; & laissons-lui reprendre
 Un peu d'haleine.

Th. Tome VII.

O

A C A N T H E.

Ah ! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgens ;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

M A T H U R I N.

Madame Berthe , on ne distingue guère
Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec : mais cela n'y fait rien ;
Et je réponds , dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*Ils sortent.*)

A C A N T H E.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Mathurin ?

S C È N E V I.

A C A N T H E, C O L E T T E.

C O L E T T E.

AH ! n'en fais rien , crois-moi , ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux . . . que fait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

A C A N T H E.

Mon Dieu ! non.

Mais , vois-tu bien ! je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;

Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne fais comment m'y prendre ; hélas !
Que devenir ? ... Dis-moi , ne fais-tu pas
Si Monseigneur doit venir dans ses terres ?

C O L E T T E.

Nous l'attendons.

A C A N T H E.

Bientôt ?

C O L E T T E.

Je ne fais guères

Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais , s'il revient , ce doit être un grand jour.
Il met , dit-on , la paix dans les familles ;
Il rend justice , il a grand soin des filles.

A C A N T H E.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

C O L E T T E.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

A C A N T H E.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles ,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles ;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

C O L E T T E.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

A C A N T H E.

Un Empereur

Qui nous a fait bien du mal.

316 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
COLETTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, & que je sorte ,
A mon honneur , du cas triste où je suis.

A CANTHE.

Comme le tien , mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici , quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène...

COLETTE.

Près de nos bois ? ... ah ! le plaisant château !
De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

A CANTHE.

Oui , je le fais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure , & de qui l'âme est bonne,
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

A CANTHE.

Les gens d'un certain nom ;
(J'ai remarqué cela , chère Colette ,)
En savent plus , ont l'âme autrement faite ,
Ont de l'esprit , des sentimens plus grands ,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui , dès leurs premiers ans ,
Avec grand soin leur âme est façonnée ;

La nôtre , hélas ! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter , à danser ,
Les gens du monde apprennent à penser.

A C A N T H E.

Cette Dormène , & cette vieille Dame ,
Semblent donner quelque chose à mon âme ;
Je crois en valoir mieux , quand je les voi ;
J'ai de l'orgueil , & je ne fais pourquoi ;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr , mille fois plus encore ,
Madame Berthe , & Monsieur Mathurin.

C O L E T T E.

Quitte-les tous.

A C A N T H E.

Je n'ose ; mais enfin

J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord , Colette , en quoi consiste
Ce fameux droit du Seigneur ?

C O L E T T E.

Oh ! ma foi ,

Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée : & l'affaire ,
A ce qu'on dit , est un très-grand mystère.
Seconde-moi , fais que je vienne à bout
D'être épousée , & je te dirai tout.

A C A N T H E.

Ah ! j'y ferai mon possible.

C O L E T T E.

Ma mère

Est très-alerte , & conduit mon affaire :

318 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

Elle me fait , par un acte plaintif,
Pouffer mon droit par devant le Baillif.
J'aurai , dit-elle , un mari par justice.

A C A N T H E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette , agissons bien à point ,
Toi pour l'avoir , moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage ;
Mais , en perdant , je gâgne davantage.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C È N E P R E M I È R E.

LE BAILLIF, PHLIPE, son valet;
COLETTE.

LE BAILLIF.

MA robe, allons.... du respect.... vite, Phlipe;
C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis Baillif; je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*Il s'assied devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, & de grande importance.
De Matrimonio.... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là sont verveux.
Il faut savoir de la jurisprudence.

(*A Colette.*)

Approchez-vous.... faites la révérence;
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF, écrivant.

Bon;

Colette.... Il faut dire ensuite son âge.

O iv

320 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

N'avez-vous pas trente ans , & davantage ?

COLETTE.

Fi donc ! Monsieur ; j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLIF, *écrivain.*

Çà , vingt ans , passe : ils sont bien révolus ?

COLETTE.

L'âge , Monsieur , ne fait rien à la chose ;
Et , jeune ou non , sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppositions seront notoires.

Çà , vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.

Dites-les... Aurait-il... ?

COLETTE.

Oh ! oui , Monsieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil ,

A tout moment , de notre procédure.

COLETTE.

Pardon , Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh , tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui ;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE B A I L L I F.

Il vous a fait sans doute des promesses ?

C O L E T T E.

Mille pour une , & pleines de tendresses.

Il promettait , il jurait que dans peu

Il me prendrait en légitime nœud.

LE B A I L L I F, *écrivait.*

En légitime nœud . . . quelle malice !

Çà , produisez ses lettres en justice.

C O L E T T E.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait ,

Et je croyais tout ce qu'il me disait.

Quand tous les jours on parle tête-à-tête

A son amant d'une manière honnête ,

Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE B A I L L I F.

Mais du moins ,

Au lieu d'écrits , vous avez des témoins ?

C O L E T T E.

Moi ? point du tout : mon témoin c'est moi-même.

Est-ce qu'on prend des témoins , quand on s'aime ?

Et puis , Monsieur , pouvais-je deviner

Que Mathurin osât m'abandonner ?

Il me parlait d'amitié , de constance ;

Je l'écoutais , & c'était en présence

De mes moutons , dans son pré , dans le mien ;

Ils ont tout vu , mais ils ne disent rien.

LE B A I L L I F.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.

Votre complainte en droit ne peut suffire.

322 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

On ne produit ni témoins , ni billets ;

On ne vous a rien fait , rien écrit. . .

COLETTE.

Mais,

Un Mathurin aura donc l'insolence

Impunément d'abuser l'innocence ?

LE BAILLIF.

En abuser ! mais vraiment , c'est un cas

Épouvantable , & vous n'en parliez pas !

Instrumentons. . . Laquelle nous remontre

Que Mathurin , en plus d'une rencontre ,

Se prévalant de sa simplicité ,

A méchamment contre icelle attenté :

Laquelle infiste , & répète dommages ,

Fraix , intérêts , pour raison des outrages.

Contre les loix faits par le suborneur

Dit Mathurin , à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise

Dans le pays une telle sottise.

Mon honneur est très-intact ; & pour peur

Qu'on l'eût blessé , l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger , il faut être outragée ;

Et par écrit coucher , en mots exprès ,

Quels attentats encontre vous sont faits ;

Articuler les lieux, les circonstances,
Quis ? quid ? ubi ? les excès, insolences ;
Énormités ; sur quoi l'on jugera.

C O L E T T E.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

L E B A I L L I F.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la suite
Que ces excès pourroient avoir produite.

C O L E T T E.

Comment produite ? Eh ! rien ne produit rien,
Traître Baillif ! qu'entendez-vous ?

L E B A I L L I F.

Fort bien ;

Laquelle fille a, dans ses procédures,
Perdu le sens, & nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(Il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute,
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

C O L E T T E.

Me débouter, moi ?

L E B A I L L I F.

Vous.

C O L E T T E.

Maudit Baillif !

Je suis déboutée ?

L E B A I L L I F.

Oui ; quand le plaignant

Ne peut donner des raisons qui convainquent ;

O 71

324 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

On le déboute, & les adverses vainquent.

Sur Mathurin n'ayant point d'action,

Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Baillif; vous aurez beau conclure;

Instrumenter, & signer, je vous jure

Qu'il n'aura point son Acanthe.

LE BAILLIF.

Il l'aura;

De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis Baillif, & j'ai les droits du maître:

C'est devant moi qu'il faudra comparaître.

Consolez-vous, sachez que vous aurez

Affaire à moi, quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux, le reste de ma vie,

Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE, *seule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?

J'ai protesté: cela ne sert de rien.

On va signer. Que je suis tourmentée!



S C È N E I I I.

C O L E T T E , A C A N T H E.

C O L E T T E.

A Mon secours ! me voilà deboutée.

A C A N T H E.

Deboutée !

C O L E T T E.

Oui ; l'ingrat vous est promis.

On me déboute.

A C A N T H E.

Hélas ! je suis bien pis.

De mes chagrins mon âme est oppressée ;
Ma chaîne est prête , & je suis fiancée ,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

C O L E T T E.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

A C A N T H E.

Honnêtement.

Entre nous deux , juges-tu , sur ma mine ,
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine ?

C O L E T T E.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air
Je ne fais quoi de brillant & de fier ;
A Mathurin cela ne convient guère ,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

326 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

A C A N T H E.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens.

Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans ?

C O L E T T E.

Moi ? non ; jamais.

A C A N T H E.

Le Baillif Métaprose

M'en a prêté Mon Dieu, la belle chose !

C O L E T T E.

En quoi si belle ?

A C A N T H E.

On y voit des amans,

Si courageux, si tendres, si galans !

C O L E T T E.

Oh ! Mathurin n'est pas comme eux.

A C A N T H E.

Colette ;

Que les romans rendent l'âme inquiète !

C O L E T T E.

Et d'où vient donc ?

A C A N T H E.

Ils forment trop l'esprit.

En les lisant, le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées !

Que les romans font naître de pensées !

Que les héros de ces livres charmans

Ressembler peu, Colette, aux autres gens !

Cette lumière était pour moi féconde ;

Je me voyais dans un tout autre monde.

J'étais au ciel Ah ! qu'il m'était bien dur

De retomber dans mon état obscur ;
Le cœur tout plein de ce grand étalage ,
De me trouver au fond de mon village ;
Et de descendre , après ce vol divin ,
Des Amadis à maître Mathurin !

C O L E T T E .

Votre propos me ravit ; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

A C A N T H E .

T'en souvient-il , autant qu'il m'en souvient ,
Que ce Marquis , ce beau Seigneur qui tient
Dans le pays le rang , l'état d'un Prince ,
De sa présence honora la province ?
Il s'est passé juste un an & deux mois ,
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il ? nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit ; ah ! qu'il était affable !
Tous ses discours étaient des mots choisis ,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était , Colette , une langue nouvelle ,
Supérieure , & pourtant naturelle ;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E .

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T H E .

Ce jour , Colette , occupe ta mémoire ,
Où Monseigneur , tout rayonnant de gloire ,
Dans nos forêts , suivi d'un peuple entier ,
Le fer en main courait le sanglier ?

328 *LE DROIT DU SEIGNEUR ,*
COLETTE.

Oui , quelque idée & confuse & légère
Peut m'en rester.

A CANTHE.

Je l'ai distincte & claire.

Je crois le voir avec cet air si grand ,
Sur ce cheval superbe & bondissant ;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix ,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin ;
On l'entourait ; je n'étais pas bien loin.
Il me parla. . . Depuis ce jour , ma chère ,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis , je n'ai jamais d'ennui ;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah ! qu'un roman est beau !

A CANTHE.

C'est la peinture

Du cœur humain , je crois , d'après nature.

COLETTE.

D'après nature ! . . . Entre nous deux , ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur ?

A CANTHE.

Oh ! non , je n'ose ; & je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang , sa naissance.

Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point ; mais il est cause
Que, l'ayant vu , je ne peux à présent
En aimer d'autre , & c'est un grand tourment.

C O L E T T E.

Mais de tous ceux qui le suivaient , ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avoûrai moi , que l'on m'en a conté.

A C A N T H E.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le Chevalier Gernance ;
Son fier maintien , ses airs , son insolence ;
Me révoltaient , loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;
Et , réprimant sa poursuite hardie ,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière , & pouvait d'un coup-d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier serait assez passable ,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah ! la douceur est l'appas qui nous prend.
Que Monseigneur , ô ciel ! est différent !

C O L E T T E.

Ce Chevalier n'était donc guères sage ?
Çà , qui des deux te déplait davantage ,
De Mathurin , ou de cet effronté ?

A C A N T H E.

Oh ! Mathurin . . . c'est sans difficulté.

330 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
COLETTE.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?
Tu me paraîs si belle.

A CANTHE.

Hélas !

COLETTE.

Je croi

Que tu pourras mieux réussir que moi.

A CANTHE.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute ;

Car on le dit.

A CANTHE.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en suis certaine , & je retiens ma part
De ses bontés.

A CANTHE.

Nous le verrons trop tard ;

Il n'arrivera point ; on me fiance ,

Tout est conclu , je suis sans espérance.

Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;

Mathurin presse , & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh ! moque-toi de Berthe.

A CANTHE.

Hélas ! Dormène ,

Si je lui parle , entrera dans ma peine.

Je vais prier Dormène de m'aider

De son appui , qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette Dame est si bonne !
Laure , sur-tout , cette vieille personne ,
Qui m'a souvent montré tant d'amitié ,
De moi , sans doute , aura quelque pitié ,
Me donnera des conseils.

C O L E T T E.

A notre âge ,
Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

A C A N T H E.

Oui.

C O L E T T E.

Par ces lieux détournés ,
Viens avec moi.

S C È N E I V.

ACANTHE, COLETTE, BERTHE,
DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acanthe.*

Q U E l chemin vous prenez ?
Êtes vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir , faut-il se faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.

332 *LE DROIT DU SEIGNEUR ;*

On vous marie , & vous êtes fâchée !

Hom ! l'idiote ! Allons , çà , Mathurin ,

Soyez le maître , & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main , & veut l'embrasser.*
Ah ! palfandié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête !

Elle rechigne & détourne la tête.

ACANTHE.

Pardón , mon père : hélas ! vous excusez

Mon embarras , vous le favorisez ,

Et vous sentez quelle douleur amère

Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.

Non , rien , méchant ! tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va , va , fiançailles

Assés souvent ne sont pas épousailles.

Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?

C'est un courier : c'est , je pense , un des gens

De Monseigneur ; oui , c'est le vieux Champagne.

S C È N E V.

Les Acteurs précédens ; CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Où, nous avons terminé la campagne ;
Nous avons sauvé Metz , mon maître & moi ,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi !
Vive mon maître ! .. il a bien du courage ;
Mais il est trop sérieux pour son âge :
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi ,
Mon vieux Dignant , de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui : .. vous ferez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon ! tant mieux !

Nous danserons , nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle ... Ah , ah ! c'est toi , Colette ?
Ma chère enfant , ta fortune est donc faite ;
Mathurin est ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu ! non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

334 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme;

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je réponds sur mon âme,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ses fraix se fera.

ACANTHE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTHE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect !

DIGNANT.

Votre avis est sensé ;
Et, comme vous, en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.

Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh ! pourquoi tant s'effaroucher ? La chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien,

BERTHE.

Cependant, la raison

Doit conseiller de fuir l'occasion.

Hâtons la noce, & n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN, à Colette, en s'en allant.

C'est très-bien dit. Eh bien ! l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas ; non, Mathurin.

(Ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh, oh ! nos gens viennent en diligence.
Eh quoi ! déjà le Chevalier Gernance ?



*S C È N E V I.**LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.**CHAMPAGNE.*

*V*ous êtes fin , Monsieur le Chevalier :
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acanthe est belle , au moins.

*LE CHEVALIER.**Eh ! oui vraiment ;*

Je la connais ; j'apprends , en arrivant ,
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés , & des plus délicats.
Pour le Marquis , il ne se hâte pas ;
C'est , je l'avoue , un grave personnage ,
Pressé de rien , bien compassé , bien sage ,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu , jouons un tour à sa lenteur ,
Tiens , il me vient une bonne pensée :
C'est d'enlever *presto* la fiancée ,

De

De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mâsure.

C H A M P A G N E.

Oui, le projet est beau.

L E C H E V A L I E R.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délâbré, que possède Dormène,
Avec sa vieille....

C H A M P A G N E.

Oui, c'est Laure, je crois.

L E C H E V A L I E R.

Oui.

C H A M P A G N E.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en souviens : votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire,
Dù chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laissa rien.

L E C H E V A L I E R.

J'ai le Marquis, & c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses.
Être riche assez qui fait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

C H A M P A G N E.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Rien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;

338 *LE DROIT DU SEIGNEUR ;*

Elle est très-fraîche : elle est de qualité ;

Cela convient à votre dignité.

Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment ! Dormène est un très-doux partage ;

C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour ,

S'il m'en souvient , pour elle un peu d'amour ,

Mais , entre nous , elle sent trop sa Dame.

On ne pourrait en faire que sa femme.

Elle est bien pauvre , & je le suis aussi ;

Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.

Mon cher Champagne , il me faut une Acanthe ;

Cette conquête est beaucoup plus plaisante.

Oui , cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué.

Je me sentis , l'an passé , provoqué

Par ses refus , par sa petite mine.

J'aime à dompter cette pudeur mutine.

J'ai deux coquins , qui font trois avec toi ;

Déterminés , alertes comme moi ;

Nous tiendrons prêt , à cent pas , un carrosse ;

Et nous fondrons tous quatre sur la noce.

Cela sera plaisant ; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira ?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie , & que Dormène

En rie encor , quoique prude & hautaine ;

Et je prétends que Laure en rie aussi.

Je viens de voir , à cinq-cents pas d'ici ,

Dormène & Laure en très-mince équipage.

Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille. Il faut prendre ce tems.

C H A M P A G N E.

C'est bien pensé : mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

L E C H E V A L I E R.

Bon ! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

C H A M P A G N E.

Fort bien !

L E C H E V A L I E R.

L'esprit le plus atrabilaire

Est subjugué, quand on cherche à lui plaire.

On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, & puis l'on est d'accord.

C H A M P A G N E.

On ne peut mieux : mais votre belle Acanthe
Est bien revêche.

L E C H E V A L I E R.

Et c'est ce qui m'enchanté.

La résistance est un charme de plus ;

Et j'aime assez une heure de refus.

Comment souffrir la stupide innocence

D'un sot tendron faisant la révérence,

Clignant les yeux, muette à mon aspect,

Recevant mes faveurs par respect ?

Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,

Acanthe ici j'éprouvai le courage.

Et, sous mes loix je la ferai plier.

340 *LE DROIT DU SEIGNEUR;*

Rentre pour moi dans ton premier métier ,
Sois mon trompette , & sonne les alarmes.
Point de quartier , marchons , alerte , aux armes ;
Vite.

C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis ;
C'est du secours qui vient aux ennemis ;
J'entends grand bruit : c'est Monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:

Sois prêt, ce soir , à me servir d'escorte.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

C Her Chevalier , que mon cœur est en paix !
Que mes regards sont ici satisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères ,
Que ces forêts , ces plaines me sont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion , les manèges des cours !
Tous ces grands riens , ces pompeuses chimères ,
Ces vanités , ces ombres passagères ,
Au fond du cœur laissent un vuide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître ,
On est esclave , & chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon gout !

LE CHEVALIER.

Eh oui ! l'on peut se réjouir par-tout ,
En garnison , à la cour , à la guerre ,
Long-tems en ville , & huit jours dans sa terre.

342 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
LE MARQUIS.

Que vous & moi nous sommes différens !
LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous savez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête ?
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, & mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage.
L'époux est riche, & sa maîtresse est sage ;
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.

Je ne suis pas difficile & sévère ,
Mais, entre nous, songez que votre père ,
Pour avoir pris le train que vous prenez ,
Se vit au rang des plus infortunés ,
Perdit ses biens , languit dans la misère ,
Fit de douleur expirer votre mère ,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant ; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible ,
Qui se grava dans mon âme sensible.
Utilement témoin de ses malheurs ,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si , comme moi , cette fin déplorable
Vous eût frappé , vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour , c'est mon dessein ;
J'y pense quelquefois , mais c'est en vain ;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je vous présage
Que vous ferez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais ; mais on fait comme on peut.
Ma foi , n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez , on est un peu son maître ;
J'en fis l'épreuve , est sage qui veut l'être ;
Et croyez-moi , cette Acanthe , entre nous ,
Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raison ne pouvait me permettre

Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejeterai ce desir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte (il faut que j'en convienne)
N'a point pâtri votre branche & la mienne.
Quoi ! vous pensez être dans tous les tems
Maître absolu de vos yeux, de vos sens ?

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte :

Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
Les plus prudens se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez sur-tout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule !

Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire ? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie ;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des sots :
Et ce n'est pas sur les discours du monde

Que le bonheur & la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie

N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais

Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,

Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison,

Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

346 *LE DROIT DU SEIGNEUR ,*
LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant miettes!

C'est un bonheur si pur , si précieux,
De relever l'indigente noblesse ,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang : lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres ,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres!

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc , malgré votre réserve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui? moi ! Dieu m'en préserve!

Il faut savoir être maître chez soi;
Et si j'aimais , je recevrais la loi.
Se marier par amour , c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi , Marquis , votre philosophie
Me paraît tout à rebours du bon sens;
Pour moi , je crois au pouvoir de nos sens.
Je les consulte en tout , & j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine ,

Pleins de morale & de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage:
Mais un coup-d'œil peut subjuguier un Sage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons

LE CHEVALIER:

Voici d'autres époux;

Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, & la mère, & la tante,
C'est le Baillif, Colette & tout le bourg.

S C È N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER;
LE BAILLIF, *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'En suis touché. Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance,
Nous présenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard; je revois avec joie

Tous mes vassaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie...

LE CHEVALIER.

Ah ! finissez Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà , Monsieur , la fiançaille est faite,
Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh ! tu ne l'auras pas ;
Je te le dis , tu me demeureras.
Oui , Monseigneur , vous me rendrez justice ;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;
Il m'a promis . . .

MATHURIN.

Bon ! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut , Baillif , tirer la chose au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLIF.

La chose est constatée.
Colette est folle , & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien , & Monseigneur saura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là ;
Qu'on la maltraite , & qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acanthe ?

ACANTHE.

Je dois d'un père , avec raison , chéri ,
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime ;

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;
Eh bien ! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon , bon , tant mieux.

LE MARQUIS, *à Acanthe.*

Votre père verra

Que j'aime en lui la probité , le zèle ,
Et les travaux d'un serviteur fidèle.

Votre sagesse , à mes yeux satisfaits ;

Augmente encor le prix de vos attraits ;

Comptez , amis , qu'en faveur de la fille

Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous , Colette , aussi.

Cher Chevalier , retirons-nous d'ici ;

Ne troublons point leur naïve allégresse ;

LE BAILLIF.

Et votre droit , Monseigneur ? le tems presse ;

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

350 *LE DROIT DU SEIGNEUR;*
COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage;
D'arranger tout suivant l'antique usage;
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah, quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La fuit des yeux, & non fans complaisance.
Mon cher cousin.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin?

LE CHEVALIER.

Oui, vous

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ferez; j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

COMÉDIE.
LE CHEVALIER.

351

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLIF; les autres Acteurs.

MATHURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure

Chacun s'en aille & qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je forte ?

LE BAILLIF.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, *au Baillif.*

Mais doit-on ? ...

BERTHE.

Eh quoi ! benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre.

Trop de vertu règne au fond de son cœur,

352 *LE DROIT DU SEIGNEUR.*

Et notre maître est tout rempli d'honneur.

(*A Acanthe.*)

Quand près de vous il daignera se rendre ;
Quand , sans témoin , il pourra vous entendre ,
Remettez-lui ce paquet cacheté ;

(*Lui donnant des papiers cachetés.*)

C'est un devoir de votre piété :

N'y manquez pas O fille toujours chère ! . . .

Embrassez-moi.

A C A N T H E.

Tous vos ordres , mon père ,

Seront suivis : ils sont pour moi sacrés ;

Je vous dois tout D'où vient que vous pleurez ?

D I G N A N T.

Ah ! je le dois de vous je me sépare :

C'est pour jamais ; mais si le ciel avare ,

Qui m'a toujours refusé ses bienfaits ,

Pouvait sur vous les verser désormais ,

Si votre sort est digne de vos charmes ,

Ma chère enfant , je dois sécher mes larmes !

B E R T H E.

Marchons , marchons ; tous ces beaux compliments

Sont pauvretés qui font perdre du tems.

Venez , Colette.

C O L E T T E , à *Acanthe*.

Adieu , ma chère amie.

Je recommande à votre prud'homme

Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

A C A N T H E.

Le cœur me bat que deviendrai-je , hélas !

S C È N E I V.

LE BAILLIF, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

J'E n'aime point cette cérémonie,
Maître Baillif; c'est une tyrannie.

LE BAILLIF.

C'est la condition, *sine quâ non*.

MATHURIN.

Sine quâ non ; quel diable de jargon !

Morbleu ! ma femme est à moi.

LE BAILLIF.

Pas encore :

Il faut premier que Monseigneur l'honore

D'un entretien, selon les nobles us

En ce châtel de tous les tems reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils ?

LE BAILLIF.

L'épousée

Sur une chaise est fagement placée ;

Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras,

Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi ! pas plus loin ?

LE BAILLIF.

C'est la règle.

354 *LE DROIT DU SEIGNEUR ,*
MATHURIN.

Allons, passe.

Et puis après ?

LE BAILLIF.

Monseigneur avec grâce

Fait un présent de bijoux , de rubans ,

Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle , il vous la considère ,

Il examine à fond son caractère ;

Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien ;

Et quand finit , s'il vous plaît , l'entretien ?

LE BAILLIF.

Expressément la loi veut qu'on demeure ,

Pour l'exhorter , l'espace d'un quart-d'heure.

MATHURIN.

Un quart-d'heure est beaucoup. Et le mari

Peut-il au moins se tenir près d'ici ,

Pour écouter sa femme ?

LE BAILLIF.

La loi porte

Que , s'il oseroit se tenir à la porte ,

Se présenter avant le tems marqué ,

Faire du bruit , se tenir pour choqué ,

S'émanciper à sottises pareilles ,

On fait couper sur le champ ses oreilles ;

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

A C A N T H E.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

L E B A I L L I F.

Déniche, il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATHURIN, *s'en allant.*

Ma femme heureusement

N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

L E B A I L L I F.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère ;

Songe sur-tout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*Il sort.*)

A C A N T H E.

J'y songe avec chagrin.

Quelle sera cette étrange entrevue ?

La peur me prend, je suis toute éperdue.

L E B A I L L I F.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu

Un maître aimable & vertueux. Adieu.



S C È N E V.

A C A N T H E , *seule.*

IL est aimable ah ! je le fais sans doute.
Pourrai-je , hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts ,
Dans mes chagrins , & dans mes torts secrets ?
Il me croira , du moins , fort imprudente ,
De refuser le sort qu'on me présente ;
Un mari riche , un état assuré.
Je le prévois , je ne remporterai
Que des refus , avec bien peu d'estime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et , si mon âme avait osé former
Quelque souhait , c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette Dame & si noble & si tendre ,
Qui fuit le monde , & qu'en ce triste jour
J'implorerais pour le fuir à mon tour ? ...
Où suis-je ? ... on ouvre ? ... à peine j'envisage
Celui qui vient ... je ne vois qu'un nuage.



S C È N E V I.

LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

Affez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits,
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE, *s'asseyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse; & ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance;
Mais, avant tout, il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acanthe;

Je les lirai. C'est sans doute un détail
De mes forêts: ses soins & son travail
M'ont toujours plû; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse,
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?

358 *LE DROIT DU SEIGNEUR ;*

J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse.

A C A N T H E.

Ah ! je le suis un moment , Monseigneur ,
En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur.
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;
Tous vos secrets feront en sûreté.

A C A N T H E.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune :
Ce mariage aurait fait ma fortune ,
Je le fais bien , & j'avoûrai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée & nourrie ,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos loix me retient pour jamais ;
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout , Mathurin , le village ,
Ces payfans , leurs mœurs , & leur langage ,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combats , mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

L E M A R Q U I S , *approchant son fauteuil.*
Mais vous n'avez pas tort.

A C A N T H E , *à genoux.*

J'ose à genoux

Vous demander , non pas un autre époux ,
Non d'autres nœuds , tous me seraient horribles :

Mais que je puisse avoir des jours paisibles ;
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empressement.*
Eh ! relevez-vous donc. . . . Que tout m'étonne
Dans vos desseins, & dans votre personne,
(*Il s'approche.*)

Dans vos discours si nobles , si touchans ,
Qui ne sont point le langage des champs !
Je l'avoûrai , vous ne paraîsez faite
Pour Mathurin , ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur ,
Un ton si noble , un langage si pur ?
Par-tout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
De la Nature , & c'est votre partage :
Mais l'esprit seul , sans éducation ,
N'a jamais eu ni ce tour , ni ce ton ,
Qui me surprend , . . . je dis plus , qui m'enchanté.

A C A N T H E.

Ah ! que pour moi votre âme est indulgente !
Comme mon sort , mon esprit est borné.
Moins on attend , plus on est étonné.
Un peu de soin , peut-être , & de lecture ;
Ont pu dans moi corriger la Nature ;
C'est vous sur-tout , vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit , le sentiment ,
Qui m'élevez , qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus ; son mérite inouï

360 *LE DROIT DU SEIGNEUR ;*

M'a plus encor pénétré qu'ébloui.

Quoi ! dans ces lieux la Nature bizarre

Aura voulu mettre une fleur si rare ,

Et le destin veut ailleurs l'enterrer !

Non , belle Acanthe ; il vous faut demeurer.

(*Il s'approche.*)

A C A N T H E.

Pour épouser Mathurin ?

L E M A R Q U I S.

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne ,

Je l'avoûrai.

A C A N T H E.

Mon père quelquefois

Me conduisit au-delà de vos bois ,

Chez une Dame aimable & retirée ,

Pauvre , il est vrai , mais noble & révérée ;

Pleine d'esprit , de sentimens , d'honneur ;

Elle daigne m'aimer : votre faveur ,

Votre bonté peut me placer près d'elle.

Ma belle-mère est avare & cruelle ,

Elle me hait , & je hais , malgré moi ,

Ce Mathurin qui compte sur ma foi.

Voilà mon sort , vous en êtes le maître.

Je ne ferai point heureuse peut-être ;

Je souffrirai , mais je souffrirai moins ,

En devant tout à vos généreux soins.

Protégez-moi , croyez qu'en ma retraite

Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître.
Serait-ce point Dormène ?

A C A N T H E.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être...

Il est aisé d'ajuster tout cela.

Oui... votre idée est très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble & doux ?

A C A N T H E.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore;
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez.... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur,
Vivre auprès d'elle.... & dans mon château même.

A C A N T H E.

auprès de vous! ah, ciel!

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime :

362 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

Elle a raison J'ai , vous dis-je , un projet ;
Mais je ne fais s'il aura son effet.

Et cependant vous voilà fiancée ,
Et votre chaîne est déjà commencée ,
La noce prête , & le contrat signé.

Le ciel voulut que je fusse éloigné ,
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;
J'arrive tard , & je m'en fais un crime.

A C A N T H E.

Quoi ! vous daignez me plaindre. Ah ! qu'à mes yeux ,
Mon mariage en est plus odieux !

Qu'il le devient chaque instant davantage !

LE MARQUIS. (*Ils s'approchent.*)

Mais , après tout , puisque de l'esclavage
(*Il s'approche.*)

Avec décence on pourra vous tirer

A C A N T H E , *s'approchant un peu.*

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer . . .

Que vos parens , la raison , la loi même ,
Et plus encor votre mérite extrême . . .

(*Il s'approche encore.*)

Oui , cet hymen est trop mal assorti.

(*Elle s'approche.*)

Mais . . . le tems presse , il faut prendre un parti.
Écoutez-moi.

(*Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.*)

A C A N T H E.

Juste ciel ! si j'écoute !

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLIF,
MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons, le quart-d'heure est fini.

ACANTHE.

Eh quoi ! si-tôt ?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Baillif, ces sièges sont bien proches ;
Est-ce encore un des droits ?

LE BAILLIF.

Point de reproches ;

Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ;
Mais aurons-nous ma femme ?

Q ij

364 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh !

(*Il sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur !

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acanthe
Chez ses parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTHE, *s'en allant.*

Ciel ! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS, *sortant d'un autre côté.*

Sortons , cachons le désordre où je suis.

Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !



SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

DIS-moi , Baillif , ce que cela figure ?
Notre Seigneur est sorti bien fournois :
Il me parlait poliment autrefois ;
J'aimais assez ses honnêtes manières ,
Et même à cœur il prenait mes affaires ;
Je me marie il s'en va tout pensif.

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maitre Baillif ,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'affomme ;
Quand on est prêt , *nous verrons* ! Ah , quel homme !
Que je fis mal , ô ciel ! quand je naquis
Chez mes parens , de naître en ce pays !
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment , comme cela se doit ,
A mon plaisir , sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même à mon âge ,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

Q ïij

366 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
LE BAILLIF.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival ;
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troisieme acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul.*

NOn, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah ! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;
Pour être sage , on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle ...
Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle ...
Et de l'esprit ! ... quoi ! dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois ,
Qué de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la Nature !
J'estime Acanthe : oui , je dois l'estimer ;
Mais , grâce au ciel , je suis très-loin d'aimer :

(Il s'assied à une table.)

Ah ! respirons. Voyons , sur toute chose ,
Quel plan de vie enfin je me propose ...
De ne dépendre en ces lieux que de moi ;
De n'en sortir que pour servir mon Roi ,
De m'attacher , par un sage hyménée ,
Une compagne agréable & bien née ,

Q iv.

368 *LE DROIT DU SEIGNEUR ;*

Pauvre de bien , mais riche de vertu ,

Dont la noblesse & le sort abattu

A mes bienfaits doivent des jours prospères :

Dormène seule a tous ces caractères ;

Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.

Allons la voir . . . d'abord écrivons-lui

Un compliment . . . mais que puis-je lui dire ?

Acanthe est là * qui m'empêche d'écrire ;

Où je la vois ; comment la fuir ? par où ?

(Il se relève.)

Qui se croit sage , ô ciel ! est un grand fou.

Achevons donc . . . Je me vaincrai , sans doute.

(Il finit sa lettre.)

Holà ! quelqu'un . . . Je fais bien qu'il en coûte.

S C È N E I I.

LE MARQUIS, un Domestique.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où ?

LE MARQUIS.

Chez Acanthe.

LE DOMESTIQUE.

Acanthe ? mais vraiment . . .

* *En se cognant le front avec la main.*

LE MARQUIS.

Jen'ai point dit Acanthe : c'est Dormène
A qui j'écris... on a bien de la peine
Avec ses gens... Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acanthe; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad.
BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH ! voici bien , pardienne , une autre histoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATHURIN.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur ;
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui , votre honneur

Sera honteux de cette vilainie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur , si bon , si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

Q v

370 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
LE MARQUIS.

Parle, traître!

Parle.

MATHURIN.

Fort bien ! vous vous fâchez , mon maître ;
Oh ! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Explique-toi.

MATHURIN.

C'est un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire ,
Quatre coquins , alertes , bien tournés ,
Effrontément me l'ont prise à mon nez ,
Tout en riant , & vite l'ont conduite
Je ne fais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite. ::

Holà ! quelqu'un ! .. ne perdez point de tems ;
Allez , courez , que mes gardes , mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez , vous dis-je , & s'il faut ma présence ,
J'irai moi-même.

BERTHE , *à son mari.*

Il parle tout de bon ;

Et l'on croirait , mon cher , à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure ;
Que c'est à lui qu'on a pris sa future.

LE MARQUIS.

Et vous, son père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur semble peu vous toucher,
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle ;

C'est mon devoir ; & j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux. . .
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Non ; vous, vous dis-je !



S C È N E I V.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT
au fond.

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit, au fond, que cette gentilleffe
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne fait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acanthe : & , pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur !
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime !
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il est paîtri des vices de son père,
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce , & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je , en tremblant , prendre ici la licence

De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.

Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux

Où votre cœur devant moi s'abandonne,

Je ne reconnais plus votre personne.

Vous avez lu ce qu'on vous a porté,

Ce gros paquet qu'on vous a présenté ? ...

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment ! ... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire

Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite Une table à l'instant ;

Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah ! mon maître,

Qu'aura-t-on fait , & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS, *assis , examine le paquet.*

Mais ce paquet , qui n'est pas à mon nom ,

Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère ,

En d'autres tems , aurait de quoi vous plaire :

Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.

Je vois d'abord que le ciel la fit naître

D'un sang illustre : & cela devait être.

Oui , plus je lis , plus je bénis les cieux.

Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux

Entre vos mains. Quoi ! Laure est donc sa mère ?

Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?

Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre , & j'ai dû vous prier

En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment, Dormène

Arrive ici , tremblante , hors d'haleine ,

Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

S C È N E V.

LE MARQUIS, DIGNANT,
DORMÈNE.

LE MARQUIS, à *Dormène qui entre* :

Pardonnez-moi ; j'allais chez vous , Madame ,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acanthe... A peine encore entré chez moi ,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu Que Gernance est coupable !

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime ,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison... :

LE MARQUIS.

Comment ! chez vous ?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime,

376 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*
LE MARQUIS.

Le traître !

DORMÈNE.

Il est plus criminel cent fois

Qu'il ne croit l'être Hélas ! ma faible voix ;

En vous parlant , expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche.

Daignez parler , & ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc

S C È N E V I.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT ;

quelques Domestiques entrent précipitamment avec MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien , tout va bien ,

Tout est en paix : la femme est retrouvée ;

Votre parent nous l'avait enlevée :

Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard.

Chacun son bien. Tuidieu , quel égrillard !

LE MARQUIS, *à Dignant.*

Courez soudain recevoir votre fille ;

Qu'elle demeure au sein de sa famille.

Veillez sur elle : ayez soin d'empêcher

Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne

Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez...

MATHURIN.

Par ma foi , tous ces Grands

Sont, dans le fond , de bien vilaines gens.

Droit du Seigneur , femme que l'on enlève ,

Défense à moi de lui parler Je crève.

Mais je l'aurai ; car je suis fiancé.

Consolons-nous ; le plus fort est passé.

(*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle

Du Chevalier retombera sur elle ;

Voilà le monde : & de tels attentats ,

Faits à l'honneur , ne se réparent pas.

(*A Dormène.*)

Eh bien ? parlez , parlez ; daignez m'apprendre

Ce que je brûle & que je crains d'entendre.

Nous sommes seuls.

DORMÈNE.

Il le faut bien , Monsieur.

Apprenez donc le comble du malheur :

378 *LE DROIT DU SEIGNEUR* ;

C'est peu qu'Acanthe , en secret étant née
De cette Laure , illustre infortunée ,
Soit , sous vos yeux , prête à se marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire :
Votre parent qui voulait l'enlever ,
Votre parent , qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père ,
Gernance enfin

LE MARQUIS.

Gernance ?

DORMÈNE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! O ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMÈNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit ,
Qui montre assez ce que nous devons craindre :
Lisez , voyez combien Laure est à plaindre.

(*Le Marquis lit.*)

C'est ma parente ; & mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui , sous ses yeux , outrage la Nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ? que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !
De tant de coups mon âme est oppressée ;
Je ne vois rien , je n'ai point de pensée.

Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers ; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux ose chez moi se rendre !
Le voyez-vous ?

D O R M È N E.

Ah ! Monsieur , je le voi ,
Et je frémis.

LE M A R Q U I S.

Il passe , il vient à moi.

Daignez rentrer , Madame , & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre , & je crois
Que ce fera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime ;

(*En regardant de loin.*)

Il semble , ô ciel ! qu'il connaisse son crime ;
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit , comme il pâlit ... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

(*Tandis qu'il parle , Dormène se retire en regardant
attentivement Gernance.*)



S C È N E V I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

AH! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous;

Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense;

Dont je ressens l'indigne extravagance;

Qui pour jamais m'a servi de leçon,

Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,

Plus que vous ne pensez: mais votre cœur

Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,

A l'amitié? Vous sentez-vous capable

D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;

Je suis un libertin , mais point menteur ;
Et mon esprit , que le trouble environne ,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai ,

Que de débauche & d'ardeur enivré ,
Plus que d'amour , j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas ,
(Qu'à mon avis , il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine ,
Dans ce château de Laure & de Dormène ;
C'est une faute , il est vrai , j'en convien :
Mais j'étais fou , je ne pensais à rien.
Cette Dormène , & Laure sa compagne ,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes ,
Aux cris perçans , à la colère , aux larmes ;
Mais qu'ai-je vu ! la fermeté , l'honneur ,
L'air indigné , mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle , & prenait sa défense.

382 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

J'ai recouru dans ces premiers momens,
A l'art de plaire , aux égards séduifans ,
Aux doux propos , à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais , pour réponse , Acanthe , à deux genoux,
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'est alors que ses yeux , moins sévères ,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main ;
Dans cet état , sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente ;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel ! comme elle a tancé ma hardiesse !
Oui , j'ai cru voir une chaste Déesse ,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse , & dans l'obscurité,
Elle ait cet air & cette dignité ,
Ces sentimens , cet esprit , ce langage ,
Je ne dis pas au-dessus du village ,

De son état , de son nom , de son sang ,
Mais convenable au plus illustre rang ?
Non , il n'est point de mère respectable
Qui , condamnant l'erreur d'un fils coupable ,
Le rappellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté ;
N'employant point l'aigreur & la colère ;
Fière & décente , & plus sage qu'austère.
De vous sur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi ? ...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu , qui devait , disait-elle ,
Être à jamais ma honte ou mon modèle !
Tout interdit , plein d'un secret respect ,
Que je n'avais senti qu'à son aspect ,
Je suis honteux , mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent
Et me voyant maître de leur logis ,
Avec Acanthe , & deux ou trois bandits ,
D'un juste effroi leur âme s'est remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras ;
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue ,
Elle retombe , & s'écrie éperdue :
Ah ! je crois voir Gernance ... c'est son fils ;
C'est lui ... je meurs ... A ces mots je frémis ;
Et la douleur , l'effroi de cette Dame ,

384 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

Au même instant ont passé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je fors,
Confus, foudris, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme est saisie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lors qu'Acanthe en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez

L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez; vous tremblerez, vous dis-je.



SCÈNE

S C È N E V I I I.

L E M A R Q U I S , *seul.*

Q Uel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige,
La belle Acanthe est donc de ma maison !
Mais sa naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son père ;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits ,
Par un hymen que réprouvent nos loix.
La triste Laure (ô pensée accablante !)
Fut criminelle en faisant naître Acanthe ;
Je le fais trop , l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acanthe , hélas ! n'en est pas moins aimable ,
Moins vertueuse ; & je fais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur ;
Il annoblit la honte de ses pères ;
Et cependant , ô préjugés sévères !
O loi du monde ! injuste & dure loi !
Vous l'emportez...



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi.

Parlez, Madame, avez-vous vu son frère ?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu ; sa douleur est sincère.

Il est bien étourdi ; mais entre nous ,

Son cœur est bon, il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acanthe ?

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître

Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ! sa naissance illégitime ?

DORMÈNE.

Hélas !

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*]

Sa mère était sans crime ;

Sa mère , au moins , crut l'hymen légitime ;
On la trompa , son destin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel , moins rigoureux ,
Daigne approuver ce qu'un monde profane ,
Sans connaissance , avec fureur condamne.

D O R M È N E.

Laure n'est point coupable , & ses parens
Se sont conduits avec elle en tyrans !

L E M A R Q U I S.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

D O R M È N E.

Elle est sans biens ; l'âge , la pauvreté ,
Un long malheur abaisse la fierté.

L E M A R Q U I S.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit.

D O R M È N E.

Sa misère partage

Le peu que j'ai.

L E M A R Q U I S.

Vous trouvez le moyen ,

Ayant si peu , de faire encor du bien.

Riches & grands , que le monde contemple ;

Imitez donc un si touchant exemple.

Nous contentons à grands fraix nos desirs ;

Sachons goûter de plus nobles plaisirs.

Quoi ! pour aider l'amitié , la misère ,

Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;

Et vous n'osez donner le superflu !

388 *LE DROIT DU SEIGNEUR.*

O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?

Que faire enfin ?

DORMÈNE.

Vous êtes juste & sage ;

Votre famille a fait plus d'un outrage

Au sang de Laure, & ce sang généreux

Fut par vous seul jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMÈNE.

Le Comte votre père ;

Homme inflexible en son humeur sévère ,

Opprima Laure , & fit par son crédit

Casser l'hymen ; & c'est lui qui ravit

A cette Acanthe , à cette infortunée ,

Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop ... mon cœur est ulcéré.

Oui , c'est un crime ... il sera réparé ,

Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux ...

DORMÈNE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui mais je ne dois pas

Aller trop loin.

D O R M È N E.

Comment , trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas! . . .

Madame , un mot : conseillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous , s'il vous plaît , à ma place ?

D O R M È N E.

En tous les tems je me ferais honneur
De consulter votre esprit , votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah! . . .

D O R M È N E.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien . . . mais , Madame ;

En quel état est Acanthe ?

D O R M È N E.

Son âme

Est dans le trouble , & ses yeux dans les pleurs ;

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.

Allons , j'ai pris mon parti : je vous laisse ;

Soyez ici souveraine maîtresse ;

Et pardonnez à mon esprit confus ,

Un peu chagrin , mais plein de vos vertus.

(Il sort.)

*S C È N E X.**D O R M È N E , seule.*

DAns cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus , des mots rayés ,
De l'embarras , d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir , me parler , & ne dit .
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acanthe il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ? ... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ? ... demandait-il ma main ?
Le Chevalier jadis m'a courisée ;
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste , ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix, Chevalier : je confesse
Que tout mortel est paîtri de faiblesse,
Que le Sage est peu de chose ; entre nous ;
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh ! non , je vous le jure :

Mais par l'hymen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.
Passe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hasard le mot d'hymen se lit ?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.

392 *LE DROIT DU SEIGNEUR;*

Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même ;
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager , & sans me compromettre.
Car , en effet , si j'avais pu promettre ,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier , j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein , qui paraît fort honnête ;
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde ?
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot , si l'on fronde
Mon changement , j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient , par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre , & commencer par elle.



S C È N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh ! j'accours, Monseigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, sur ma vie ;

N'en doutez pas : c'est ma plus forte envie.

Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.

Vous voudriez un époux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc ! je vous donne

Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne

Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui ;

R y

394 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.

Trois mille francs ! ah , l'homme magnifique !

Le beau présent ! que Monseigneur est bon !

Que Mathurin va bien changer de ton !

Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !

De ce pays je ferai la première.

Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi,

D'avoir déjà pleinement réussi ;

L'une des trois est déjà fort contente.

Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acanthe ;

Que devient-elle ? On va la marier ,

A ce qu'on dit , à ce beau Chevalier.

Tout le monde est heureux , j'en suis charmée :

Ma chère Acanthe !

LE CHEVALIER, en regardant le Marquis.

Elle doit être aimée ,

Et le fera.

LE MARQUIS, au Chevalier.

La voici ; je ne puis

La consoler en l'état où je suis.

Venez , je vais vous dire ma pensée.

(*Ils sortent.*)



S C È N E I I I.

A C A N T H E , C O L E T T E .

C O L E T T E .

MA chère Acanthe, on t'avait fiancée,
Moi déboutée; on me marie.

A C A N T H E .

A qui?

C O L E T T E .

A Mathurin.

A C A N T H E .

Le ciel en soit béni.

Et depuis quand?

C O L E T T E .

Eh! depuis tout-à-l'heure.

A C A N T H E .

Est-il bien vrai?

C O L E T T E .

Du fond de ma demeure

J'ai comparu par-devant Monseigneur.

Ah, la belle âme! ah, qu'il est plein d'honneur!

A C A N T H E .

Il l'est, sans doute!

C O L E T T E .

Oui, mon aimable Acanthe;

Il m'a promis une dot opulente,

R vj

Fait ma fortune ; & tout le monde dit
 Qu'il fait la tienne , & l'on s'en réjouit.
 Tu vas , dit-on devenir Chevalière ;
 Cela te sied , car ton allure est fière.
 On te fera Dame de qualité ,
 Et tu me recevras avec bonté.

A C A N T H E.

Ma chère enfant , je suis fort satisfaite
 Que ta fortune ait été si-tôt faite.
 Mon cœur ressent tout ton bonheur ... Hélas !
 Elle est heureuse , & je ne le suis pas !

C O L E T T E.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton âme ?
 Peut-on souffrir , quand on est grande Dame ?

A C A N T H E.

Va , ces Seigneurs qui peuvent tout oser ,
 N'enlèvent point , crois-moi , pour épouser.
 Pour nous , Colette , ils ont des fantaisies ,
 Non de l'amour ; leurs démarches hardies ,
 Leurs procédés montrent avec éclat
 Tout le mépris qu'ils font de notre état :
 C'est ce dédain qui me met en colère.

C O L E T T E.

Bon ! des dédains ! c'est bien tout le contraire ;
 Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;
 On t'aime , Acanthe , on t'aime assurément.
 Le Chevalier va t'épouser , te dis-je ,
 Tout grand Seigneur qu'il est : ... cela t'afflige ?

A C A N T H E.

Mais Monseigneur le Marquis , qu'a-t-il dit ?

C O L E T T E.

Lui ? rien du tout.

A C A N T H E.

Hélas !

C O L E T T E.

C'est un esprit

Tout en dedans , secret , plein de mystère ;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

A C A N T H E.

Du Chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E.

Oui , oui ! plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée ,
D'un beau Seigneur poursuivie , adorée ;
Un mariage en un moment cassé
Par Monseigneur , un autre commencé !
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire ,
Tu me paraîs difficile , ma chère...
Tiens , le vois-tu , celui qui t'enleva ?
Il vient à toi , n'est-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

A C A N T H E.

Allons , fuyons.



SCÈNE IV.

ACANTHE , COLETTE , LE
CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre.
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE, *à Acanthe.*

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER, *à Acanthe.*

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTHE.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense ;
Par moi, vous dis-je , il veut vous consoler.

ACANTHE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(*A Colette qui veut s'en aller.*)

Ah ! reste ici , ce ravisseur m'accable.

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, *à Acanthe.*

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur ?

ACANTHE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui , je le suis : mais mon remords extrême
Répare tout , & doit vous appaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser.
Je fus surpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici , Madame.

A C A N T H E.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je fais l'état où mes parens sont nés.

C O L E T T E.

Madame ! ... oh , oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T H E.

Cessez , Monsieur , ce titre est un outrage ;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acanthe , & mon nom doit suffire ,
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?

Ce nom m'est cher : allez , vous oublierez
Mon attentat , quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

A C A N T H E.

Qui ? moi , Monsieur !

C O L E T T E , à *Acanthe*.

C'est son remords extrême !

LE CHEVALIER.

N'en riez point , Colette , je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

A C A N T H E.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

L E C H E V A L I E R.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;
J'en ferai digne , & je vous le promets.

A C A N T H E.

Je le désire , & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne , & me laissez.

L E C H E V A L I E R :

Non ; c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux , je vous jure ;
Mais je prétends rester.

C O L E T T E.

Bon ! double injure.

Cet homme est fou , je l'ai pensé toujours.
Dormène vient , ma chère , à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire ;
Ou donne grâce , ou garde ta colère.
Ton rôle est beau , tu fais ici la loi.
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village.
On ne m'enlève point , & j'en enrage.
On vient , adieu , suis ton brillant destin ,
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(Elle sort.)

S C È N E V.

ACANTHE, LE CHEVALIER;
DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTHE.

HÉlas ! Madame , une fille éperdue ;
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il , pour combler ma douleur ;
Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?
Et vous aussi , vous m'accablez , mon père !
A ce méchant , au lieu de me soustraire ,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;
Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.
Mon père , au moins , c'est en vous que j'espère !

DIGNANT.

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

ACANTHE.

Que dites-vous ?

DIGNANT.

Non , je ne le suis pas !

DORMÈNE.

Non , mon enfant , de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez vous au changement insigne
De votre sort ; & sur-tout pardonnez
Au Chevalier.

402 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

A C A N T H E.

Moi, Madame ?

D O R M È N E.

Apprenez,

Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

A C A N T H E.

Elle !... Est-il vrai ?

D O R M È N E.

Gernance est votre frère.

LE C H E V A L I E R.

Oui, je le suis ; oui, vous êtes ma sœur.

A C A N T H E.

Ah ! je succombe. Hélas ! est-ce un bonheur ?

LE C H E V A L I E R.

Il l'est pour moi.

A C A N T H E.

De Laure je suis fille !

Et pourquoi donc faut-il que ma famille

M'ait tant caché mon état & mon nom ?

D'où peut venir ce fatal abandon ?

D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître ;

Ma mère ici n'a point osé paraître ?

Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,

Sur ce mystère éclairez mon esprit.

Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

LE C H E V A L I E R.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte

Sont naturels, & tout vous fera dit.

D O R M È N E.

Dans ce moment, Acanthe, il vous suffit

D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

A C A N T H E.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas!

LE C H E V A L I E R.

Vous la verrez, vous ferez dans ses bras.

D O R M È N E.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

A C A N T H E.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.

Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison

De Monseigneur!

LE C H E V A L I E R.

Vous honorez son nom.

A C A N T H E.

Abusez-vous de mon esprit crédule?

Et voulez-vous me rendre ridicule?

Moi de son sang! ah! s'il était ainsi,

Il me l'eût dit, je le verrais ici.

D I G N A N T.

Il m'a parlé... je ne fais quoi l'accable.

Il est saisi d'un trouble inconcevable.

A C A N T H E.

Ah! je le vois.



SCÈNE DERNIÈRE.

ACANTHE, DORMÈNE, DIGNANT,
LE CHEVALIER ; LE MARQUIS,
au fond.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

IL ne fera pas dit :

Que cette enfant ait troublé mon esprit.

Bientôt l'absence affermira mon âme.

(*Apperveant Dormène.*)

Ah ! pardonnez : vous étiez là , Madame ?

LE CHEVALIER.

Vous paraîsez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi ! ... point du tout. Vous serez convaincu

Qu'avec sang-froid je règle ma conduite.

De son destin, Acanthe est-elle instruite ?

ACANTHE.

Quel qu'il puisse être , il passe mes souhaits ;

Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permet, ô ciel ! qu'ici je puisse faire

Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire !

Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;

Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !

(*A Dormène.*)

Belle Dormène , oubliez-vous l'offense ,

L'égarement du coupable Gernance ?

D O R M È N E.

Oui , tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas.

Votre grand nom , vos vertueux appas

Sont maltraités par l'aveugle fortune.

Je le fais trop ; votre âme , non commune ;

N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;

Votre destin doit changer désormais.

Si j'avais pu d'un heureux mariage

Choisir pour moi l'agréable esclavage ;

C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)

Pour qui mon cœur se ferait décidé.

Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place

Le Chevalier, pour mieux obtenir grâce,

Pour devenir à jamais vertueux,

Prit avec vous d'indissolubles nœuds ?

Le meilleur frein pour ses mœurs , pour son âge ;

Est une épouse aimable , noble & sage.

Daignerez-vous accepter un château

Environné d'un domaine assez beau ?

Pardonnez-vous cette offre ?

D O R M È N E.

Ma surprise

406 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que , ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame ;
Je vous soumets l'empire de mon âme.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMÈNE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et ... vous ... Acanthe...

A CANTHE.

Eh bien, mon protecteur?..

LE MARQUIS, à part.

Pourquoi tremblé-je en parlant?

A CANTHE.

Quoi, Monsieur?..

LE MARQUIS.

Acanthe ... vous ... qui venez de naître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle; & de ses tristes jours
Adoucissez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie.
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un fort indépendant & doux.
Votre fortune, Acanthe, est assurée;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,

Riche... contente... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux âmes bien nées...
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux... Adieu... je vais partir.

L E C H E V A L I E R.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ?

A C A N T H E.

Je suis reconnaissante ;
Je suis confuse... Ah ! c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçois...
Et ce n'est pas la fortune que j'aime...
Mon état change, & mon âme est la même ;
Elle doit être à vous... Ah ! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aie oublier ma première misère,
J'aie pleurer dans le sein de ma mère,

L E M A R Q U I S.

De quel chagrin vos sens sont agités !
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

A C A N T H E.

Vous partez.

D O R M È N E.

Ah ! qu'as-tu dit ?

A C A N T H E.

La vérité, Madame ;

La vérité plaît à votre belle âme.

LE MARQUIS.

Non; c'en est trop pour mes sens éperdus..

Acanthe!...

ACANTHE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent , de Laure elle est la fille ;

Elle retrouve un frère , une famille ;

Et moi je trouve un mariage heureux.

Mais je vois bien que vous en ferez deux.

Vous payerez ; la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue... oui, mon âme est vaincue.

Dormène & Laure , Acanthe , & vous , & moi ,

Soyons heureux... Oui... recevez ma foi ,

Aimable Acanthe ; allons , que je vous mène

Chez votre mère... elle fera la mienne ,

Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTHE.

Ah ! je tombe à vos pieds...

LE CHEVALIER.

Allons , ma sœur ;

Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;

Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin du cinquième & dernier acte.

Cleaned & Oiled





